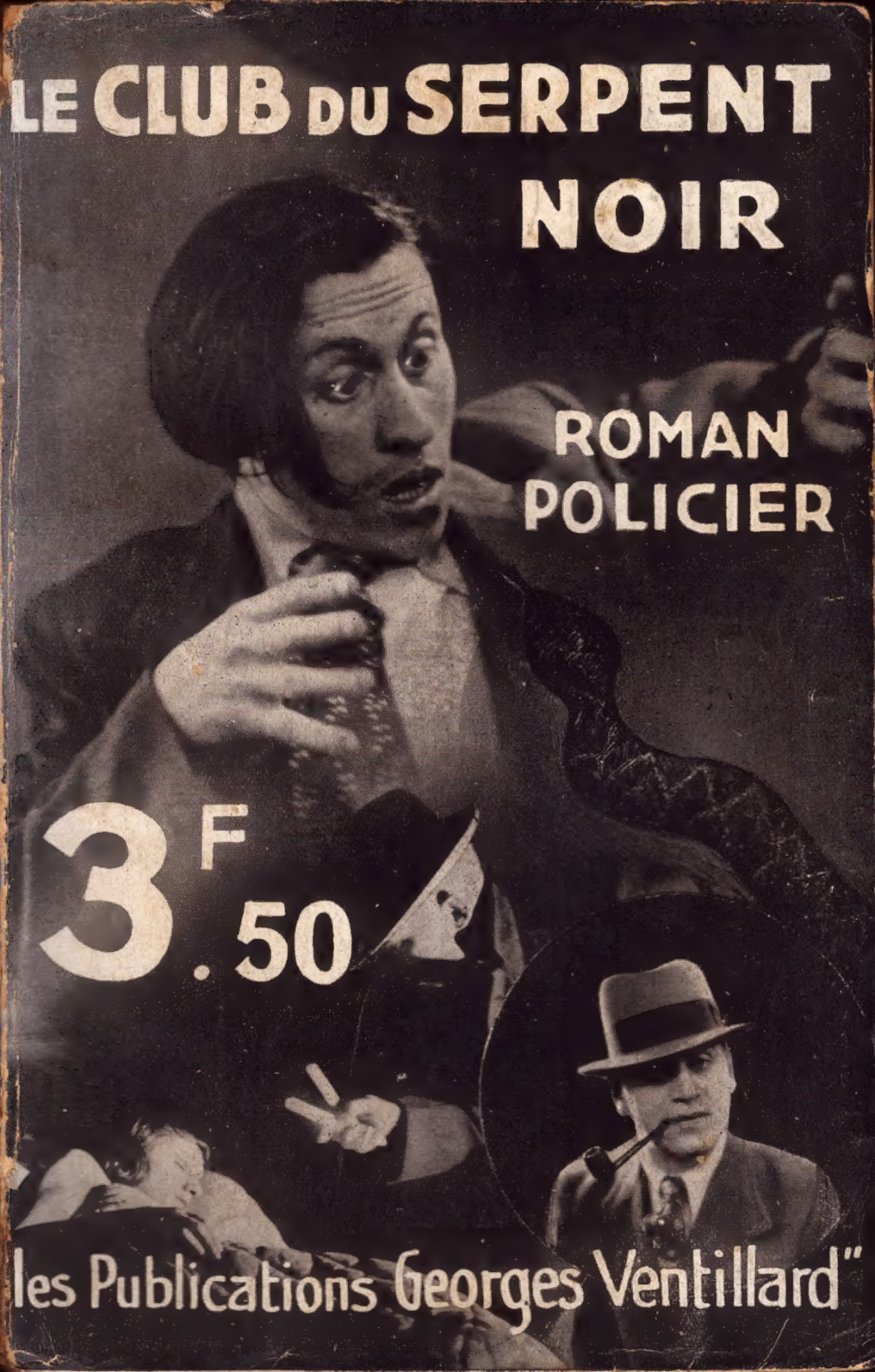
LE CLUB DU SERPENT NOIR



ROMAN POLICIER

3 F 50

les Publications Georges Ventillard"

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

- LA MORT VIENT A 6 HEURES.
- LE BACILLE BX 766.
- LA 13e MAIN.
- LA MAISON SANS FENETRES.
- LES CAISSES DE M. LISSAC.
- LA VENGEANCE DE L'INVISIBLE.
- LE SQUELETTE VERT.
- LE YACHT DE LA MORT.
- LE FANTOME ECOSSAIS.
- L'ONYX DE SOMOLOW.
- L'ENIGME DE KAHLENBERG.
- CRISWOLD-MANSION.
- L'ETRANGLEUR.
- LE MYSTERE DU PAON.

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre mandat de 4 francs aux "Publications Georges Ventillard" 142, Rue Montmartre, Paris (2e)

Copyright by. Les Publications Georges Ventillard.

1936

LE CLUB DU SERPENT NOIR

EDWARD BROOKER

LE CLUB DU SERPENT NOIR

EDITION
" LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD "
142, Rue Montmartre, PARIS (2·)

CHAPITRE PREMIER

LA MORT DU DOCTEUR

La terrasse du café « l'Impérial » était à cette heure-là pleine de monde, lorsqu'un monsieur, après un rapide coup d'œil autour de lui, choisit une place libre dans un coin. Comme il faisait chaud, il ôta son chapeau en soupirant, découvrant une abondante chevelure qui s'argentait déjà aux tempes; ses traits réguliers, sa moustache coupée en brosse lui donnaient l'air distingué. Une bague ornée d'une pierre précieuse, qu'il portait au petit doigt de la main gauche, et une perle fine piquée dans une cravate de teinte discrète lui donnaient l'aspect d'un homme riche. D'un air indolent et cependant attentif, il suivait les mouvements de la foule qui se pressait devant les terrasses des cafés du boulevard des Capucines.

— Adolphe, un Cinzano avec un zeste!

— Voilà, monsieur le baron.

Quelques instants après, le garçon apportait sur un plateau la boisson demandée :

— Beau temps, monsieur le baron, mais je crains que nous ayons de l'orage.

— Je ne crois pas, mais enfin, sait-on jamais?

Le garçon se pencha vers lui :

— Un excellent tuyau, monsieur le baron, si vous permettez. Mettez un billet sur *Bambino;* vous pouvez gagner une petite fortune.

— Peuh! ça ne m'intéresse pas beaucoup. Le temps où je jouais aux courses est définitivement passé. Mais tu peux me rendre un autre service : tu vois là, à la troisième table à gauche, cette superbe fille. Qui est-ce? Je ne l'ai encore jamais aperçue ici.

Le garçon suivit la direction indiquée et fit une grimace.

— Ah! pour ça, monsieur le baron, on peut dire que vous avez du goût. Elle est en effet très bien; c'est Mlle Lola, du Casino de Paris.

— Merci, dit le baron.

Et le garçon s'éloigna.

M. d'Allencourt mit son monocle :

— Pas mal, cette petite blonde, murmura-t-il. Il serait bon de faire sa connaissance; elle me plaît beaucoup.

Mlle Lola ne se doutait certes pas de sa nouvelle conquête. Elle semblait plutôt pressée, car elle consultait fréquemment sa montre-bracelet et pianotait nerveusement sur la table. Elle n'avait même pas entamé la limonade apportée par le garçon, et ses yeux étaient fixés sur la foule, comme si elle attendait quelqu'un. Sou-

dain sa figure s'éclaira d'un sourire. Un homme fort élégant s'approchait de sa table.

— Enfin, docteur ! s'exclama la danseuse. Vous êtes bien en retard!

— Je vous présente toutes mes excuses, répondit l'homme en souriant et en baisant la main qu'elle lui tendait. Vous comprenez... les affaires...

Le nouvel arrivant était un homme d'un certain âge. Sa figure fraîche et ses yeux vifs lui donnaient un air tout à fait sympathique. Il s'installa à côté de Mlle Lola, qui semblait très satisfaite de sa présence. Le baron, qui n'avait pas quitté la danseuse du regard, se montrait très étonné.

— Ah! ça, par exemple, murmura-t-il, c'est inattendu. Mon vieil ami le docteur Brynère! Voilà une superbe occasion de faire la connaissance de cette jeune personne.

Il se leva si brusquement qu'il faillit renverser son verre, et se dirigea vers ceux qu'il observait.

— Tiens, te voilà, Maurice! Quel bon vent t'amène?

Le docteur semblait fort surpris. Ils échangèrent quelques paroles et le baron faisait mine de se retirer, quand le docteur l'invita à prendre place à sa table :

— Permets que je te présente une amie, Mlle Lola Chardon.

— Enchanté.

Il baisa longuement la main de la danseuse.

Au moment précis où il allait adresser la parole au docteur, il vit celui-ci changer de couleur.

— Est-ce que tu ne te sens pas bien, Maurice? fit-il, étonné.

— Je ne sais pas, bégaya l'autre, en devenant de plus en plus pâle.

Ce qui suivit alors fut plus qu'étrange. Les yeux du docteur lui sortaient de la tête, sa figure se décomposait sous l'effet de la douleur; il ouvrit la bouche pour parler, mais seuls des sons inarticulés s'en échappèrent. Avant qu'il eût pu prononcer une parole, sa tête se renversa en arrière, et il tomba raide à terre, entraînant la table dans sa chute. Mlle Lola poussa un cri de terreur, tandis que le baron se penchait sur le corps de son ami. Horrifié, il constata que celui-ci avait cessé de vivre. Cet incident fut aussitôt remarqué des autres clients, qui accoururent et accablèrent de questions les deux témoins du drame. On transporta le cadavre dans une salle du fond, et un médecin appelé d'urgence ne put que constater le décès.

Tout le Café l'Impérial était en émoi. Que se passait-il ? Qu'était-il arrivé ? La mort mystérieuse du député Brynère avait causé une vive émotion; le médecin, ne pouvant en donner aucune explication, hocha la tête : cela lui semblait très suspect. Le directeur de l'établissement télé-

phona à la police, qui fut bientôt là. Quand l'inspecteur Pégard arriva sur les lieux avec un collègue, une foule énorme stationnait devant le café, gênant la circulation. Le détective eut beaucoup de peine à se frayer un passage jusqu'à l'endroit où l'on avait déposé le défunt. Le directeur, à qui il dévoila son identité, tremblait de désespoir.

— Quel malheur! gémit-il. Ça dans ma maison... je suis ruiné!

L'inspecteur Pégard était un tout jeune homme et ne se départait jamais de son calme.

— Remettez-vous d'abord, monsieur, fit-il posément, et racontez-moi ce qui s'est passé.

— Je n'en ai aucune idée, mais voici les deux principaux témoins.

Le directeur désigna le baron et la danseuse, que celui-ci s'efforçait de tranquilliser. L'Inspecteur se découvrit et se présenta.

— Voulez-vous avoir l'obligeance, monsieur, de me faire le récit des événements tels qu'ils se sont produits?

Le détective emmena le baron et la danseuse en larmes vers une table et les pria de s'asseoir.

— Je ne puis malheureusement pas vous dire grand'chose, fit le baron ému. J'aperçus mon ami, le docteur, qui parlait avec mademoiselle, je m'approchai pour le saluer et, quelques instants après, il mourait. Vous me voyez complètement bouleversé.

— Hum! fit l'inspecteur en tirant un bloc-notes et en y inscrivant tout. Une question, monsieur. Lorsque le docteur s'approcha de la table, paraissait-il souffrant?

— Pas du tout, monsieur, répondit pour M. d'Allencourt Mlle Lola. Il semblait en excellente santé. Rien n'indiquait la fin tragique.

— De plus, fit le baron, il avait l'air de très bonne humeur.

Pégard réfléchit.

— C'est étrange, cette histoire-là, dit-il, car enfin quelqu'un ne meurt pas sans une raison. Grégoire, fit-il en s'adressant à son compagnon, amenez-moi le médecin, s'il vous plaît.

Quelques instants après, celui-ci parut.

— Alors, docteur, c'est vous qui avez examiné le corps de votre malheureux collègue?

— Oui, c'est moi.

— Avez-vous relevé des indices quelconques?

Le médecin soupira avant de donner une réponse :

— Des indices? Je crois bien!

— Et quels sont-ils?

— Eh! bien, fit le médecin en hésitant, il me semble que le docteur Brynère a été empoisonné.

A ces mots, les larmes de Mlle Lola redoublèrent.

— Pauvre Maurice! murmura-t-elle.

Pégard n'y prêta pas attention.

— Sur quoi basez-vous votre supposition?

— C'est très simple. J'ai constaté sur la paume de la main droite du cadavre la présence de deux petits points noirs, l'un à côté de l'autre.

— Et alors, qu'est-ce que cela veut dire?

— Est-ce que vous avez été en Afrique du Nord? riposta le médecin. Par exemple au Maroc ou en Tunisie?

— Non, je n'ai jamais eu cette chance; mais pourquoi cette question?

— Un moment, je m'explique. Dans ces régions-là, il existe un serpent extrêmement venimeux que les indigènes appellent « kiri-kourou », les Arabes « kiri-kara ». Ce reptile est très dangereux et n'a pas plus de dix centimètres de longueur; la mort suit instantanément sa piqûre. Il me semble que le docteur Brynère a été mordu par ce serpent.

A ces mots, Mlle Lola s'évanouit. Pégard laissa le baron et le directeur de l'établissement s'occuper d'elle et prit à part le médecin.

— Mais c'est fantastique, ce que vous me racontez là! Il est impossible qu'au centre de Paris, dans un café très fréquenté, un homme soit piqué par un serpent de l'Afrique du Nord!

— Et pourtant, c'est vrai, fit le docteur en haussant les épaules; je me trompe rarement. La première fois que j'ai constaté ces deux points noirs, c'était sur un cadavre, à Constantine, il y a à peu près dix ans; ce fameux serpent avait en effet mordu une indigène. La

deuxième fois, c'était à Casablanca. Là aussi, quelqu'un mourut dans les mêmes conditions. Vous pensez que je m'y connais maintenant!

— Je vous crois sur parole, docteur; mais avouez que la présence de cet animal à Paris serait bien étrange!

— Vous m'en demandez un peu trop, inspecteur. Je suis médecin de mon métier, et non pas détective. Mais, tenez, je vais vous donner une indication qui peut vous être utile. A notre époque, il n'y a plus de distances, et il se peut très bien que quelqu'un, venant d'Afrique, ait ramené avec lui ce serpent.

— Ça, en effet, c'est possible, mais enfin je ne vois pas le rapport.

— Cherchez, cherchez, fit le docteur, et vous trouverez. Excusez-moi maintenant, mais un autre travail m'attend.

Le médecin s'éloigna et Pégard resta plongé dans ses réflexions.

— En somme, il n'a pas tort, se dit-il. Commençons!

Comme M. d'Allencourt lui demandait l'autorisation de raccompagner Mlle Lola chez elle, il la lui accorda. Pour l'instant, il voulait rester seul avec Grégoire. Sur sa prière, le directeur et les quelques clients qui étaient demeurés là s'éloignèrent et le jeune détective alla examiner le cadavre qui gisait sur un canapé.

Ne voulant pas déplacer le corps, puisqu'il

attendait les photographes, il se contenta de fouiller les poches du mort. Dans le veston, il trouva seulement un étui à cigarettes, un briquet et quelques objets sans importance. Mais dans la poche intérieure il aperçut un gros portefeuille qu'il ouvrit en hâte, pensant y trouver la solution de l'énigme. Il fut déçu. Rien que des papiers d'affaires, une lettre banale et une carte de visite portant le nom d'un écrivain assez connu. Machinalement, Pégard mit le portefeuille dans sa poche, gardant la carte de visite à la main. Les recherches dans les autres poches du mort ne donnèrent aucun résultat. A son grand étonnement, il constata que le corps devenait noir, ce qui semblait confirmer la thèse du docteur. Si les paroles de ce dernier étaient vraies, le serpent devait être encore là, et alors le détective courait lui-même un grand danger. Par précaution, il enfila ses gants de cuir et donna à Grégoire l'ordre d'aller chercher quelques agents et de faire évacuer la terrasse du café. Mais la chasse au reptile ne donnait aucun résultat. On ne pouvait le trouver ni sur la terrasse ni dans les environs. Pégard se creusait la tête, et plus il y pensait, plus l'affaire lui semblait compliquée; pourtant, il fallait trouver une issue. Son regard distrait tomba sur la carte de visite qu'il tenait toujours à la main. Sa figure s'éclaira. Comment ne pas voir ces quatre mots écrits d'une main maladroite ? Et pourtant,

c'étaient eux qui contenaient peut-être la solution. Il les lut et les relut. Que représentaient-ils ? Un mystère ? Une énigme ? Y avait-il une corrélation entre ces quatre mots et ce lâche assassinat ? Car Pégard était persuadé que le député avait été assassiné. Mais pour quelle raison? Où étaient les coupables?

Club du Serpent Noir, voilà ce qui était inscrit sur la carte de visite. Et n'était-ce pas un serpent noir qui, d'après le médecin, avait mordu le malheureux député?

II

LE CLUB DU SERPENT NOIR

Malgré tous ses efforts, Pégard s'aperçut qu'il piétinait. Le drame du café « l'Imperial » lui semblait recouvert d'un voile épais et tout son travail n'aboutissait à rien. En quittant le lieu tragique, il lui vint une idée qui lui paraissait excellente. Il siffla un taxi et, en sautant dans la voiture, il indiqua l'adresse au chauffeur: 18 *bis*, rue d'Hauteville. Quelques minutes plus tard, il y était. Cette rue est surtout occupée par des marchands de T.S.F., de phonos, etc.; la maison portant le numéro 18 *bis* semblait récemment construite et se détachait davantage des autres immeubles. Pégard paya le chauffeur et inspecta la façade avant d'y pénétrer.

— C'est bien ici, murmura-t-il en tirant de sa poche la carte de visite, sur laquelle on pouvait lire: *Raoul Champignoy, homme de lettres*. Nous allons voir ce que va nous raconter ce bonhomme-là, pensa-t-il en montant l'escalier.

Par bonheur, l'écrivain était chez lui. C'était un homme d'une soixantaine d'années, véritable type de noceur, grognon, à peine poli, bref un

être assez peu sympathique. Il ne paraissait pas très bien réveillé malgré l'heure tardive et se montra fort étonné de l'irruption du détective. Son corps desséché était enveloppé d'une épaisse robe de chambre, sous laquelle il portait un pyjama, et ses pieds nus étaient chaussés de pantoufles. Lorsque Pégard se présenta, on put lire une crainte fugitive sur le visage du vieillard.

— C'est donc ça le fameux romancier! pensa le détective. Je me l'imaginais tout autre.

— Entrez, monsieur, dit rudement l'écrivain. Je ne sais ce que la police peut me vouloir, mais enfin on verra.

Il conduisit son visiteur dans une pièce qui faisait moitié salon, moitié bureau.

— En quoi puis-je vous être utile, monsieur? dit l'écrivain en s'asseyant en face du détective.

Pégard sortit le carton de sa poche et le tendit à celui-ci :

— C'est bien votre carte de visite?

M. Champignoy pâlit.

— Où l'avez-vous trouvée? questionna-t-il vivement.

— Dans le portefeuille du docteur Brynère, répondit calmement Pégard, sans quitter du regard son interlocuteur.

— Ah ! soupira le romancier, tranquillisé. C'est autre chose. En effet, je me rappelle lui en

avoir donné une. Mais que devient ce brave docteur Brynère? Il y a longtemps que je ne l'ai vu.

— Hélas! vous ne le reverrez jamais, monsieur; il vient de mourir.

Champignoy sursauta :

— Que dites-vous ? demanda-t-il, effrayé. Il est mort? Mais dans ce cas...

— Quoi? dit Pégard.

— Rien, rien. Excusez-moi. Vous comprenez mon émotion : le docteur était un de mes meilleurs amis.

— Je m'en doutais justement, et c'est pourquoi je suis venu vous voir. Ne pouvez-vous me donner aucune indication sur la vie privée du député?

— Malheureusement non. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, je ne l'avais pas vu depuis quelque temps.

— Alors, vous ignorez aussi si le docteur a eu des ennemis ? par exemple quelqu'un qui en aurait voulu à son existence?

— Pourquoi me demandez-vous cela? Est-ce que vous croiriez qu'on l'a tué?

— J'en suis même persuadé, monsieur Champignoy. Le docteur Brynère n'est pas mort d'une crise cardiaque. Il a été tout simplement empoisonné.

A ces mots, le romancier bondit. Il changea de visage, se mit à trembler de tous ses membres, bref il présentait l'aspect d'un homme apeuré.

— C'est impossible! s'écria-t-il, tout à fait impossible. Ne vous trompez-vous pas?

— Non, je suis sûr de ce que j'avance. Mais il y a autre chose qui m'intéresse beaucoup. Voyez-vous ces quatre mots inscrits sur votre carte de visite? Pouvez-vous m'indiquer de quoi il s'agit?

Il tenait la carte sous les yeux de Champignoy. En faisant cela, il n'avait aucune arrière-pensée, mais l'effet fut surprenant. L'écrivain se mit en colère, apparemment sans raison :

— Je n'en sais rien! hurla-t-il. Et puis j'en ai assez de vos questions! Et maintenant, monsieur, sortez immédiatement. Je suis chez moi et je veux ma tranquillité!

Avant que Pégard ait pu prononcer un seul mot, l'autre avait ouvert la porte et faisait un geste sur la signification duquel on ne pouvait se méprendre.

— Mais, monsieur, je vous prie...

— Sortez!

Il ne restait plus au jeune homme, devant cette attitude menaçante, qu'à quitter l'appartement.

— Ah! ça, par exemple, murmura-t-il en descendant l'escalier. La façon d'agir de M. Champignoy me semble tout à fait drôle. Je ferai bien de m'occuper un peu du personnage.

Le lendemain, Pégard était de fort méchante humeur. La réception que l'écrivain lui avait faite la veille l'avait blessé dans son amour-propre. Plus que jamais, il était persuadé que le romancier en savait plus qu'il ne disait et qu'il ne serait pas facile de lui délier la langue. Mais il était loin de se décourager; au contraire, sa volonté et sa patience augmentaient. Après un court entretien avec son chef, M. Lepont, l'affaire fut confiée au jeune homme, qui se mit immédiatement au travail, plein de confiance en l'avenir.

Comme on l'a déjà dit, la mort subite du député, qui était fort connu dans les cercles parlementaires et littéraires de Paris, avait causé une vive émotion. Les journaux firent l'apologie du docteur Brynère, bienfaiteur de l'humanité, et, à ses funérailles, une foule énorme se pressait autour du pasteur, qui prononça un discours émouvant. Pégard s'aperçut avec satisfaction que l'on ignorait la cause véritable du décès; on parlait en effet d'une embolie. Cette circonstance lui paraissait favorable à ses recherches. Afin d'obtenir de plus amples détails sur cet événement tragique qui coûtait la vie au brave docteur, il se rendit chez le baron d'Allencourt.

Celui-ci habitait, non loin des Champs-Ely-

sées, un riche appartement qui dénotait un goût sûr d'homme du monde. M. d'Allencourt ne parut pas étonné de la visite pourtant surprenante du jeune détective.

— Je vous attendais, fit-il amicalement. Je sais que la mort de mon ami a fait beaucoup de bruit. En somme, que désirez-vous savoir encore?

— Vous rappelez-vous, monsieur le baron, si le docteur Brynère, en arrivant au café, tenait quelque chose à la main?

— Sapristi! fit le baron en réfléchissant. C'est drôle que je ne m'en sois pas souvenu tout de suite. En effet, il portait une canne.

Pégard ne pouvait dissimuler sa joie.

— Enfin une piste! pensa-t-il.

— Pouvez-vous me faire une description précise de cette canne?

— Attendez, monsieur. Vous comprenez que j'étais très ému et que, dans ces circonstances tragiques, je n'ai pas beaucoup prêté attention à cela. Mais enfin, je suis certain qu'il avait une canne et je vous dirai même que celle-ci m'a étonné.

— Pourquoi ça, monsieur le baron?

— Parce que c'était un très gros bambou. Je n'ai jamais vu pareil morceau.

Pégard, suivant sa méthode, nota soigneusement chaque mot.

— Encore une question, monsieur le baron.

Savez-vous, par hasard, ce qu'est devenue cette canne?

— Alors là, jeune homme, vous m'en demandez un peu trop.

— Je comprends. Et Mlle Chardon? A-t-on de ses nouvelles?

— Oui, c'est-à-dire que cette pauvre enfant a eu une crise nerveuse et elle est maintenant dans une clinique. Son état est assez grave.

Pégard nota l'adresse et, après de chaleureux remerciements, quitta la maison.

Quelques instants plus tard, il se trouvait en présence du directeur du café « l'Impérial ».

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur, dit-il poliment. Mais il s'agit de la canne du docteur Brynère; je viens la chercher.

— Vous aussi? fit le directeur, étonné. Il y a un instant qu'on est venu la prendre.

C'était maintenant au jeune homme d'être étonné.

— La prendre? Qui cela?

— Je regrette de ne pouvoir vous renseigner, mais enfin, c'est un vieillard fort antipathique et assez laid.

Pégard réfléchit. Une idée lui traversa soudain l'esprit.

— Et sous quel prétexte ce monsieur a-t-il pris possession de l'objet?

— Peuh! il m'a raconté une longue histoire de parenté, est-ce que je sais. Mais pourquoi me

demandez-vous cela? Y attachez-vous une grande importance?

— Pas très grande, fit le jeune homme avec un sourire énigmatique. Je vous remercie, monsieur.

Une fois dans la rue, Pégard siffla.

— Lucien, mon ami, se dit-il, la chose s'arrange. L'assassin a été plus habile que toi et surtout plus rapide. A toi de lui montrer maintenant que tu es aussi malin que lui.

⁂

Depuis deux heures, il ne cessait de pleuvoir. Il n'était pas loin de minuit, et la rue d'Hauteville était déserte. De temps à autre, on entendait les claxons des autos qui roulaient sur les boulevards proches; quelques rares passants se hâtaient de rentrer chez eux et le silence se faisait de nouveau.

Au premier étage du 18 *bis*, deux fenêtres étaient éclairées. De l'autre côté de la rue, un peu sur la droite, dans le renfoncement d'une porte d'entrée, Pégard ne les perdait pas de vue, car c'étaient celles de M. Champignoy. Le col de son imperméable relevé, le chapeau rabattu sur les yeux, afin qu'on ne pût le reconnaître, il fumait tranquillement sa pipe, les mains dans ses poches. Depuis une heure déjà il était là et attendait. Quoi? il n'en savait rien lui-même. La

chance lui donnerait peut-être l'occasion de découvrir le mystère qui entourait l'écrivain. Il n'avait pas grand espoir, mais enfin, puisqu'il était déjà là, il resterait encore une demi-heure. Les minutes succédaient aux minutes, et rien ne survenait.

— Je joue de malchance aujourd'hui ! se dit-il. Ce vieux renard est plus rusé que moi, et, qui sait, il soupçonne peut-être ma présence et n'ose pas sortir de sa tanière.

Le métier de policier est dur, certes, mais Pégard faisait son devoir avec enthousiasme. A la longue, il commença à s'énerver et il était sur le point de s'en aller lorsqu'il entendit le bruit d'une porte qu'on ouvrait. Son étonnement fut grand d'apercevoir deux hommes en frac et haut de forme, ce qui leur donnait l'air solennel. L'un d'eux était M. Champignoy, ainsi qu'il put le constater avec satisfaction, mais il ne put distinguer les traits de l'autre. Les deux hommes se dirigèrent vers le boulevard Bonne-Nouvelle, traversèrent le boulevard Poissonnière et prirent la rue du Faubourg-Montmartre. Ils ne se retournèrent pas une seule fois. Ils ne soupçonnaient certainement pas qu'ils étaient espionnés.

Pégard les suivait toujours, veillant à n'être pas remarqué. Ils s'arrêtèrent devant un vaste immeuble dans lequel ils pénétrèrent après une courte hésitation. Pégard constata que la maison abritait un photographe fort connu, un mar-

chand de bonneterie et dix autres firmes de toutes les branches; mais ce qui attira le plus son attention, ce fut l'Alhambra, un petit cabaret où les deux hommes étaient entrés. Comme il s'apprêtait à les suivre, ses yeux tombèrent sur une plaque de marbre qui portait les lettres: C.D.S.N. Au-dessous, on pouvait lire : *Compagnie des Services Nationaux.*

— Tiens, murmura le jeune détective, c'est plutôt drôle; j'aurais juré que cela voulait dire : *Club du Serpent Noir.* Qu'est-ce que peut signifier : *Compagnie des Services Nationaux?* Il faut voir ça de près.

Ne voulant pas perdre de temps, il entra dans le cabaret et retint une place. La salle était comble et, comme la séance était commencée, une chanteuse à demi vêtue fit entendre une chanson d'une voix plutôt médiocre.

Pégard n'y prêta pas beaucoup d'attention. Il cherchait ceux qu'il filait. C'était assez difficile, car la salle était plongée dans la pénombre. Il croyait cependant les avoir aperçus dans une petite loge à gauche, non loin de son fauteuil. Enfin la chanteuse disparut, et six girls la remplacèrent sur la scène. Profitant du court instant où la lumière était rétablie, le jeune homme jeta un coup d'œil sur le compagnon de l'écrivain. Son étonnement fut sans bornes en le reconnaissant. Ce n'était autre que le baron d'Allencourt.

Au premier moment, il crut s'être trompé.

Mais, pourtant, c'était bien lui. Cette découverte bouleversait toutes ses suppositions. Comment était-il possible que le baron fût en relations avec cet homme suspect? Il ne l'eût jamais cru. Y avait-il un rapport entre ces deux personnages et le décès du docteur Brynère? Le mystère s'obscurcissait. Sa méditation fut interrompue par le spectacle, et, comme la lumière était éteinte, il se vit forcé de suivre les évolutions des danseuses.

Après le troisième numéro, il y avait un entr'acte. A ce moment, M. Champignoy et le baron se levèrent et sortirent dans le promenoir. Pégard en fit autant. Quelle ne fut pas sa surprise en les voyant entrer dans le bureau qui portait la plaque : *Direction*. Il attendit quelques instants, mais les deux hommes ne sortaient pas, et, comme la sonnerie annonçant la fin de l'entr'acte retentissait, il se vit contraint de retourner dans la salle afin de ne pas attirer l'attention sur lui. Toutefois, la loge resta vide de ses occupants. Après un moment de réflexion, Pégard quitta sa place et sortit. Le promenoir était absolument désert. Le jeune homme s'approcha rapidement du bureau et frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, il entra vivement et referma la porte derrière lui. La pièce était dans l'obscurité, mais, grâce à sa lampe de poche, il trouva le commutateur, qu'il fit fonctionner. Personne. Un regard jeté autour de lui

lui montra un grand secrétaire, quelques chaises de peluche, des photos d'artistes aux murs; tel était, en gros, le contenu du bureau. Il remarqua bientôt une petite porte pratiquée dans le mur. Curieux comme il l'était, il l'ouvrit : elle donnait sur un escalier en colimaçon. Sans hésiter, il le gravit. A hauteur d'un premier étage environ, il y avait encore une porte, mais cette fois en bois. A la grande déception du jeune homme, elle était fermée. Pégard avait déjà tellement risqué, qu'il voulait maintenant aller jusqu'au bout : il frappa. Grande fut sa surprise en entendant des pas se rapprocher; un majordome en livrée magnifique vint lui ouvrir et le salua respectueusement :

— Monsieur Pégard, si je ne me trompe. Voulez-vous vous donner la peine d'entrer?

Le jeune homme, suffoqué, le suivit machinalement.

— Vous... vous me connaissez? bégaya-t-il.

— Mais bien sûr, monsieur! Une seconde, je vais vous annoncer.

Et il le fit entrer dans un salon superbement meublé.

— Où suis-je ici? se demanda le détective. Le diable m'emporte si je comprends un mot à tout cela. Je crois rêver!

Quelques minutes s'écoulèrent; le majordome revint.

— Monsieur, voulez-vous me suivre?

Il le conduisit dans un cabinet luxueusement aménagé et ferma la porte derrière lui.

— Monsieur Pégard!

L'inspecteur se retourna brusquement et se trouva en présence d'un homme qui lui souriait.

— Excusez-moi de vous avoir effrayé ; mon entrée est peut-être un peu inattendue. Mais voulez-vous vous donner la peine de vous asseoir?

Il lui indiqua d'un geste un fauteuil de cuir rouge, et le jeune homme y prit place.

— Permettez-moi d'abord une question, fit Pégard. Où suis-je et qui êtes-vous?

— En voici déjà deux, répondit l'inconnu, aimablement. Je suis aujourd'hui d'excellente humeur, c'est pourquoi je vais satisfaire votre désir. En ce qui concerne la première question, vous êtes ici au *Club du Serpent Noir*. Quant à la seconde... mon nom n'a rien à faire là dedans.

— *Le Club du Serpent Noir?* Mais...

— Cela semble vous surprendre, et pourtant c'est ainsi.

Le jeune homme dévisagea attentivement son vis-à-vis. D'un âge indéfinissable, correctement vêtu, avec une physionomie ouverte, il avait les manières d'un homme du monde.

— J'avoue que votre club me paraît très suspect, dit Pégard.

— Pas du tout!

— Pourtant, entre la mort du docteur Bry-

nère et vous, il y a certainement une corrélation.

— Je vais vous parler en toute franchise, puisque vous êtes policier et que c'est votre métier d'être curieux. Nous ne sommes pas des meurtriers, loin de là!

— Comment, monsieur? Vous ne pouvez pas nier que c'est grâce à vous que ce pauvre docteur est mort?

— Non, je ne le nie pas.

— Alors, je n'y comprends rien.

— Eh! bien, je vais vous expliquer en quelques mots les règles et le but de notre club. Il y a dans notre société des gens qui, après avoir été déçus par la vie, consentent à mourir. Nous sommes toujours treize, jamais plus, jamais moins; et chacun de nous a fait le serment de mourir dans un délai d'un an. Vous entendez, c'est la volonté de nos membres de mourir. Mon devoir, cher monsieur, est d'exécuter les désirs de mes collègues.

— Mais c'est inouï, monsieur, ce que vous me dites là!

— Et pourtant vrai. Vous voyez que je ne fais aucun mystère et que je suis d'une franchise étonnante. Mais laissez-moi continuer. Comme je l'ai déjà dit, chacun de nous est forcé de mourir dans un délai d'un an. Nul ne sait quand son heure viendra. Vous comprenez donc, maintenant, que nous ne sommes pas des assassins,

mais des exécuteurs; cela fait une grande différence.

— Pas pour la justice, monsieur.

— Peu importe. Nous sommes, dans notre genre, des hors-la-loi. Et jamais nous n'avons à craindre cette institution que vous appelez la justice. Cela n'existe pas pour nous.

— Oh! oh! fit Pégard. Vous oubliez la police, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

Le personnage énigmatique ricana, en haussant les épaules :

— La preuve que je n'ai pas peur de vous, c'est mon attitude. Rien ne me serait facile comme de vous retenir ici. Mais, je vous l'ai déjà dit, nous ne sommes pas des assassins. Vous n'avez pour l'instant rien à craindre, jeune homme. Mais, tenez-vous le pour dit : si vous persistez dans vos intentions et si vous mettez votre nez dans des affaires qui ne vous regardent pas, il pourrait se produire que...

— Que quoi?

— ... que vous deveniez le quatorzième membre de notre club.

— Et cela signifierait ? demanda Pégard, étonné.

— Que vous aussi, vous seriez marqué du sceau de la mort...

III

DESCENTE DE POLICE

— Alors vous me menacez ouvertement? dit Pégard, rompant le silence qui avait suivi les paroles de son interlocuteur.

— Pour rien au monde, cher monsieur, je ne voudrais vous menacer. Il s'agit plutôt d'un avertissement. Notre club est une association de gens honnêtes qui ne se mêlent pas des affaires des autres et souhaitent qu'on ne se mêle pas des leurs. Comme vous avez l'honneur d'appartenir à la police et comme vous êtes encore jeune, sans expérience de la vie, je serais désolé qu'il vous arrivât un jour un accident. Encore une fois, ne voyez dans mes paroles aucune menace, mais un conseil que je vous donne amicalement.

— Monsieur, répondit le jeune homme, mon devoir est pour moi une chose sacrée, et sachez que rien, absolument rien ne peut m'empêcher de l'accomplir. Votre club est une honte pour la société, qui ne saurait tolérer vos affaires louches. Vous avez en moi l'ennemi le plus acharné qui puisse exister et je n'aurai de repos que vous

n'ayez expié votre faute, car, pour moi, c'est vous qui avez tué le docteur Brynère, ainsi que vous l'avez vous-même avoué; vous êtes son assassin!

Un sourire railleur se joua sur les lèvres de l'inconnu.

— La jeunesse est fougueuse, fit-il ironiquement. C'est d'ailleurs son droit. Mais enfin, ne me tenez pas pour un imbécile, inspecteur. Je vous ai déjà donné quelques preuves de ce dont je suis capable, et n'oubliez pas, de plus, que je saurai très bien me défendre. Bref, je vous dis d'avance que tous vos efforts sont vains, car vous ne m'empêcherez jamais de faire ce que je veux. Tenez, je vais vous donner encore une preuve de mon pouvoir; je vous prédis que demain, dans le courant de la journée, un homme que vous connaissez assez bien mourra sous vos yeux. Inspecteur, fit-il en se levant, j'ai été vraiment très heureux de faire votre connaissance. Mais, comme mon temps est précieux, il faut, à mon grand regret, que je me retire. Encore une fois, soyez prudent, jeune homme. C'est tout ce que je puis vous dire. Au revoir!

Avant que Pégard, médusé, ait pu prononcer un seul mot, son interlocuteur avait quitté le salon. Au même instant, le majordome à la somptueuse livrée réapparut.

— Permettez-moi de vous reconduire, monsieur, dit-il respectueusement en montrant le

chemin à Pégard qui, quelques minutes plus tard, descendait le petit escalier en colimaçon et se retrouvait dans le bureau de la direction qui était toujours vide.

Il se dirigea vers le promenoir et, sans perdre un instant, il alla au vestiaire, demanda son manteau et son chapeau et s'éloigna d'un pas rapide.

.....

La pluie avait cessé et les réverbères laissaient tomber leur faible clarté sur les pavés luisants. Comme Pégard débouchait sur le boulevard Poissonnière, une horloge sonna une heure. La visite chez M. X... avait donc duré plus de trois quarts d'heure. C'est invraisemblable, ce qui pouvait se passer en plein centre de Paris. Mais lui, Pégard, se sentait le cœur léger en pensant à la figure que ferait M. Lepont au récit de ses découvertes. Il n'y avait pas de temps à perdre, si l'on voulait mettre les menottes à ce bandit. Il pressa le pas, cherchant du regard un taxi, mais il n'en vit pas à proximité. Au coin de la rue Rougemont, un homme venant en sens inverse le bouscula avec une telle violence que Pégard perdit l'équilibre et tomba. Le passant s'excusa et s'éloigna. Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourna, et s'approcha du détective, l'air menaçant :

— Monsieur, s'écria-t-il, je vous demande par-

don, mais je viens de m'apercevoir que je n'ai plus ma montre.

— Comment? fit Pégard en colère. Me soupçonneriez-vous, par hasard, d'être un voleur ?

— Oui, monsieur ! hurla l'autre, j'en suis même sûr, puisque ma montre était là et qu'elle a disparu. Je vous prie de me suivre au commissariat.

Le détective fut suffoqué par cette attitude.

— Mais vous ne savez pas à qui vous parlez, voyons.

— A un voleur, répliqua l'inconnu de plus en plus irrité.

Des passants s'étaient attroupés, intéressés par la scène, et ils prenaient un air hostile vis-à-vis du jeune homme. Bientôt on vit surgir la silhouette d'un agent qui, pour mettre fin à cette situation, emmena les deux adversaires au poste de police.

Là, devant un employé subalterne, l'inconnu renouvela son accusation contre Pégard et demanda qu'on le fouillât. Celui-ci voulait prouver son identité, mais son portefeuille avait disparu, et quel ne fut pas son étonnement quand on retrouva réellement la montre dans la poche de son veston.

— Je le savais bien, s'écria triomphalement celui qui l'avait bousculé. Rien ne sert de nier. Nous avons la preuve de ce que j'avance.

Après quelques formalités, l'étranger quitta le

poste, rentré en possession de sa montre, tandis qu'on gardait Pégard en dépit de ses protestations. Comme il n'était porteur d'aucune pièce d'identité, il fut forcé de passer la nuit au poste. Le commissaire de service n'étant pas là, nul ne pouvait l'aider à se tirer de sa fâcheuse posture.

⁂

Ce ne fut qu'à dix heures du matin, en venant prendre son service, que le commissaire, après avoir téléphoné au district de Pégard et avoir appris de la bouche même de M. Lepont l'identité de son prisonnier, remit le détective en liberté. Lepont arriva, l'employé qui avait retenu Pégard toute la nuit fut sévèrement réprimandé. Le commissaire s'excusa et le jeune homme, plein de rage, s'éloigna. Chemin faisant, il raconta à son supérieur ce qui était arrivé. Il lui parla des événements de la nuit, raconta son entretien avec M. X., le président du *Club du Serpent Noir,* lui fit part de la prédiction suivant laquelle une personne de sa connaissance mourrait dans le courant de cette journée et il termina par son aventure avec l'individu qui lui avait glissé sa montre pour une raison qu'il ignorait lui-même.

— Nous n'avons pas une seconde à perdre, patron, ajouta-t-il. Il faut immédiatement per-

quisitionner à la fameuse Compagnie des Services Nationaux.

Le commissaire Lepont, qui ne l'avait pas encore interrompu, hocha la tête.

— Entre nous, mon vieux, fit-il aimablement, car il aimait beaucoup le jeune homme, n'avez-vous pas, hier, considéré votre verre d'un peu trop près? Vous comprenez, votre histoire est tellement fantastique que — ne vous fâchez pas — il m'est difficile d'y croire.

— Je vous jure, patron, que tout cela est la stricte vérité. Maintenant, si vous voulez vous convaincre vous-même, venez avec moi et vous verrez si je n'ai pas raison.

— Hum! Hum! répondit Lepont en caressant sa grosse moustache noire, ce qui, chez lui, était un signe de grande attention. Votre idée n'est pas mauvaise et je la suivrai. Mais enfin, n'oubliez pas que je prends là une grave responsabilité, et je ne voudrais pas me rendre ridicule. Et puis, nous verrons bien.

En arrivant au district, Lepont commanda aussitôt deux camions de Police-Secours, chacun chargé de vingt agents; Pégard et le patron prirent place eux-mêmes dans la première voiture et on prit alors immédiatement la direction de la rue du Faubourg-Montmartre.

L'apparition des deux camions pleins d'agents attira une énorme foule de curieux. On discutait, on se demandait ce que la police venait

faire là. Bien entendu, il y avait, comme toujours, des gens renseignés ou qui se donnaient pour tels, prêts à fournir des détails pour le moins imprévus.

Suivant l'ordre de M. Lepont, les agents cernèrent la maison, en interdisant l'accès et ne laissant sortir personne, et le commissaire, suivi de Pégard et d'une vingtaine d'agents, monta au premier étage, où était le siège de la Compagnie des Services Nationaux. Grand fut leur étonnement en apercevant, dans la première pièce, cinq dactylos qui semblaient fort occupées. On eût dit un véritable bureau commercial. Dans la seconde pièce était établie la comptabilité; on procéda à une rapide vérification des livres, mais là encore, rien d'anormal. Communiquant avec la première pièce, le bureau du patron, M. Beauvieu. Pas de trace, ni de M. X., ni du majordome en livrée, ni du salon. Le directeur des Services Nationaux accourut, épouvanté par la vue des nombreux policiers qui avaient envahi sa maison. Lepont, gêné, lui exposa de quoi il s'agissait, lui montrant à l'appui de ses dires l'ordre de perquisition.

— Mais c'est inouï, monsieur, fit le directeur incrédule. Je n'ai jamais entendu parler d'un *Club du Serpent Noir* et, de plus, je n'arrive pas à comprendre comment on peut me soupçonner d'une chose pareille.

Le commissaire voulut s'expliquer, mais M. Beauvieu s'irrita de plus en plus.

— Notre société est une société honnête; elle s'occupe des transports par autocar, en relation directe avec les chemins de fer de l'Etat. Je me plaindrai au Préfet de police.

Il quitta la pièce en claquant la porte derrière lui. Les deux hommes sortirent à leur tour. M. Lepont avait l'air lamentable.

— Pégard, vous m'avez mis dans de beaux draps, fit-il d'un ton plein de reproche lorsqu'ils furent dans la rue. Ça peut vous coûter cher, des petites histoires dans ce goût-là.

Mais le jeune homme, qui était assez déçu et furieux, ne se tenait cependant pas encore pour battu. Il se rappela soudain le fameux escalier qui aboutissait au bureau directorial de l'Alhambra. Sur ses instances, on perquisitionna au cabaret et principalement dans le bureau du directeur. Mais aucune porte, aucun escalier, malgré les recherches attentives de Pégard. Il était comme assommé, n'y comprenait rien. Il avait l'impression de lutter contre des puissances obscures et mystérieuses et les paroles de M. X. s'imposaient à son esprit :

— Nous sommes dans notre genre des hors-la-loi, et jamais nous n'avons à craindre cette institution que vous appelez la justice. Cela n'existe pas pour nous.

Tout à coup, une idée se fit jour dans son cer-

veau. Il comprit soudain la raison de l'incident de la nuit passée; en effet, en le retenant au commissariat, son adversaire voulait l'empêcher de faire de suite une descente de police au Club, car celle-ci pouvait lui coûter cher.

IV

LA MORT DE M. D'ALLENCOURT

Comme on l'imaginera sans peine, Pégard était le lendemain dans un état d'esprit déplorable. La défaite que son énigmatique adversaire lui avait infligée la veille l'avait accablé. Il hésitait même à entrer dans son bureau, tant il était abattu; mais le service avant tout, et il fut bien obligé de s'y rendre. Toutefois, il évita son chef, M. Lepont. L'éventualité de le rencontrer lui donnait la chair de poule, car, au fond, il était le seul responsable du pas de clerc qu'ils avaient fait.

Il n'était pas installé depuis une demi-heure, faisant semblant de travailler ferme, alors que ses pensées étaient au Club du Serpent Noir, quand la porte s'ouvrit brusquement et le visage moustachu de M. Lepont se montra.

— Ah! vous voilà, Pégard, fit-il avec un regard sévère. Venez dans mon cabinet, j'ai à vous parler.

Pégard suivit son chef avec l'air d'un chien fouetté, s'attendant à tout. Il se prépara à essuyer l'orage. Mais M. Lepont le fit aimablement

asseoir et tortilla sa moustache sans prononcer un mot.

— Notre excursion d'hier a été, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, un désastre, dit-il au bout d'un moment. Vous le savez aussi bien que moi. Cette histoire avec votre fameux Club du Serpent Noir, M. X., le salon magnifique, le domestique en livrée, etc., me parut tout de suite bizarre. Mais enfin, comme j'avais confiance en vous, j'ai procédé à cette perquisition. Or, vous avez vu vous-même son piteux résultat. J'ai fait déjà mon possible pour que la presse ne s'empare pas de cette pénible histoire. Mais comme nous avons pas mal d'ennemis, il se peut qu'on fasse passer un article contre nous. Dans ce cas-là, je me verrai forcé de vous flanquer à la porte. Mais espérons quand même que tout s'arrangera. Je vous donne carte blanche et je vous suspends pour trois semaines de votre service. Cherchez le fameux Club, faites votre possible, perquisitionnez, interrogez, arrêtez. Mais il me faut un résultat, sinon je me verrai dans la pénible obligation de me séparer de vous, et cela à mon grand regret.

Il s'interrompit, attendant une réponse de son subordonné. Mais comme celle-ci ne venait pas, il poursuivit :

— Si vous avez du succès, Pégard, fit-il d'un ton plus cordial, cette affaire sera arrangée, je vous le promets et, de plus, il y aura peut-être

un petit avancement. Alors, vous avez compris, inspecteur?

— Oui, monsieur le commissaire.

Lepont lui tendit la main.

— Bonne chance, fit-il presque affectueusement. C'est de tout cœur que je vous souhaite de réussir.

Et là-dessus, Pégard prit congé.

— Quelle drôle d'histoire! Me voilà maintenant uniquement sur la piste du Club du Serpent Noir. Il est gentil, M. Lepont. Mais par où commencer? Si seulement je le savais.

D'humeur morose, Pégard quitta les bureaux, non sans avoir dit au revoir à son subordonné Grégoire et à ses collègues, et il s'éloigna de la préfecture.

C'était, partout, un temps magnifique. Après une période de pluie, c'était la première belle journée de Mai. Le ciel était pur, les arbres bourgeonnaient, la verdure était fraîche et neuve, les oiseaux gazouillaient; bref, une journée de rêve.

— C'est malheureux que nous autres, nous devions toujours travailler par ces beaux jours-là, pensa Pégard. Si, au moins, j'étais riche, je pourrais me ballader dans une superbe voiture au Bois de Boulogne, j'ignorerais le Club du Serpent Noir, son énigmatique président, la mort tragique du docteur Brynère. Jouir de la vie comme il faut, voilà qui serait bon.

Mais à quoi bon tous ces châteaux en Espa-

gne? Pégard retomba vite dans la réalité. Il appartenait encore à la police. Mais pour combien de temps? Dieu seul le savait.

Enfin, il lutterait de toutes ses forces, il tiendrait jusqu'au bout. Ce n'était plus vraiment une question de métier pour lui, il y allait de son honneur.

⁂

L'après-midi, Pégard se rendit directement chez M. d'Allencourt. Cette fois, celui-ci se montra très étonné de le voir.

— Mais, dites-moi, fit-il un peu nerveusement, vous commencez à m'ennuyer. Qu'y a-t-il encore? Est-ce que la police ne peut pas me laisser en paix?

Néanmoins, il introduisit le jeune homme dans son salon.

— Allons, parlez, mais vite, car mon temps est précieux. De quoi s'agit-il?

Pégard réfléchit longuement avant de donner une réponse.

— Excusez-moi, monsieur le baron, fit-il enfin, de vous déranger. Cela m'est très pénible, mais enfin, c'est mon métier. J'ai ordre d'éclaircir cette triste affaire.

— Quelle affaire? interrompit brusquement le baron.

— Mais... celle du docteur Brynère. D'ailleurs pour l'instant, il ne s'agit pas de cela. Nous en

sommes déjà beaucoup plus loin. Je viens vous parler du *Club du Serpent Noir.*

Le baron sursauta.

— Et alors? fit-il. Que voulez-vous savoir? Je ne m'occupe pas de clubs, surtout quand ils portent des noms aussi étranges que celui-ci. Je ne sais ce que vous voulez dire.

Un sourire moqueur apparut un moment sur les lèvres de Pégard.

— Monsieur le baron, fit-il d'une voix grave, je vais vous parler en toute franchise. Je suppose, que dis-je, j'ai les preuves que vous êtes membre de ce club.

M. d'Allencourt pâlit.

— Vous en avez les preuves? répondit-il sans paraître comprendre. Qu'est-ce que cela signifie?

— Je vais vous l'expliquer sans plus tarder. C'est on ne peut plus simple. Avant-hier, je me suis caché en face de la maison de M. Champignoy.

— Ah! fit le baron.

— Oui, j'ai fait cela, parce que je le soupçonnais d'être pour quelque chose dans la mort du député, sinon d'en être l'auteur. Après une heure d'attente, j'ai vu deux hommes en habit sortir. L'un était le romancier, l'autre, c'était vous-même, monsieur le baron.

La pâleur de M. d'Allencourt fit place à une vive rougeur.

— Ah! ça, alors, murmura-t-il, c'est un peu fort. Vous nous avez donc épiés?

— Oui, répondit simplement Pégard.

— Et alors? Après? Qu'avez-vous vu?

— Je vous suivis jusqu'à la rue du Faubourg-Montmartre. Vous êtes entrés dans un grand immeuble, vous savez, celui où se trouve l'Alhambra?

— Et après?

— Après? Vous vous êtes installés dans une loge et, à l'entr'acte, vous avez disparu.

Le baron poussa un soupir de soulagement.

— Mais vous n'avez pas vu où nous nous étions rendus?

— Pas tout de suite. Mais je m'en doute. Sachez que j'ai découvert un petit escalier en colimaçon; je l'ai monté et je me suis trouvé en face d'un monsieur que j'appellerai X., car j'ignore son nom. C'est lui le président du *Club du Serpent Noir.*

La figure du gentilhomme exprimait la plus grande curiosité.

— Vous avez parlé à M... M. X. comme vous dites? Vraiment, jeune homme, vous m'étonnez. Il me semble que vous êtes un type extraordinaire.

— Merci du compliment, monsieur. Mais enfin, j'ai subi une défaite dont je préfère ne pas parler ici. Bref, je vais vous dire ce que je pense de tout cela. Je suppose, bien mieux, je suis sûr que

vous êtes un des membres de ce club dont je connais les règlements. Vous savez que la mort vous menace.

« Regardez, fit Pégard, en désignant la fenêtre qui donnait sur un grand jardin. Regardez, monsieur le baron; la vie est si belle, surtout quand on a de l'argent. Si par hasard vous avez changé d'avis et si, à présent, vous tenez à l'existence, expliquez-vous, trahissez-moi votre secret, et je vous sauverai. Il en est encore temps, puisque la mort vient dans un délai d'un an. Rien n'est encore perdu, monsieur le baron, et demain il sera peut-être trop tard.

Le baron se leva brusquement et se mit à arpenter la pièce sans prononcer un mot. Pégard respecta son silence, le laissant tourner comme une bête fauve en cage. Il sentait que son interlocuteur se trouvait sur le point de prendre une décision très importante. Il ne voulait pas le troubler.

Tout à coup, M. d'Allencourt s'immobilisa devant le détective.

— Vos paroles m'ont ému, jeune homme. Jamais personne ne m'a parlé ouvertement comme vous venez de le faire. Je vous en suis très reconnaissant et je vous le prouverai. Descendons, allons prendre un apéritif. Moi aussi, j'ai à vous parler. On verra comment on pourra arranger cette affaire.

— Pourquoi pas ici? interrogea Pégard.

— Non, dit M. d'Allencourt. Ma femme pourrait nous entendre.

— Vous êtes marié, monsieur le baron? fit Pégard étonné.

— Oui, et c'est peut-être une des raisons qui m'ont poussé à prendre cette détermination.

Les deux hommes sortirent et se dirigèrent vers le café Astoria, avenue des Champs-Elysées. C'était un café luxueusement aménagé. A cette heure-là — quatre heures de l'après-midi environ — il était presque vide. Seuls quelques clients occupaient la terrasse. Le baron choisit un bon coin où ils ne seraient pas dérangés et commanda au garçon deux portos.

— Vos paroles, reprit-il, en buvant à petits coups, m'ont vraiment intrigué. En somme, qui sait si vous n'avez pas raison? Mais, comme vous l'avez dit, il est peut-être encore temps d'échapper à la fin terrible qui m'attend. Que voulez-vous, des idées folles me traversent souvent l'esprit. Et un pas, qu'on regrette après, est si vite fait.

Tout en prononçant ces mots, il tira de sa poche un superbe porte-cigares, l'ouvrit et le tendit à Pégard. Le détective n'avait encore jamais vu de cigares de cette dimension. Ils avaient à peu près quinze centimètres de long, une bague magnifique et une couleur brunâtre.

Le baron, qui remarquait les regards curieux de son compagnon, sourit.

— Ce sont de véritables Havanes. Ils s'appellent « Garcia » et je les fait venir directement de Manille. Mais, continuons. Supposons que moi, je vous dévoile mon secret; en quoi consisterait votre aide?

— C'est bien simple, répondit Pégard. Dès que je connaîtrai le repère de la bande, je la ferai arrêter immédiatement, et on mettra sous les verrous le dangereux type qui fait figure de président.

— Hum! fit le baron en réfléchissant. Votre idée n'est pas mauvaise. Mais supposons qu'il ait vent de la chose et vous échappe? Dans ce cas-là, ma mort ne serait plus qu'une question de minutes.

— Je ne le crois pas, monsieur le baron. Il s'agit de savoir qui, de nous deux, sera le plus rapide. Et je me flatte de dire que ce bandit-là n'aura pas le temps de vous nuire.

— Oui, mais quelle garantie me donnez-vous?

— Ma parole d'honneur. Je ferai le nécessaire pour vous sauver. D'ailleurs, à part vous, c'est à ceux qui sont actuellement dans les griffes de ces diaboliques personnages que vous rendrez un immense service. Combien de vos collègues qui, comme vous, regrettent peut-être leur démarche, voudraient maintenant jouir de l'existence. Il faut les sauver également.

M. d'Allencourt hésitait toujours. Pégard, pour le convaincre, lui dépeignit la mort sous les cou-

leurs les plus sombres, lui montrant tout ce que la vie avait de beau et de bon. Bref, un avocat qui plaide pour un criminel sur le point d'être condamné à mort ne montre pas plus d'éloquence. Enfin, la résistance du gentilhomme fléchit.

— Bon, je vais parler.

Il sortit un briquet de sa poche et alluma son cigare.

— Le président du *Club du Serpent Noir*, fit-il, s'appelle Nemo.

— Comment? demanda Pégard étonné. C'est un drôle de nom, avouez-le.

— Peut-être, mais nous ne le connaissons que sous celui-là.

— Et que fait-il de son métier? Où habite-t-il?

— Je n'en sais rien. Mais je puis vous dire où le Club se trouve actuellement.

— Ah! Ah! fit le détective, avec une curiosité fiévreuse.

Il sortit son bloc-notes de sa poche et prépara son Eversharp.

— Alors, l'adresse?

— Notez... c'est rue...

— Rue?...

Effrayé, il regarda son vis-à-vis. Les yeux du baron étaient grands ouverts, le cigare lui tomba de la bouche, roula à terre. Il remua les lèvres sans pouvoir articuler un seul mot, puis le corps se pencha brusquement en avant, renversant le verre qui était devant lui, et le porto qu'il con-

tenait se répandit sur le pantalon gris de Pégard. Celui-ci, épouvanté, se redressa, secoua le baron en criant son nom, mais tous ses efforts furent vains. M. d'Allencourt ne bougeait plus.

Horrifié, le détective constata sur la lèvre inférieure de son compagnon deux petits points noirs l'un à côté de l'autre.

Ainsi, M. d'Allencourt était la deuxième victime du serpent noir. Soudain, Pégard se rappela les paroles de M. X. :

— Je vous prédis que demain, dans le courant de la journée, un homme que vous connaissez assez bien mourra sous vos yeux.

Maintenant, il reconnaissait l'immense danger auquel il était exposé, puisque le diabolique président du mystérieux Club avait réellement tenu sa promesse.

V

CHAMPIGNOY EST-IL NEMO?

Pégard vit s'ouvrir devant lui l'abîme dans lequel il pouvait tomber à chaque instant. D'un œil terrifié, il regarda le corps affaissé de M. d'Allencourt incliné sur la table. Avant qu'il ait pu prononcer un mot ou esquisser un geste, il vit un homme sortir de l'intérieur du café. Ce personnage l'épouvanta : son col était ouvert et à demi déchiré ainsi que sa cravate, son complet était sale et abîmé, ses cheveux en désordre lui descendaient sur les yeux et -- et c'était là ce qu'il y avait de plus surprenant — sa physionomie trahissait la terreur. Il poussait des cris dont au premier moment le jeune détective ne comprit pas le sens; mais, tout à coup, il entendit que l'étranger criait :

— Au feu! au feu! Sauve qui peut!

Une terrible panique se répandit parmi les rares clients qui se trouvaient sur la terrasse. Les femmes poussaient des exclamations de désespoir; les hommes se bousculaient et ce tohu-bohu ne fit qu'augmenter lorsque les autres clients qui se trouvaient encore à l'intérieur vou-

lurent sortir. Pégard était tout près de la sortie. Il entra tout à coup dans la foule qui fuyait, mais comme il vit des volutes de fumée s'échapper de l'intérieur, il n'hésita pas une seconde et se joignit aux autres. Toutefois, il n'alla pas loin. Il fit une centaine de pas; puis une idée lui traversa l'esprit. Le cigare, la preuve de la mort étrange du baron, le serpent noir était là dedans. Il lui fallait prendre possession de cet objet précieux. Il retourna et voulut pénétrer à nouveau dans le café. Mais une foule dense s'était amassée devant l'Astoria et il était impossible d'avancer. Quelques agents, accourus en toute hâte, empêchaient les curieux d'approcher; la façade était maintenant cachée par un épais rideau de fumée. Pégard entendit bientôt le signal des pompiers qui s'arrêtèrent devant le café. Enfin, le jeune homme réussit à briser le cordon de curieux et s'approcha d'un agent à qui il mit sous le nez les preuves de son identité. L'homme salua respectueusement et laissa passer l'inspecteur.

Le policier entra en même temps que les pompiers. Le propriétaire de l'établissement se montra, pâle, mais néanmoins calme.

— Une mauvaise plaisanterie, monsieur, fit-il en s'adressant au capitaine des pompiers. Il ne s'agit pas du tout d'un incendie. Je n'y comprends rien...

— Pas un incendie? répéta le capitaine. Et ces nuages de fumée, d'où viennent-il?

— Justement, c'est une chose tout à fait curieuse dont je ne saisis pas le but. Imaginez-vous que des malandrins ont installé un tuyau qui est en relation avec mes fourneaux de cuisine et qu'ils ont fait sortir la vapeur sur la terrasse. Au premier moment, j'ai cru moi-même qu'il y avait un incendie. Mais, Dieu merci, il n'en est rien.

— Pourquoi a-t-on fait cela? demanda Pégard en qui un mauvais pressentiment se faisait jour.

— C'est ce que je me demande, monsieur. Il n'y a pas de dégâts.

— Mais, et c'est plus grave, il y a un mort ici, sur la terrasse.

Le propriétaire recula, horrifié.

— Un mort? Dans mon établissement? monsieur...

— Pas tant d'explications, répliqua Pégard froidement. Vous avez le téléphone? J'ai besoin de téléphoner d'urgence.

— Ici, au fond du couloir, monsieur, mais... mais...

Pégard se mit tout de suite en rapport avec M. Lepont et demanda la brigade du crime. Cela fait, sans même jeter un regard au capitaine et au propriétaire qui le contemplaient comme s'il se fut agi d'un fantôme, il ordonna aux trois

agents qui interdisaient au public l'accès du café de ne laisser entrer ni sortir personne.

Le propriétaire, un certain M. Dubas, le suivit.

— Mais, pour l'amour du ciel, cher monsieur, donnez-moi des explications. Vous me voyez dans une situation désespérée.

— Je n'ai pas le temps maintenant, répliqua Pégard presque grossièrement.

Il tourna brusquement le dos à l'autre et s'approcha de la table vers laquelle le cadavre du baron était toujours incliné.

— Voyons un peu le fameux cigare, pensa le jeune homme en enfilant par précaution ses gants de cuir.

Le cigare n'était pas sur la table, ainsi qu'il le vit tout de suite. Il chercha par terre. Il tâta l'habit du mort. Rien. Malgré tous ses efforts, toujours rien.

M. Dubas et le capitaine ne perdaient pas un geste du détective. N'eût été le cadavre du baron, ils auraient cru avoir affaire à un fou. Mais le corps du malheureux gentilhomme les détrompait. Dix minutes s'étaient à peine écoulées que la brigade du crime, Lepont en tête, arrivait sur les lieux.

— Quoi? Qu'y a-t-il, fit le petit commissaire, tortillant toujours sa moustache. Encore un crime à Paris?... en plein jour?

— Oui, patron. Cette fois-ci, il s'en est fallu d'un cheveu que moi-même je n'aie été fait.

— Comment? fit le commissaire, étonné. Toujours aussi imaginatif qu'avant?

— Hélas! voici la vérité. Le mort est le baron d'Allencourt. Je suis venu ici avec lui, nous avons bavardé. Le gentilhomme m'offrit un cigare, lui-même en alluma un et, quelques instants après, il était mort.

— Mais comment cela a-t-il pu se produire? Le cigare était peut-être empoisonné?

— Pas du tout. La chose s'explique toute seule. Dans le cigare qui avait une longueur d'à peu près quinze centimètres se trouvait un serpent venimeux.

— Ah! voilà encore vos histoires de serpent, ricana Lepont. En vérité, mon vieux, vous me faites suer avec cette invention.

— Néanmoins, c'est vrai, patron. Je puis vous prouver chacune de mes paroles. Regardez la lèvre inférieure du mort et vous constaterez deux points noirs l'un à côté de l'autre. Ils proviennent des crochets du serpent qui a mordu le baron.

— C'est vrai, ce que dit ce jeune homme, fit le médecin légiste qui, entre temps, avait examiné le corps du défunt. Il s'agit en effet d'un empoisonnement.

— Fantastique! fit Lepont. Mais enfin, où se trouve-t-il, le fameux cigare?

— Ça, c'est une autre paire de manches. Nous avons affaire à une bande tout à fait extraordi-

naire. Pour m'empêcher d'entrer en possession des preuves de ce nouveau meurtre, les criminels ont organisé une habile mise en scène : un incendie. Profitant de la confusion générale, ils ont enlevé les traces.

— Ça, alors, c'est fort, riposta le commissaire.

— C'est fort, mais vrai. Seul un miracle m'a protégé moi-même d'une fin terrible. Qui sait? Peut-être a-t-on voulu me supprimer. Tout cela ne m'empêchera pas de suivre mon chemin. Un de nous deux est de trop sur cette terre. Ou bien j'irai au diable, ou bien — et c'est encore plus certain — ce sera l'énigmatique M. X.

***

Ce soir-là, Pégard, en rentrant dans le modeste appartement qu'il occupait rue de Varenne, trouva chez sa concierge une lettre qui lui était adressée. Elle était soigneusement fermée et portait au dos un cachet noir ayant la forme d'un serpent. Ce message l'étonna. Il entra chez lui et, après avoir fermé sa porte, il enleva son pardessus, mit prudemment ses gants et décacheta l'enveloppe.

— Sait-on jamais? murmura-t-il. Il faut prendre toutes ses précautions avec ces gens-là. Il se pourrait que M. X. ou Nemo, comme il se nomme de préférence, ait empoisonné cette lettre.

Mais rien ne semblait justifier ses soupçons. La missive était rédigée sur un gros vélin bleu et

n'avait rien de suspect. Pégard lut et relut les lignes suivantes :

Monsieur,

Comme je vous l'ai déjà prédit au cours de notre dernière conversation qui m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance, une personne mourra devant vous. Je crois que ma prédiction s'est accomplie. Vous voyez donc que je ne suis pas un bluffeur, mais que je tiens mes promesses. De plus, vous êtes persuadé une fois de plus que notre organisation est puissante. Et pour sauver notre peau, nous ne reculons devant rien. Je vous ai donné le conseil de ne pas vous mêler de nos affaires si vous teniez à l'existence. C'est pour la dernière *fois que je m'adresse à vous avant d'agir. Si vous ne cessez pas immédiatement vos recherches en ce qui me concerne et surtout en ce qui concerne notre Club, je me verrai dans l'obligation de vous supprimer comme j'ai supprimé le docteur Brynère et le baron d'Allencourt. Il est encore temps pour vous d'abandonner une lutte qui serait inégale. Mais demain, il sera peut-être trop tard. Réfléchissez donc une fois encore, car je me montrerai sans pitié à l'avenir.*

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

N. Nemo,
Président du Club du Serpent Noir.

P.-S. — Pour vous montrer que je me moque de la police, je vous signale que dans un avenir proche un autre personnage mourra sous vos yeux et vous ne pourrez, ni empêcher cela, ni retrouver la moindre trace.

Pégard contempla la lettre mystérieuse.

— Il va fort, dit-il entre ses dents. Mais rien, rien ne me fera reculer.

Il ne toucha même pas au dîner que Mme Bourdillon lui avait préparé; il alluma sa pipe et, profondément plongé dans ses pensées, il réfléchit aux démarches qu'il allait faire.

— J'ai affaire à un homme extraordinaire, sans conscience morale et sans aucun sentiment, murmura-t-il. Un type comme lui doit être combattu avec des moyens également extraordinaires. A partir d'aujourd'hui, il n'y a pas de merci entre nous deux, et si j'ai encore la veine de le voir devant moi, je l'abattrai comme un chien.

Il s'assit à son bureau, déploya un grand plan de Paris et l'étudia soigneusement. Ensuite, il téléphona longtemps à Grégoire et, après avoir terminé la conversation, dévora de bon appétit ce qu'avait préparé Mme Bourdillon, la concierge; il s'installa dans un vaste fauteuil, prit un tome de Zola, son auteur préféré, lut en fumant sa pipe et, vers minuit, il alla se coucher.

Il voulait être frais et dispos le lendemain, pour commencer l'offensive contre M. X.

. . . . . .

Vers neuf heures, Pégard quitta son appartement. En passant devant la loge, il s'arrêta.

— A propos, la lettre d'hier soir, madame, je n'ai remarqué aucun timbre. On a dû l'apporter?

— En effet, monsieur l'inspecteur, fit Mme Bourdillon. C'est un petit garçon qui me l'a remise.

— Hum! je m'en doutais. Quel âge avait-il à peu près?

— Dix ou douze ans, je crois.

— Il n'a rien dit?

— Non, rien.

— Bien, merci, madame.

Pégard jeta un regard autour de lui en sortant de la maison. Personne.

— On ne m'espionne pas, se dit-il. Et si on le fait, on le fait si bien que je ne m'en aperçois pas. Peuh! on verra.

Comme il faisait encore beau, Pégard se sentait tout léger, aussi fut-ce en sifflotant qu'il se dirigea vers les Invalides. Là, il prit l'autobus pour Neuilly et, une demi-heure plus tard, il était à la clinique du docteur Baucaire. C'était une maison neuve, avec tout le luxe d'un établissement privé.

Une infirmière introduisit le jeune homme et s'enquit de ce qu'il désirait.

— Je voudrais parler à Mlle Chardon, dit le détective.

— Mais... Mlle Chardon vient de quitter la clinique, répondit l'infirmière étonnée.

— Ah! Et où se trouve-t-elle maintenant?

— Chez elle.

— Ne pourriez-vous m'indiquer l'adresse, s'il vous plaît? Je suis un de ses parents et je rentre de voyage, dit Pégard, mentant effrontément.

Son interlocutrice le considéra un moment avec méfiance, mais elle ne fit aucune remarque.

— Une seconde, je vais voir, dit-elle seulement.

Quelques instants après elle reparut avec un livre.

— Mlle Chardon habite 126, rue des Batignolles.

Le jeune homme la remercia chaleureusement et s'éloigna.

L'immeuble situé au 126 de la rue des Batignolles était de construction récente. Sa façade, d'une blancheur éblouissante, ses fenêtres carrées et sa porte de cuivre lui donnaient un aspect tout à fait moderne.

Mlle Chardon était chez elle. Elle occupait un appartement ultra-moderne qui dénotait cependant beaucoup de goût. La femme de chambre fit entrer le détective dans le studio où chaque détail trahissait la main d'une artiste. Ce n'étaient partout que photographies de la jeune

fille dans ses divers rôles, parée des costumes des plus fameuses revues du Casino de Paris.

Pégard eut le temps d'examiner la pièce, de contempler les portraits; la porte s'ouvrit enfin et Mlle Lola Chardon parut dans un ravissant kimono de soie blanche aux plis harmonieux. Elle avait le sourire aux lèvres, malgré son teint pâle et la faiblesse qui lui restait encore de la récente crise qu'elle avait traversée.

— Monsieur Pégard ? demanda-t-elle d'une voix qui décelait autant d'étonnement que de curiosité.

— En personne, mademoiselle, répondit le détective. Et même l'inspecteur Pégard de la brigade du crime.

La belle figure de la danseuse s'assombrit.

— Vous m'excuserez de vous avoir dérangée, continua le jeune homme. Mais il s'agit d'une affaire très sérieuse. Comme je sais que vous étiez en relations avec le docteur Brynère...

— Oh! interrompit Mlle Lola, nos relations étaient purement amicales.

— Je n'en doute pas, mademoiselle... Mais enfin, peut-être pourrez-vous me donner quelques renseignements sur le défunt.

— Volontiers. Je connaissais le docteur Brynère depuis longtemps. Il était... comment dirais-je... un admirateur fervent de mon art.... Et c'est tout.

— Il ne vous a jamais parlé d'un certain Club dont il était membre?

La jeune fille hocha négativement la tête, mais Pégard crut apercevoir un léger mouvement de crainte.

— D'un Club? Non... Je ne me souviens pas... De quoi s'agit-il?

— C'est une association qui s'appelle : *Club du Serpent Noir*. Vous savez, le monsieur qui, le jour où le docteur Brynère mourut, s'occupa de vous? C'était le baron d'Allencourt.

— En effet, je me le rappelle très bien. Il a même été fort aimable et m'a rendu plusieurs fois visite à la clinique. Et alors, que vient-il faire là dedans?

Pégard hésita un instant.

— Il est mort, fit-il tristement. C'est de la seconde victime du *Club du Serpent Noir* que je viens vous entretenir.

Mlle Chardon sursauta, effrayée.

— Il est mort? répéta-t-elle. Et vous croyez qu'il a été assassiné ? Mais c'est impossible, voyons! Le baron n'était pas...

— N'était pas?... demanda le jeune homme, attentif comme un renard guettant sa proie.

— Rien... Rien... Excusez mon émotion. Cette nouvelle mort me semble si étrange...

— A moi aussi. Il est grand temps que ces assassins — car il n'y a pas d'autre expression pour les désigner — cessent. Par un pur hasard

j'ai pu jeter un coup d'œil dans les coulisses de cette mystérieuse association. Je connais les règlements de ce Club et je sais qu'il n'y a pas de salut pour les malheureux membres et qu'ils sont immanquablement condamnés, même s'ils regrettent leur serment et s'ils veulent retourner à l'existence. Pourvu que...

— Que voulez-vous dire? questionna fébrilement la danseuse.

— Il y aurait peut-être une chance de salut, si un de ses membres se décidait à parler et à trahir... Dans ce cas-là, je mettrai très vite fin à ce cauchemar. Mais, au fait, je suis venu, mademoiselle, pour vous demander si l'un des deux morts ne vous avait jamais entretenu de cette association secrète, surtout de son président, le fameux M. X..., ou, si vous préférez, Nemo. Peut-être l'un d'eux vous a-t-il indiqué son adresse ou donné quelques détails?

— Non, répondit la jeune fille, tremblant de tous ses membres. Je ne sais rien. C'est la première fois que j'entends parler de cette société, et cela par vous.

Pégard se leva.

— Alors, dans ce cas, je m'excuse à nouveau de vous avoir dérangée.

Il s'approcha de la porte. Mais Mlle Chardon le retint :

— Ce que vous m'avez dit, inspecteur, m'inté-

resse énormément. Vous comprenez, le docteur Brynère était un bon ami et je le regrette beaucoup. Sa mort m'a bouleversée. Qui sait? Peut-être ma vie est-elle également en danger.

— Vous? fit le jeune homme incrédule. Et pourquoi donc?

— C'est seulement une supposition en l'air, sans doute. Mes nerfs sont si ébranlés... Une croyance est souvent fondée sur rien du tout.

— Et alors, que puis-je faire pour vous?

— Pas grand'chose!... Cependant, je vous serais très reconnaissante si vous pouviez me protéger.

— Vous protéger? Contre quoi? Contre qui?

— Je l'ignore. Mais vous pensez, j'ai une peur atroce que quelque chose se produise d'ici peu.

L'attitude de la danseuse surprit Pégard.

— Mais expliquez-vous plus clairement, dites-moi ce que vous craignez.

— Je ne peux pas! Je ne peux pas! s'écria la jeune fille, les larmes aux yeux.

Un sanglot la secoua :

— Oh! c'est affreux! gémit-elle. Je sens un malheur approcher et, ce qui est pire, je suis impuissante contre lui.

Son désespoir augmentait et Pégard eut beaucoup de peine à la calmer. Mais il y parvint tout de même.

— Pour vous tranquilliser, je vais mettre un détective à votre disposition, fit-il. Ainsi vous

n'aurez rien à redouter. Votre maison sera gardée et vos pas surveillés par un fort gaillard qui sera bien armé. Et de temps en temps, si vous le permettez, je viendrai prendre de vos nouvelles.

A ces mots, Mlle Chardon se rassura. Elle remercia l'inspecteur en termes émus. Celui-ci prit congé et s'éloigna.

— Il y a quelque chose de louche là-dessous, se dit-il en descendant. Pourquoi la petite était-elle si agitée? Elle sort de la clinique et est encore très nerveuse, certes, mais cette peur de quelqu'un — et là-dessus je ne me trompe pas — est plus que suspecte. Peut-être ce personnage n'est-il autre que notre fameux monsieur Nemo et peut-être, ajouta Pégard, continuant à tirer ses conclusions, la belle danseuse est-elle aussi membre du Club. Sait-on jamais? Toujours est-il que cette question recevra prochainement une réponse. On verra si nos déductions sont justes ou non. Je vais faire mon possible pour que, dans ce cas, ce diable de président ne parvienne pas à ses fins. Nous allons essayer de lui mettre des bâtons dans les roues.

En sortant de la maison, après avoir fait quelques pas sur la droite, Pégard s'arrêta soudain. Il venait de voir une puissante voiture vernie rouge stopper devant l'immeuble du 128 qu'il avait quitté il y avait à peine quelques secondes. Instinctivement, il chercha un abri derrière un avancement de la muraille et il observa ce qui

se passait. Sa surprise fut grande lorsque la portière fut ouverte et qu'un homme en sortit, le visage caché par des lunettes noires. Il était visible qu'il s'efforçait de dissimuler sa figure, mais Pégard réussit quand même à le reconnaître : c'était M. Champignoy, le romancier bien connu qui, d'un pas rapide, s'engouffra dans la maison. Cette apparition inattendue l'avait tellement abasourdi que le détective resta quelques instants comme pétrifié. Il se domina cependant et, courant presque, il s'élança sur les traces de l'écrivain, pénétra à son tour dans l'immeuble et se glissa à pas de loup le long de l'escalier. Arrivé devant la porte de la danseuse, il appliqua son oreille près de la poignée et chercha à comprendre ce qui se disait. Il ne s'était pas trompé. Il entendit la voix rauque de l'homme de lettres :

— Cet imbécile de policier sort de chez vous, disait-il. Je le sais. Inutile de nier. Je le sais! Oh! cet âne n'est pas à craindre, mais, tout de même, il faut se méfier et être sur ses gardes. S'il ose encore une fois vous importuner, je ferai le nécessaire pour l'envoyer au diable!

Les voix se firent moins distinctes et Pégard redescendit.

— Ah! c'est ainsi. Le fameux M. Champignoy veut m'expédier au diable! Il faut croire que ma curiosité le dérange... Oh! ça, je n'en doute

pas une minute. Mais voyons donc s'il n'y a rien de commun entre lui et M. Nemo. Et même... allons plus loin... si par hasard M. X... et ce Champignoy n'étaient qu'une seule et même personne?...

VI

SOURICIÈRE

Plus encore que la mort du docteur-député Brynère, la disparition du baron d'Allencourt provoqua une vive sensation dans le public. Très connu dans les cercles de la haute société, le gentilhomme était aussi fort estimé comme sportsman et avait en outre de nombreux amis qui lui étaient assez attachés.

Avec lui vient de s'en aller, écrivait « Paris-Matin », *une des personnalités les plus marquantes de la société parisienne.*

Quelle étrange succession d'événements, disait la « Presse ». *D'abord le docteur Brynère, maintenant M. d'Allencourt. Il nous semble que les meilleurs parmi nous disparaissent de façon mystérieuse. Les hommes de notre génération ont-ils donc le cœur si faible qu'ils meurent dans toute la force de l'âge d'une crise cardiaque?*

Le lendemain des obsèques qui furent célébrées en grande pompe et suivies par le Tout-Paris, Lucien Pégard était en train de prendre

son petit déjeuner que lui avait préparé Mme Bourdillon et il lisait son journal quotidien. Naturellement, ce qui l'intéressait le plus c'était l'article consacré à la fin du baron.

— En somme, murmura-t-il en repliant la feuille et en se levant de table, ces braves journalistes qui courent toujours après la vérité n'ont, dans le cas qui nous occupe, pas la moindre idée de ce qui se passe en réalité... C'est tant mieux. Moins on en sait, mieux cela vaut.

Une horloge sonna.

— Dix heures! il faut que je m'en aille.

Il enfila son veston et tendait déjà la main vers son chapeau, quand le timbre de l'entrée retentit. Qui pouvait-ce être? Il ne recevait personne, d'habitude, et à cette heure si matinale... Il alla ouvrir. Devant lui se tenait une jeune femme.

— Puis-je parler à M. Pégard? demanda-t-elle.

— C'est moi-même, madame, fit Pégard étonné. De quoi s'agit-il?

— Je voudrais avoir un moment d'entretien avec vous. Puis-je entrer?

— Certes. Je vous en prie.

Il introduisit l'inconnue dans son bureau et la fit asseoir. Son regard curieux se fixait sur son visage vraiment très beau, où brillaient de grands yeux sombres. Autant qu'il pouvait en juger, elle avait un profil très pur, rappelant celui des statues antiques, et les cheveux qui encadraient sa figure semblaient d'un noir bleu.

Tout de noir vêtue, elle était apparemment en grand deuil.

— Je suis Mme d'Allencourt, fit-elle d'une voix triste. Je me suis adressée à la Préfecture et on m'a envoyée à vous, en me disant que c'est vous qui vous occupez de cette tragique affaire.

L'étonnement de Pégard grandit. C'était donc la femme du défunt.

— Je viens, monsieur, pour implorer votre assistance. Vous avez connu mon mari, n'est-ce pas? Et vous étiez même à côté de lui lorsqu'il a rendu le dernier soupir?

— Oui, madame, et ce souvenir m'est pénible.

Elle sortit de son sac un petit mouchoir de batiste et le porta à ses yeux.

— Mon mari était un très brave homme, fit-elle en sanglotant. Malheureusement, il y avait entre nous deux un malentendu auquel je n'étais pour rien. Je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour lui être une épouse tendre et aimante. Mais, par suite d'une blessure à la tête qu'il avait reçue à la guerre, la vie était devenue à peu près intenable; et, à la fin, je me suis confinée dans le mutisme. Comme je savais que je n'avais aucune influence sur lui et comme je ne pouvais rien changer à ses déterminations, lorsqu'il avait décidé de faire une chose, je l'ai laissé agir; cependant, de temps en temps, quand il avait des moments de lucidité, je me suis efforcée de lui faire comprendre ses erreurs. Alors, il m'écou-

tait, mais seulement pour y retomber ensuite.

Mme d'Allencourt essuya encore une fois ses yeux et poursuivit :

— J'ai vu venir cette catastrophe, fit-elle à voix basse. Hélas! je ne pouvais pas l'empêcher.

— Comment dois-je comprendre cela, madame ? Puis-je me permettre une question ? Est-ce que vous saviez que votre mari était devenu membre du *Club du Serpent Noir?*

La jeune femme inclina la tête affirmativement :

— Je m'en doutais, mais j'ignorais le but de cette association. Maintenant, je comprends tout. Un beau jour, je vis par hasard à son poignet un petit serpent noir tatoué. Je lui en demandai la signification. Mais il me fit des réponses évasives. Comme je savais qu'il était entêté, je n'insistai pas...

— Un moment, interrompit Pégard. Est-ce que le baron se montrait las de la vie? A-t-il parlé de mettre fin à ses jours?

— Oui. Une fois même, il y a deux ans environ, il a fait une tentative de suicide. On a heureusement pu le sauver. Mais, ces derniers temps, il me parut moins déprimé, il semblait reprendre goût à l'existence. Comme je vous l'ai déjà dit, j'aimais beaucoup mon mari... Puisqu'il a été assassiné par un être aussi cruel que dépourvu de sens moral, je suis venue vous demander votre aide, monsieur, pour le venger.

Le détective la regarda d'un air surpris.

— Vous pouvez compter sur moi, madame. Je suis à votre entière disposition. Mais enfin, comment vous représentez-vous mon aide dans cette histoire-là?

En guise de réponse, Mme d'Allencourt ouvrit son sac, en tira une feuille qu'elle tendit au jeune homme.

— Lisez cela, fit-elle, et vous comprendrez peut-être mieux mes intentions.

Pégard lut ce qui suit, avec un étonnement croissant :

Cher Collègue,

Mercredi à dix heures trente, il y a une réunion générale de nos membres sous la présidence de M. Nemo.

Rendez-vous à dix heures au Café Piccolo, 225, boulevard Montmartre. Aucune excuse n'est acceptée.

Veuillez agréer, monsieur le baron, nos fraternelles salutations.

Pour toute signature, un petit serpent.

Pégard mit machinalement la lettre dans sa poche.

— C'est vraiment très intéressant, fit-il, et tout à fait dans les règles du Club, puisque le baron ne se doutait pas qu'il n'assisterait pas à cette réunion. Sachez, madame, que pour les membres

de cette association la mort vient subitement, dans un délai d'un an. Et pour tranquilliser votre mari, on lui a envoyé ceci.

— Mon pauvre Gérard! sanglota désespérément la baronne. Quelle terrible fin!

— Rassurez-vous, fit le détective, ému de pitié pour la malheureuse. Cette lettre livrera peut-être l'assassin à la guillotine.

— Vous croyez vraiment, monsieur, qu'on pourra remettre les coupables entre les mains de la justice, afin de leur faire expier leur forfait?

— Espérons-le. Nous sommes aujourd'hui mercredi, cela tombe à pic. Je connais le café Piccolo, j'y ai même été quelquefois. Comptez sur moi. A dix heures tapantes je serai au poste.

Mme d'Allencourt lui serra chaleureusement la main.

— Je ne puis vous dire à quel point je vous suis reconnaissante. En ce qui concerne la question des honoraires, je me permets de vous remettre pour l'instant un chèque.

En disant cela, elle lui tendit un papier. Mais le détective refusa,

— Je ne travaille pas pour mon propre compte. Je n'accomplis que mon devoir en combattant le crime et ne mérite nulle récompense. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous, comme s'il s'agissait de moi-même.

— Merci, fit la baronne d'une voix grave en rabaissant son voile sur son visage.

Elle s'éloigna.

— Pauvre femme! murmura Pégard resté seul. Son malheur me touche vraiment. Monsieur X..., gare à vous!

* * *

Le café Piccolo est un des plus vieux de Paris. On prétend que le bâtiment principal était déjà sur cet emplacement du temps de Napoléon et que le maréchal Ney appartenait aux habitués de cet établissement. A cette époque-là, c'était le rendez-vous de la bonne société du gai Paris. Il portait alors un autre nom : le Grisoni. Au cours des années, le café fut plusieurs fois transformé et restauré. Depuis quelques trente ans seulement, un Italien appelé Piccolo l'avait repris, fait remettre à neuf et modernisé. L'établissement conservait toujours la faveur dont il jouissait auprès du public. Avant la grande guerre, des gens de lettres, des artistes y fréquentaient, et maint roman célèbre y fut esquissé. 1919 amena la disparition de nombreux clients. Les uns, fortunés, avaient vu fondre leur argent, les autres, hommes en vue jadis, étaient tombés dans l'oubli. Et les nouveaux riches, la jeune génération surtout, ignoraient l'illustre passé du café Piccolo et préféraient fréquenter son voi-

sin, plus moderne. Néanmoins, il n'était pas totalement ignoré.

Il n'était pas loin de dix heures lorsque Pégard y pénétra. Il traversa les salles d'un pas rapide et s'assit dans un coin d'où rien ne pouvait lui échapper. Beaucoup de consommateurs se trouvaient déjà là, mais, à sa grande déception, il ne remarqua aucun visage suspect. Par mesure de précaution, Grégoire s'installa dans les parages, tout en semblant ne pas le voir, avec l'ordre de le suivre partout où il irait.

Pégard commanda un Dubonnet et se dissimula derrière un grand journal, apparemment absorbé par sa lecture. Mais, en réalité, il observait ce qui se passait.

L'horloge d'un clocher voisin sonna le dernier coup de dix heures; à ce moment précis, le détective vit entrer deux hommes. L'un était Champignoy, l'autre, assez fort, avait un double menton, des yeux enfoncés dans leur orbite, un nez aplati et une véritable crinière d'artiste. Après un rapide regard autour d'eux, ils prirent place à une table, tournant le dos au policier. Celui-ci profita de l'arrivée du garçon pour lui demander qui était l'inconnu.

— Vous ne savez pas qui c'est? fit le garçon étonné. C'est le célèbre compositeur Jean Fardou, l'auteur de l'opéra *Mélisande*.

— Tiens, tiens, dit Pégard en remerciant.

Il y voyait de moins en moins clair. Un illustre

musicien à côté d'un écrivain plus que suspect, cela devenait énigmatique. Qu'est-ce que ces gens-là pouvaient bien faire ensemble? M. Fardou était-il aussi un membre du Club? On allait voir.

Les deux hommes s'entretenaient à voix basse, de sorte que le détective ne pouvait rien saisir de leurs propos. Mais leurs mouvements laissaient supposer qu'il s'agissait d'une chose assez importante. De temps à autre, ils regardaient leur montre, comme s'ils attendaient quelqu'un. Tout à coup, un troisième personnage arriva et vint se joindre à eux. Celui-ci, également, était parfaitement inconnu à Pégard.

— Très bien, se dit ce dernier. Enfin, quand ils seront tous réunis ici, je procéderai à l'arrestation.

Mais personne ne se montra plus. Le temps passait, les trois hommes restaient seuls. Vers onze heures un quart, ils se levèrent et sortirent. Le policier qui avait déjà réglé son addition en fit autant.

Une fois dehors, il constata que la puissante voiture vernie rouge stationnait devant la porte. Il avait à peine fait quelques pas, à la suite de ceux qu'il filait, lorsque M. Fardou se retourna et s'approcha de lui.

— Voulez-vous me faire l'honneur de me suivre dans cette voiture? demanda-t-il en prenant Pégard par le bras.

Au même instant, Champignoy le saisissait de l'autre côté et tous les deux, aidés du troisième personnage, essayèrent de l'introduire dans l'automobile. Le détective se défendit vigoureusement mais il était impossible d'opposer la moindre résistance à la poigne solide des trois gaillards qui l'avaient maîtrisé. Avant d'avoir eu le temps de pousser un cri, il se trouva dans la voiture qui démarra à toute vitesse.

— Ça vous coûtera cher ! s'écria-t-il. Cette fois-ci, vous êtes joués! J'ai pris mes précautions : on me suit! Dans un instant la police sera alertée et on vous condamnera pour atteinte portée à la liberté.

— Détrompez-vous, cher inspecteur! ricana Champignoy. Vous pensez à votre subordonné, Grégoire, n'est-ce pas? Nous avons fait le nécessaire de ce côté-là. Pas de danger qu'il nous nuise. A l'heure actuelle, il est toujours dans le café où vous l'aviez placé en surveillance, et son état d'ébriété l'empêcherait bien de se lever de table, s'il en avait le moindre désir.

Cette nouvelle fit frémir le jeune homme. Ne voulant pas s'avouer vaincu, il s'écria :

— Vous serez quand même punis de votre forfait!

— Peut-être, répondit Fardou d'un ton sarcastique. Mais, dites-moi, avez-vous des preuves contre nous? Avez-vous un témoin qui puisse nous accabler?

Hélas! rien n'était plus vrai. Pégard n'avait pas songé à cela. Contre les bandits aux mains desquels il se trouvait, il n'y avait rien à faire. Le mieux était de se taire et d'attendre les événements. Le détective s'appuya donc aux coussins de l'auto et se perdit dans ses réflexions. Il ne pouvait être question de fuir. Où le menait-on, d'ailleurs? Impossible de rien voir, car ses ravisseurs, prudents, avaient baissé les stores de la voiture. Furieux contre lui-même et contre les autres, le jeune homme ruminait sa défaite. Après un trajet qui dura plus d'une heure, le véhicule stoppa devant une villa entourée d'un grand jardin.

— Permettez-moi de vous mettre un bandeau sur les yeux, fit Champignoy en sortant un morceau de soie noire de sa poche.

Pégard fit contre mauvaise fortune bon cœur. Le troisième bandit quitta le volant et se joignit à ses compagnons. Solidement encadré, le détective fut conduit dans l'immeuble. On lui fit gravir un escalier dont il s'efforça, mais en vain, de compter les marches. Il entendit qu'on ouvrait des portes, puis qu'on les refermait. Enfin, il sentit sous ses pieds un moelleux tapis. On le fit asseoir dans un large fauteuil, puis ce fut le silence.

Minute angoissante. Le jeune homme ignorait l'endroit où il se trouvait. Que lui voulait-on? Qu'allait-il lui arriver?

— Vous pouvez enlever le bandeau, dit une voix.

Arrachant le morceau de soie, Pégard referma les yeux un instant, ébloui par la lumière éclatante qui tombait du lustre. Devant lui se tenait un homme, la tête complètement rasée, les regards fixés sur lui.

— C'est vraiment pour moi un plaisir de vous revoir, mon cher inspecteur, fit-il en souriant.

— Hein! s'écria le policier. Vous aussi, vous me connaissez?

— Mais bien sûr! Voyons, vous êtes un personnage assez en vue à Paris pour que nul ne vous ignore.

— Où m'a-t-on conduit? questionna le captif, semblant ne pas entendre le compliment qu'on lui adressait.

— Ah! on ne vous l'a pas dit? ça m'étonne! C'est un oubli tout à fait regrettable... Alors, c'est moi qui vais satisfaire votre curiosité, fort légitime, d'ailleurs. Vous vous trouvez ici au Club du Serpent Noir, mais, cette fois, au siège même.

— Et vous? demanda Pégard effrayé. Qui êtes-vous?

Un sourire grimaçant transforma la physionomie de l'inconnu.

— Peu importe. Mais, si vous tenez absolument à le savoir, je m'appelle Nemo.

VII

LA MARQUE DU SERPENT

Les yeux de l'inconnu étaient fixés sur la figure du détective, épiant l'effet des paroles qu'il venait de prononcer. Pégard ne put réprimer un sursaut d'effroi, mais il se ressaisit aussitôt.

— Alors, monsieur, fit Nemo après un moment de silence, vous ne dites rien?

— Je serais bien embarrassé pour dire quelque chose. Pour l'instant vous me voyez un peu suffoqué, mais ces derniers temps, j'ai eu tellement de surprises que rien ne peut plus me démonter. Un seul problème me semble mystérieux et je me creuse la tête pour y apporter une solution.

— Oh! répondit l'autre avec un sourire diabolique. Si je puis vous rendre un service, ce sera bien volontiers. Adressez-vous tranquillement à moi. Qu'est-ce qui vous paraît mystérieux? Votre présence ici?

— Non, ce n'est pas cela! Je vous serais obligé de répondre à une question. Est-ce que M. X et M. Nemo sont réellement une seule et même personne?

— Mais, bien sûr, voyons! Je vois à votre physionomie que vous n'y croyez guère.

— C'est plutôt difficile à croire, en effet, répliqua Pégard d'un ton sec. La dernière fois que j'eus l'honneur d'être en face du président du Club du Serpent Noir — c'était dans un immeuble de la rue du Faubourg-Montmartre — ce président avait une toute autre figure.

M. Nemo s'appliqua une claque vigoureuse sur la cuisse et éclata de rire.

— Vraiment, monsieur, dit-il quand il se fût enfin calmé, excusez-moi. Mais ce que vous venez de dire est bien enfantin. Alors vous vous imaginez que le président allait se montrer à vous sous son véritable visage? Allons donc! Erreur, erreur.

Pégard fixa son vis-à-vis encore plus attentivement.

— Dans ce cas-là, fit-il d'une voix calme, la physionomie que vous avez en ce moment n'est donc pas la vôtre?

— Mais non, évidemment. C'est un masque, comme toutes les autres.

— Ah! bon, je comprends. Eh bien! je donnerais beaucoup, savez-vous, pour voir vos véritables traits, ne serait-ce qu'une seconde.

— Il y en a d'autres qui le voudraient aussi. Vous ne les verrez jamais, entendez-vous? Je reste dans l'obscurité et je me contente de diriger mes gens comme les pièces d'un échiquier.

Avouez, monsieur le détective, que, jusqu'à présent, vous avez subi un échec après l'autre.

— C'est vrai, je ne puis le nier.

— Je vous ai fait venir encore une fois ici pour vous demander si vous voulez cesser, oui ou non, de nous importuner.

— Mais voyons, fit Pégard railleur. Puisque je n'ai pas d'expérience et puisque je suis un imbécile, qu'avez-vous à craindre de moi?

— Pas grand'chose, mon cher ami. Cependant, je me méfie et je vous avouerai franchement que cette histoire commence à m'embêter sérieusement. Je vous ai averti à plusieurs reprises. Je vous ai dit que si vous ne cessiez pas de nous ennuyer, vous deviendriez le quatorzième membre de notre Club, ce qui signifiait la mort certaine pour vous. Pourquoi je ne vous ai pas supprimé de suite? Je n'en sais rien moi-même. Ce fut peut-être, de ma part, une négligence regrettable, car, malgré toute mon indulgence, vous avez poursuivi vos espionnages de mouchard. Ce petit jeu doit cesser dorénavant! ajouta-t-il d'une voix menaçante. Vous avez compris? Et je vais vous montrer tout de suite qu'on ne joue pas avec moi comme le chat avec une souris.

Le président se leva brusquement, ferma à demi les yeux, montra les dents comme un chien et asséna un coup de poing sur la table. Sans prononcer un seul mot, il s'approcha d'un gong qui était accroché au mur, à quelques pas, et le

frappa violemment. Champignoy, Fardou et le troisième personnage dont Pégard ignorait toujours le nom parurent soudain.

— Messieurs, fit le président d'une voix solennelle. Je vous présente mon cher ami, M. Lucien Pégard, qui a exprimé le désir de faire partie de notre Club. Exceptionnellement, j'y ai consenti. Procédons maintenant à la cérémonie habituelle.

— Mais... mais... bégaya le jeune homme, je ne...

— M. Pégard, continua l'homme qui se faisait appeler Nemo, sera certainement un membre digne de notre association et je suis sûr qu'il gardera bien notre secret. Et maintenant, messieurs, à l'œuvre.

Fardou et l'inconnu disparurent et revinrent, quelques instants après, avec un récipient plein de charbons ardents. Champignoy s'approcha du jeune homme et lui donna l'accolade :

— Mon frère, fit-il d'une voix grave, tu passeras maintenant cinq minutes assez pénibles. Mais ensuite tu seras un des nôtres et tu verras que la vie n'est que mirage et fumée et que nous devons tous penser, durant notre séjour sur cette terre, à la seconde existence, beaucoup plus belle, plus riche, à celle que les humains imbéciles nomment la mort.

Une terreur folle s'empara de Pégard, dont le

sang se glaça. Il recula et chercha à se libérer de l'étreinte de Champignoy.

— Mon Dieu! où suis-je tombé? se demanda-t-il horrifié. N'est-ce pas une réunion de fous?

L'écrivain fit un mouvement brusque et saisit le détective au poignet. A ce moment, sa manche glissa et le jeune homme aperçut sur son bras un petit serpent noir tatoué. Dans un éclair, il comprit ce qui se passait.

— Ils veulent me tatouer aussi, se dit-il. Mais je ne me laisserai pas faire.

Dans une attente fiévreuse, il vit le président plonger une espèce de longue pince dans les charbons ardents dont le reflet donnait à tous une expression diabolique. Nemo attendit quelques instants, puis il inclina la tête.

— C'est prêt, mes frères. Procédons à l'opération.

Champignoy et Fardou s'approchèrent de Pégard, qui fit un pas en arrière. Le détective eut une idée qui le sauva; il s'était aperçu que les bandits avaient oublié de lui enlever son revolver. Un simple geste, et il tenait le browning à la main.

— Arrêtez! tonna-t-il. Les mains en l'air!

Les criminels, effrayés, obéirent.

— Le premier qui bouge, hurla le jeune homme, je lui brûle la cervelle! Demi-tour et gare à vous, si vous osez faire le moindre mouvement!

Il marcha à reculons, lentement, toujours sur la défensive. Enfin il réussit à atteindre la porte et l'ouvrit. Encore un pas, il était sur le palier. La clé était dans la serrure, il la retira et ferma à double tour de l'extérieur.

— Sauvé! se dit-il. Maintenant, mon vieux Lucien, filons et informons la police pour mettre ces gens-là à l'ombre.

Il descendit l'escalier, couvert d'un vaste tapis qui étouffait le bruit de ses pas. Silence de mort. A la hauteur du premier étage, il lui sembla entendre marcher. Il regarda autour de lui, sans rien voir d'anormal. Mais, tout à coup, la lumière s'éteignit dans toute la maison. Pégard s'arrêta, toujours sur le qui-vive, décidé à défendre chèrement sa vie. Après quelques minutes de réflexion, il reprit sa descente, posant avec d'infinies précautions le pied sur chaque marche. Soudain, il tressaillit. Il croyait avoir entendu quelqu'un respirer juste devant lui.

— Qui va là? hurla-t-il.

Pas de réponse. Mais le jeune homme avait le sentiment certain d'une présence tout près de lui. Il tâta ses poches pour chercher une allumette et trouva son briquet, qu'il alluma de la main gauche, sans lâcher son revolver. A la lueur de la flamme, il vit un spectacle qui le fit reculer. Devant lui, les bras croisés, se tenait M. Nemo, un sourire rusé aux lèvres.

— C'est ridicule, ce que vous faites, Pégard.

Dans cette maison, je suis le maître et je ne crains pas votre arme.

Fou de rage, le détective, pour toute réponse, tira. Au même instant, il entendit un rire horrible qui se prolongea, puis se perdit dans le lointain. Et ce fut de nouveau le silence.

En se servant de son revolver, il avait laissé tomber son briquet, et il se baissa pour le ramasser. Ce fut en vain qu'il chercha à le retrouver. Après une brève hésitation, il repartit. Il avait à peine descendu quatre ou cinq marches, quand soudain le sol manqua sous ses pieds. Epouvanté, il voulut reculer, mais il perdit l'équilibre et, avec un cri, s'enfonça dans le vide.

***

Quelque chose de mou avait amorti sa chute, et il ne s'était pas fait trop de mal. Entouré de profondes ténèbres, il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. C'était encore un tour de ce diable de président. Mais enfin, comme il tenait toujours son revolver à la main, il saurait s'en servir le cas échéant. Pégard se releva et mesura sa nouvelle prison. Elle n'était pas grande : à peu près quatre pas de large et cinq de long. Il palpa les murs et constata qu'ils étaient humides. Sa main, en glissant, rencontra une planchette fixée à la paroi, sur laquelle

étaient placés un chandelier et une bougie. A côté se trouvait une boîte d'allumettes.

Le détective alluma et éclaira la pièce, regardant autour de lui. Terrifié, il recula. L'horreur l'immobilisa bientôt. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, une sueur froide perla à ses tempes. Devant lui, six serpents noirs, minces, longs d'une dizaine de centimètres, semblables à des vers, sifflaient en agitant leur tête menaçante.

Pégard sentit un dégoût l'envahir. Mais, apercevant le grand danger qu'il courait, il ne perdit pas une minute. Il fit feu. Un reptile retomba, mort. Le jeune homme était heureusement un tireur qui manquait rarement son but. Un deuxième coup partit, un deuxième serpent fut tué. Cinq minutes après, il n'en restait plus un.

Le policier poussa un soupir de soulagement. Le danger était écarté, mais l'aventure à laquelle il était mêlé l'avait tellement bouleversé qu'il tenait à peine sur ses jambes. Un nouveau spectacle non moins horrible se montra à ses yeux. De tous les coins, sans qu'on pût se rendre compte d'où ils sortaient, les petits serpents noirs accouraient. Ils venaient par centaines et, comme il ne restait plus de balles dans le revolver, Pégard se sentit perdu. Il vécut alors des minutes d'agonie. Les reptiles avançaient toujours, s'étirant, se tordant, sifflant. Il recula devant ces affreuses bêtes, autant que l'exiguïté de la pièce le lui permettait. Si son arme n'avait été

déchargée, il se fût certainement tué. Les mains jointes, il fit une courte prière et attendit, résigné, la mort qui se présentait à lui sous la forme de ces innombrables animaux.

Mais, tout à coup, la porte s'ouvrit et la grosse figure de M. Fardou apparut dans l'embrasure. Le compositeur tenait une grande lanterne à la main et sourit.

— Si je vous sauve, ricana-t-il, êtes-vous prêt à me suivre?

— Oui, oui, haleta Pégard. Mais faites vite!... Je suis à bout de forces!

Sans ajouter un mot, Fardou tira de sa poche un petit instrument de tous points semblable à une flûte et le porta à ses lèvres. Des sons étranges parvinrent aux oreilles du policier. Les reptiles devinrent attentifs, se dressèrent sur leur queue, et se balancèrent un instant. Ensuite — le détective n'en croyait pas ses yeux — ils se retirèrent lentement l'un après l'autre et disparurent dans leur trou.

La prison se trouvait maintenant vide. Pégard était sauvé.

Le musicien remit son mystérieux instrument dans sa poche et s'approcha du jeune homme.

— Voilà l'affaire, fit-il en souriant. Alors, vous me suivez? Ou bien préférez-vous que je fasse revenir les serpents?

— Non, non, pour l'amour de Dieu! s'exclama

le policier. Je suis prêt à faire tout ce que vous me demandez.

— Parfait, jeune homme. Je me réjouis de vous voir revenu à la raison. En route!

Il ferma soigneusement la porte, qui était en bois massif, et, reprenant sa lanterne, il vint se placer à gauche de son compagnon.

Ils suivirent un couloir assez sombre, fait uniquement de briques rouges, et ils arrivèrent bientôt au bas de l'escalier que Pégard avait quitté de façon si inattendue. Fardou éteignit sa lumière et ils remontèrent jusqu'au deuxième étage.

Parvenu à la porte, le compositeur frappa trois coup secs, ouvrit et fit signe au détective d'entrer. Ce dernier constata que rien n'avait changé depuis sa fuite. Dans le récipient, la pince était toujours parmi les charbons ardents. M. Nemo, Champignoy et l'inconnu semblaient attendre.

— Vous auriez pu vous épargner tout cela, fit le président d'un ton de reproche. Et ce n'est vraiment pas ma faute si vous avez passé quelques minutes d'angoisse. Mais maintenant que vous n'êtes plus dangereux puisque vous avez tiré toutes vos balles sur mes petits serpents, rien ne pourra nous empêcher de commencer la cérémonie.

Là-dessus, Champignoy, sans prononcer une parole, s'approcha du détective et découvrit son

poignet gauche. Pégard n'opposa aucune résistance. Il était trop bouleversé par tout ce qui venait de lui arriver. Le président retira du feu la pince rougie. En deux pas, il fut à côté du jeune homme et, avec une violence inouïe, il appliqua le fer sur le poignet de celui-ci, qui poussa un cri terrible, tant la douleur était grande. Prompt comme l'éclair, le détective arracha la pince à son tortionnaire, et, à son tour, la pressa sur le front de son adversaire, qui se penchait. Hurlant, M. Nemo renversa le récipient qui contenait les braises; celles-ci se répandirent à terre et mirent le feu au tapis. De la main droite, Pégard porta un coup violent à la mâchoire de Champignoy, qui s'affaissa. D'un coup de pied dans le ventre, il mit l'inconnu hors de combat et, arrachant la lanterne à Fardou, il la lui brisa sur la tête, avant que le compositeur stupéfié ait pu esquisser le moindre geste.

Sans perdre de temps, il s'élança sur le palier, dégringola l'escalier de toute la vitesse de ses jambes et, quelques secondes plus tard, il était dehors, courant droit devant lui comme il ne l'avait jamais fait. Il courut, courut, jusqu'à ce que l'haleine lui manquât. La route sur laquelle il se trouvait était déserte et sombre. Seuls quelques arbres la bordaient. A gauche s'étendait le grand parc de la villa mystérieuse. Au premier croisement, il s'arrêta, à bout de souffle. La tête lui tournait, son bras gaucke le faisait horrible-

ment souffrir et il lui était impossible de le mouvoir.

Soudain, les feux clignotants de deux bicyclettes surgirent de l'obscurité, tels les yeux d'un animal fantastique. C'étaient deux agents qui faisaient leur ronde. Ils s'arrêtèrent, et examinèrent le passant tardif d'un œil soupçonneux.

En quelques mots, Pégard les mit au courant de ce qui venait de se passer et montra sa carte d'inspecteur. Tous les trois, ils retournèrent vers l'immeuble que Pégard venait de quitter. Mais, quelle horreur! La villa flambait. Impossible d'approcher.

Le siège du Club du Serpent Noir était devenu la proie des flammes. Sans aucun doute, le président et ses acolytes avaient trouvé la mort.

VIII

LE SERPENT DANS LE POUDRIER

Trois semaines s'étaient écoulées, trois semaines de recherches, d'investigations, de courses à droite et à gauche pour Pégard, qui, avec une patience et une ténacité inouïes, poursuivait son enquête.

La villa, située à Montlhéry, et que l'incendie avait complètement détruite, avait été d'abord la propriété d'un banquier, Kuzinoff. Celui-ci l'avait vendue, voici deux ans environ, à un homme qu'il connaissait sous le nom de Sabatier. Qui était ce Sabatier? Avait-il quelque chose de commun avec Nemo? Rien ne le prouvait. Des fouilles sérieuses, entreprises sur les lieux, ne donnèrent qu'un faible résultat. On retrouva la cave où le jeune homme avait passé de si désagréables instants, mais nulle trace de serpents. Les perquisitions dans l'appartement de Champignoy et de Fardou n'aboutirent à rien. Les deux hommes avaient disparu, et même Pégard, qui se méfiait pourtant et n'osait pas encore croire à son succès, se mit aussi à penser que les bandits avaient dû périr dans l'incendie.

Le lendemain des événements de la villa, il rendit visite à son chef, le commissaire Lepont. Son étonnement fut grand d'apprendre que celui-ci, ayant eu un grave accident d'auto, avait été immédiatement transporté dans un hôpital.

Le détective alla le voir. L'infirmière ne voulant pas le laisser entrer, sous prétexte que l'état du malade n'autorisait pas un long entretien, il insista tellement qu'il finit par pouvoir pénétrer dans la salle où se trouvait son patron.

La tête du commissaire disparaissait sous les pansements; on ne voyait plus que les yeux, le nez et la bouche. Autant qu'on en pouvait juger, son visage était extrêmement pâle. Il sourit faiblement en apercevant son subordonné.

— Ça va mal, mon vieux, fit-il. Un stupide accident, et me voilà ici depuis quelques jours.

— Rien de grave, je pense ? Comment cela s'est-il produit?

— Je n'en sais rien moi-même. On m'a demandé d'urgence à Rouen, j'ai sauté dans ma voiture et poussé à cent quarante. C'était en pleine nuit, une de ces nuits d'encre où l'on ne peut voir à deux pas devant soi. Tout à coup, j'aperçus une lumière rouge. J'ai voulu stopper, mais le frein ne fonctionna pas. Et voilà comment un malheur arrive sans qu'on y prenne garde. J'ai ramené de cette petite aventure une bonne fracture du crâne, mais j'espère être bientôt sur pied et pouvoir reprendre mon service.

— C'est terrible ce que vous me racontez là! Pourquoi diable n'avez-vous pas fait attention?

— Dieu seul le sait. Mais assez parlé de moi. Et votre affaire? Votre club, comment l'appelez-vous donc? le Club du Serpent... rouge? Non, noir, n'est-ce pas?

— Noir.

— Quoi de neuf? Que fait le mystérieux président?

— Il est mort avec trois de ses compagnons, du moins je le crois.

Sur la figure de M. Lepont se peignit l'étonnement le plus complet.

— Mort? Ah! ça, par exemple. Comment vous y êtes-vous pris?

— Je voudrais bien vous le raconter, mais je crains que l'infirmière ne me permette pas de prolonger ma visite.

— Allez-y. Ne vous souciez pas de cela! Je m'ennuie toute la journée et vos histoires me distrairont un peu. Alors que s'est-il passé?

Pégard lui fit un récit détaillé des événements de la nuit précédente, sans omettre la moindre chose. Le commissaire l'écouta très attentivement et ne l'interrompit pas une seule fois. Quand le jeune homme eut fini :

— Sapristi! Vous connaissez mon opinion sur vous?

— Oui, oui. Vous n'ajoutez guère foi à tout ce que je viens de vous conter. Ou j'ai trop bu,

ou cela n'est que de la pure fantaisie. C'est bien ce que vous voulez dire, n'est-ce pas?

M. Lepont essaya de sourire, mais, gêné par ses pansements, il ne réussit qu'à faire une grimace.

— Tout cela est très difficile à croire, mais parlons franchement. Vous êtes absolument sûr que ce M. X... ou Nemo et ses collègues ont péri dans les flammes?

— Je l'espère, patron. D'ailleurs, j'ai fait des recherches chez Champignoy et chez Fardou, ainsi que sur le lieu du sinistre... Personne!

— Très bien! fit Lepont. Mais a-t-on trouvé les cadavres des criminels?

— Eh! non, et c'est ce qui me chiffonne le plus.

— Ah! ça, alors, c'est vraiment étonnant!

L'irruption de l'infirmière interrompit leur conversation :

— Monsieur, il vous faut partir. On ne doit pas trop fatiguer le malade.

Pégard n'avait plus qu'à prendre congé de son supérieur; il quitta l'hôpital, non sans avoir promis de revenir bientôt.

Il se rendit à la préfecture pour parler à Grégoire. Dans son bureau, il trouva celui-ci qui semblait l'attendre.

— Quoi de nouveau?

— Rien, monsieur l'inspecteur. Je suis les instructions que vous m'avez données. Mais,

malheureusement, je n'ai obtenu aucun résultat. M. Champignoy reste introuvable, comme volatilisé.

— Et à part ça?

— Hum! toussota le subordonné. Il y a ici une jeune dame qui veut vous parler. Elle attend depuis une bonne demi-heure.

— Ah! fit Pégard surpris. Et c'est maintenant que vous me dites cela? Qui est-ce? La connaissez-vous? Est-elle belle?

— Pour ça, oui.

Le détective jeta un coup d'œil sur son miroir, arrangea sa cravate, puis ouvrit la porte qui donnait sur la pièce voisine et se trouva en face de Mlle Chardon. Celle-ci se leva et lui tendit la main avec un sourire craintif :

— Bonjour, inspecteur. Je suis heureuse de vous revoir.

Pégard l'examina. Elle était plus jolie que jamais dans sa robe élégante qui lui seyait à ravir, ses cheveux blonds contrastant avec ses yeux noirs. Cependant on pouvait lire comme une inquiétude dans son regard.

— Alors? fit le jeune homme. J'espère que votre peur est dissipée. Ai-je tenu ma parole? J'ai fait surveiller votre appartement par deux policiers.

— Oui, je m'en suis aperçue et je vous en remercie. Malheureusement, je suis loin d'être tranquillisée. Mes sombres pressentiments sont

toujours là et je ne ferme pas l'œil de la nuit. Tenez, cette nuit encore, j'ai fait un rêve épouvantable. En me réveillant, je m'aperçus que la fenêtre de ma chambre à coucher était grande ouverte...

— Est-ce donc si tragique?

— Oui, car je me rappelle très bien l'avoir fermée avant de me mettre au lit. Et, de plus, il m'a semblé voir une ombre sur l'appui de la fenêtre. Plus morte que vive, j'allumai, mais personne ne se trouvait là. Je me levai, courus vers la croisée, regardai en bas. Vos deux policiers étaient effectivement là. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient rien aperçu.

— Allons donc! tout cela n'est qu'imagination de votre part, mademoiselle, fit Pégard pour la rassurer. Je comprends que vos nerfs ne soient pas en très bon état et je vous conseillerai d'aller vous reposer de toutes ces émotions quelques semaines dans une ville d'eaux.

— Impossible. inspecteur. Dans huit jours, je commence ma nouvelle revue au Casino de Paris.

Elle s'approcha du jeune homme et lui prit la main.

— J'ai horriblement peur! dit-elle d'une voix angoissée. Mes heures sont comptées, je le sens.

— Voyons, voyons, calmez-vous! Vous n'avez rien à redouter, puisque tous vos pas sont surveillés.

La danseuse eut un pauvre sourire.

— Tenez, fit-elle en tendant une lettre au détective. Lisez cela. Je l'ai reçu ce matin.

Pégard tira la feuille de l'enveloppe et lut les lignes suivantes :

Mademoiselle,

Un ami qui vous veut du bien vous donne un bon conseil. Méfiez-vous de l'inspecteur Pégard qui, sous le masque d'un homme probe et honnête, semble être l'exécuteur ou peut-être même le président du Club du Serpent Noir.

UN ADMIRATEUR.

— Ça, alors, dit le jeune homme, c'est un peu fort! Voilà un type qui me semble bien au courant de ma personnalité!

D'un air indifférent, il rendit la lettre à la danseuse.

— Une question, mademoiselle. Parlez en toute sincérité. Croyez-vous ce qui est écrit sur ce papier?

Elle évita son regard interrogateur et baissa les yeux.

— Non.

— Je m'en doutais et vous en remercie. Maintenant, une dernière question, si vous voulez vraiment que je vous sauve. Vous êtes membre du Club?

Mlle Chardon le regarda, atterrée.

— Mais... mais... Pourquoi me demandez-vous cela?

— Répondez. Oui ou non?

— Mais... Je vous en prie, monsieur... Vous comprenez que...

— Oui ou non? insista Pégard d'un ton sévère. Si vous refusez de répondre, je décline toute responsabilité et vous pouvez vous imaginer sans peine ce qui arrivera. Alors?

La jeune fille semblait en proie à une lutte intérieure.

— Votre question me désole. Mais je vois que vous avez de bonnes intentions à mon égard... Aussi vais-je vous dire toute la vérité. Je suis membre de cette association.

— Je le savais, fit Pégard soulagé. Et maintenant que vous avez avoué, racontez-moi tout, sans omettre le moindre détail.

— Il n'y a pas grand'chose à dire... Un jour, le chasseur apporta dans ma loge une superbe gerbe de fleurs. Elle m'était envoyée par un noble espagnol qui m'invita à dîner avec lui. Je n'ai pas pour habitude d'accepter les invitations de mes admirateurs, mais les quelques mots qui étaient écrits sur la carte de visite me plaisaient et j'acceptai. C'était un jeune homme très élégant et immensément riche qui, d'ailleurs, parlait le français à la perfection et sans le moindre accent. Pour dire vrai, il me plaisait beaucoup. Cependant, il paraissait blasé et las de l'existence.

Quelques jours après, je ne sais comment cela se fit, il m'introduisit dans un cercle assez chic. On but force champagne, ce soir-là, et, à la fin, on en arriva à parler de la mort. Tout à coup, quelqu'un me demanda si je ne voulais pas en finir avec la vie. J'acquiesçai. J'étais, il faut bien le dire, un peu gaie et ne savais ce que je faisais. Ce qui suivit? Je ne m'en souviens plus exactement. Je sais qu'on m'a pris la main et qu'on m'a fait quelque chose. Voilà l'histoire.

Pégard avait écouté très attentivement.

— Vous avez probablement un petit serpent noir tatoué sur le poignet.

La danseuse tressaillit :

— C'est vrai. Mais comment le savez-vous?

— Tenez, regardez, fit le détective en retroussant sa manche. C'est comme ça?

Tremblante, Mlle Chardon regarda le signe mystérieux.

— Mais, dans ce cas, s'écria-t-elle, vous êtes aussi un membre de cette association?

— Non. Détrompez-vous. Vous n'avez aucune crainte à avoir. L'auteur de la lettre anonyme a menti, malgré cette preuve qui semble témoigner contre moi. On m'a imprimé de force ce signe sur le bras, mais c'est une longue histoire dont je ne veux pas vous parler maintenant. Encore une question : Est-ce qu'il y avait, outre vous, quelques femmes dans ce cercle?

— Oui, j'en ai vu deux.

— Savez-vous le véritable nom de quelques-uns des membres?

— Oui. L'un était M. Champignoy, l'écrivain connu; l'autre M. Fardou, le célèbre compositeur, et le troisième un certain M. Fabiani, c'est le directeur d'un grand journal.

— Ah! fit Pégard. Je finirai bien par connaître tous les noms.

Il nota soigneusement tout sur son calepin.

Mlle Chardon se leva.

— Il faut que je m'en aille, à présent, car j'ai une répétition au Casino. Vous voyez, inspecteur, que j'ai en vous une entière confiance et que je ne vous ai rien caché. J'espère que vous me protégerez.

— Comptez sur moi, mademoiselle. A la moindre alerte, vous n'avez qu'à me prévenir ici, ajouta le jeune homme en lui indiquant son numéro de téléphone secret. Je suis toujours à votre disposition.

— Je vous en remercie, fit la danseuse, en sortant de son sac un poudrier.

Au moment où elle allait l'ouvrir, Pégard fut d'un bond sur elle, et, d'une tape, le lui fit tomber des mains.

— Mais, vous êtes fou! cria la jeune fille. Qu'est-ce que cela signifie?

Sans perdre une seconde, le détective prit son browning, visa et tira. Du poudrier ouvert, quel-

que chose de noir ressemblant à un ver s'échappa, se tordit, puis s'immobilisa.

Tout cela s'était passé avec une telle rapidité que Mlle Chardon n'avait pas eu le temps de comprendre.

— Voilà, fit Pégard, en montrant le reptile mort. C'est un exemplaire splendide de « kirikourou », le serpent qui provoqua le décès du docteur Brynère et du baron d'Allencourt. Si je n'avais pas veillé, vous seriez morte à l'heure actuelle.

— Ce n'est pas possible! balbutia la danseuse, luttant contre une défaillance. Comment cela a-t-il pu se produire? Mon sac est resté sur la table et personne n'y a touché.

— Vous oubliez une chose : la bande à laquelle vous avez le malheur d'appartenir se compose des criminels les plus raffinés que j'aie jamais vus. De plus, ne m'avez-vous pas raconté vous-même que vous aviez aperçu une ombre sur votre fenêtre? Un de ces individus a sans aucun doute introduit cet animal dans votre poudrier avec l'espoir que, ne vous méfiant pas, vous vous en serviriez et que le serpent vous piquerait. C'est une chance que cela se soit passé en ma présence. J'ai entendu un sifflement et comme je connais ces bêtes par expérience, je n'ai pas hésité à intervenir.

— C'est horrible! dit la jeune fille. On peut

dire que je l'ai échappé belle! Je vous promets de me méfier désormais plus que jamais.

— C'est indispensable, si vous tenez à votre vie.

Le jeune homme accompagna sa visiteuse jusqu'à la porte et revint dans son bureau. Grégoire vit son chef faire les cent pas dans la pièce, avec un air absorbé.

— Qu'y a-t-il, monsieur l'inspecteur? fit-il enfin, se risquant à rompre le silence. Vous paraissez soucieux.

— Il y a de quoi, mon vieux! Les membres du Club ont ressuscité. J'en ai les preuves. Et maintenant, nous n'avons plus qu'à reprendre la lutte.

IX

UNE POURSUITE FOLLE

Un beau jour Pégard, en pénétrant dans son bureau, rencontra son subordonné Grégoire qui avait un air mystérieux.

— Il est là! chuchota celui-ci, il est revenu...

— Qui ça? De qui parles-tu?

— Du patron. Il a beaucoup changé depuis son accident.

— Ah! fit le détective. Voyons.

Après avoir frappé, il entra dans le cabinet de son chef et s'inclina :

— Bonjour, monsieur le Commissaire. Je me réjouis de vous revoir ici tout à fait rétabli.

M. Lepont, dont il n'avait tout d'abord aperçu que le dos, se retourna et le regarda avec curiosité.

— Bonjour, Pégard, dit-il d'un air distrait. Alors, ça va-t-il? Est-ce que vous avancez?

— Oui, monsieur le Commissaire... Cependant, il y a quelque chose qui m'agace...

— Quoi donc?

— Les morts sont vivants.

Et, en quelques mots, il mit Lepont au courant de ce qui s'était passé.

— Très intéressant, fit le patron en hochant la tête. Mais enfin, je vois que vous n'en finissez pas avec ces bandits. Il y a plus de deux mois que vous m'embêtez avec cette sale histoire! Et quel est le résultat? Zéro! Vous l'avouez vous-même. Dans ces conditions, je me vois dans l'obligation de retirer l'affaire de vos mains et de la passer à votre collègue, l'inspecteur Dunain.

Cette décision étonna tellement Pégard qu'il crut avoir mal entendu.

— Mais je n'y comprends rien, patron! s'exclama-t-il sur un ton de reproche. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir et ce n'est pas ma faute si je n'ai abouti à rien.

— Si, c'est votre faute! s'écria M. Lepont en frappant si violemment sur la table que l'encre jaillit de l'encrier et se répandit sur les papiers. J'en ai marre de vos histoires de brigands! Fichez-moi la paix et sortez!

— Mais... monsieur le Commissaire...

— Sortez, vous dis-je! répliqua le chef en tournant le dos à Pégard.

Il ne restait à ce dernier qu'à prendre la porte.

— En effet, murmura-t-il fulminant en regagnant son bureau. Je crois que l'accident lui a dérangé l'esprit. Il me semble bizarre, aujourd'hui! Jamais, auparavant, il ne se serait permis de me parler sur un ton pareil!

Découragé et furieux, il s'assit à sa table de travail. Grégoire, après l'avoir contemplé longtemps en silence, s'approcha de lui :

— Monsieur l'Inspecteur a l'air bien soucieux ce matin... Je me permettrai de lui rappeler que nous poursuivons nos recherches sur le Club.

— Fini tout ça, mon vieux, répliqua Pégard. Je ne m'occupe plus de cette histoire... Adresse-toi à Dunain, c'est son tour...

— Ah! fit Grégoire. Si j'osais vous dire mon opinion... C'est tout de même curieux que M. le Commissaire vous interdise de poursuivre cette affaire jusqu'au bout. N'est-ce pas vous qui avez démasqué cette bande? N'est-ce pas vous qui avez risqué votre vie pour capturer les criminels?

— Oui, c'est moi... Mais enfin, que puis-je faire, s'il ne veut pas? Et peut-être est-ce bien ainsi... Je ne veux plus rien savoir de cette maudite entreprise!

— Vous auriez tort, monsieur, car, à mon humble avis, c'est maintenant que cela commence à devenir intéressant...

— Que veux-tu dire?

— Hum! Je ne sais si je dois...

— Vas-y, j'écoute.

Grégoire hésitait toujours.

— Parle! commanda Pégard d'un ton sévère. Ce n'est pas un désir, mais un ordre. Tu as compris?

— Alors, c'est autre chose. Je suis habitué à obéir à mes supérieurs. A vrai dire, monsieur l'Inspecteur, je trouve que M. Lepont a beaucoup changé...

— Comment ça?

— Comment dirais-je? Eh bien! ce n'est pas le vrai commissaire qui se trouve actuellement dans le bureau à côté!

Le détective éclata d'un rire sonore :

— Tu es fou, mon vieux! Ce n'est pas lui? Et qui donc, alors? M. Nemo en personne, peut-être?

— Riez, riez, vous avez peut-être raison, mais, tout de même, je sais ce que je dis. Tenez, avant que M. Lepont pénétrât dans son cabinet, j'ai porté le courrier, comme de coutume. Que pensez-vous que j'aie trouvé parmi les lettres?

— Ecoute, Grégoire, fit Pégard d'une voix grondeuse, ne m'énerve pas et ne pose pas de questions stupides. Ce n'est pas le moment de plaisanter avec moi, je n'ai pas le cœur à rire. Parle, qu'as-tu trouvé?

— Un message portant au dos un petit serpent noir.

Le détective bondit, empoigna son subordonné par l'épaule et le secoua.

— Tu te fiches du monde! cria-t-il. Ce n'est pas vrai, avoue? Une mauvaise blague de ta part?

— Non, non, répliqua l'autre timidement en

se dégageant. Je vous jure que je dis la vérité. Et tenez, je savais bien que cette lettre vous intéresserait... J'ai fait encore mieux : je l'ai volée. La voilà.

En prononçant ces paroles, il remit une enveloppe au jeune homme. Pégard l'ouvrit et parcourut la missive qui était plus qu'énigmatique :

22 *h.* 30, *porte de Vincennes, limousine rouge.*

23 *h.* 30, *château Vazigny.*

Au-dessous, un petit serpent noir.

Le détective remit soigneusement la lettre dans l'enveloppe.

— Ça, mon vieux, c'est un coup de maître! Je retire tout ce que j'ai dit. Tu es vraiment un as!

— Merci, inspecteur, fit Grégoire flatté. Je savais bien que vous seriez content. Que dois-je faire maintenant?

— Une seconde.

Pégard se passa la main sur le front.

— L'expéditeur de cette convocation parle d'une voiture rouge que je connais fort bien ; elle attendra sans doute le commissaire, puisque le papier lui était adressé. Il s'agit, naturellement, de le suivre.

— Tout cela est bel et bon, mais si vous gardez maintenant ce message, M. Lepont ne pourra pas le lire et ne sera donc pas au rendez-vous.

— Ce que tu es intelligent, tout de même! Je le sais aussi bien que toi. Ecoute mon plan. Je vais refermer la lettre de telle façon que notre

commissaire sera fort habile s'il s'aperçoit qu'elle a été ouverte. Tu la lui porteras en disant qu'elle vient juste d'arriver. Il ne se doutera de rien et croira que tout est en ordre. Non... Mieux encore, Tu mêleras ce papier, pour qu'il ne semble pas par trop... disons inattendu... à ceux que je vais te donner et, sans dire un mot, tu reviendras ici où je t'attends. Compris?

— Oui, inspecteur.

Pégard referma soigneusement l'enveloppe, prit quelques actes de peu d'importance et tendit le tout à son subordonné.

— Remplis bien ta mission et surtout qu'il ne s'aperçoive de rien. Dépêche-toi!

Grégoire s'éloigna, suivi des yeux par le détective.

— Ce jeune homme, pensa-t-il, n'est pas tombé sur la tête. S'il continue comme cela, qui sait? ce débutant deviendra peut-être un jour un célèbre détective.

.....

Quelques minutes après, le subordonné était de retour.

— Voilà qui est fait, inspecteur, fit-il tout content. Il n'y a vu que du feu.

— Il a quand même sa lettre?

— Bien sûr! D'ailleurs, je l'ai observé, il a eu l'air effrayé et l'a enfouie dans sa poche d'un geste hâtif. J'ai fait naturellement semblant de

ne rien voir et, comme il ne me donnait pas d'autres ordres, je me suis retiré.

— Parfait, mon vieux. Et maintenant, assieds-toi et ouvre tes oreilles toutes grandes. Voilà ce que nous allons faire.

Il se pencha vers son subordonné et, à mesure qu'il parlait, la physionomie de Grégoire s'éclairait, laissant paraître l'admiration qu'il ressentait pour son supérieur. A la fin, il ne put se retenir de dire :

— Ça c'est épatant! Si nous ne réussissons pas cette fois-ci, inutile de continuer.

— Pas mal, hein? fit Pégard triomphant. Mais ne m'interrompes pas.

Et il poursuivit son exposé.

⁂

Vers le soir, la pluie se remit à tomber, fine et pénétrante; elle formait un rideau opaque. Les rues prenaient un aspect fantastique sous la lumière électrique; on voyait les passants se hâter, parapluies ouverts, tels une innombrable armée de champignons. Imbibés d'eau, ces parapluies avaient presque tous la même couleur indécise et le même reflet. On eût dit qu'ils étaient faits d'une étoffe cirée. Tout le monde se dépêchait, s'engouffrant sous la voûte du métro, surgissant des cafés pour disparaître dans les autobus. Les taxis longeaient lentement les

trottoirs, quêtant des clients qui ne se faisaient pas longtemps désirer. L'air humide prenait à la gorge et rester dehors n'était pas un plaisir.

Devant un bistrot à la porte de Vincennes, une auto vernie rouge stationnait depuis quelques minutes. L'homme qui se trouvait au volant semblait très impatient, car il regardait fréquemment par la portière. Mais la personne qu'il attendait ne se montrait pas. Il alluma une cigarette et tapa nerveusement sur le volant.

— Où est-ce qu'il peut bien être? murmura-t-il. Vingt-deux heures trente-huit. Huit minutes de retard. Le président n'aime pas qu'on le fasse attendre.

Des pas s'approchèrent. Il tressaillit. La silhouette d'un homme en imperméable, le col relevé, trempé, apparut et s'arrêta devant la voiture.

— Enfin! s'écria le chauffeur. Neuf minutes de retard. Vous n'êtes pas ponctuel, monsieur le commissaire.

Ces derniers mots furent prononcés avec un ricanement.

— On fait ce qu'on peut! fit l'autre, grincheux. La pluie m'a empêché de venir plus tôt. Allons-y! Ne perdons pas de temps!

Le nouvel arrivant prit place à l'avant de l'auto. A peine celle-ci avait-elle démarré que Pégard, qui s'était dissimulé derrière la grue électrique du bistrot, sortit rapidement et siffla. Im-

médiatement, une autre voiture puissante apparut. Grégoire était au volant. Le détective bondit à son côté et l'auto démarra aussitôt.

— Allons! commanda-t-il, suivons-les. Tout va pour le mieux.

— Avez-vous vu qui c'était?

— Bien sûr! Notre excellent ami Champignoy.

— Je m'en doutais. Qui sait? Peut-être cherche-t-il, dans son expédition nocturne, un sujet pour son prochain roman?

— Je ne le crois pas, mais enfin, on verra.

Grégoire était un des meilleurs chauffeurs de la police. Il conduisait admirablement la lourde voiture. Les roues dérapaient sur le pavé glissant et il devenait de plus en plus difficile de maintenir sa direction; cependant, le jeune homme ne perdait pas son sang-froid. A la suite de l'automobile fantôme, ils passèrent devant le château de Vincennes et traversèrent Saint-Maur. La chasse se poursuivait. La distance qui séparait les deux véhicules restait toujours la même, malgré les efforts de Grégoire. La limousine rouge accélérait son allure. Pégard constata que l'on filait déjà à plus de quatre-vingts à l'heure. Le conducteur donna les gaz, le moteur vrombit plus fort, la machine bondit dans la nuit comme un animal sauvage. Impossible de gagner du terrain. Les fuyards avaient certainement remarqué quelque chose et tentaient de s'échapper.

Ce n'était plus une poursuite, mais une véritable course, menée à une vitesse folle. L'aiguille du compteur sauta à quatre-vingt-dix, puis cent, cent dix, cent vingt. La pluie fouettait le visage de Pégard, qui se penchait au dehors pour mieux voir.

Dans une courbe de la route, l'auto mystérieuse disparut aux yeux des deux policiers.

— Plus vite! cria le détective, encore plus vite!

Grégoire poussa à fond. Le moteur gémissait. La voiture donnait tout ce qu'elle pouvait (l'aiguille marquait maintenant cent trente). Elle volait plutôt qu'elle ne roulait sur l'asphalte mouillé. Il semblait à Pégard que les roues ne touchaient plus le sol. A un tournant, les feux arrière de la limousine apparurent tout à coup.

— Bravo! cria-t-il. Les voilà! Cette fois-ci, nous les tenons. Mais, regardez. Que se passe-t-il? C'est épouvantable!

Le spectacle qui suivit ces paroles fit trembler les deux hommes. On vit la voiture zigzaguer sans ralentir. Soudain, elle bondit, une forme humaine fut projetée à l'extérieur et alla rouler sur la chaussée. L'automobile fit une terrible embardée; on perçut un vacarme assourdissant; elle s'écrasa contre un arbre, qu'elle faucha. Au même moment, une détonation retentit : le réservoir d'essence avait explosé. Quelques instants après, des flammes jaillissaient vers le ciel.

Grégoire s'aperçut, mais trop tard, du danger qu'ils couraient. Il fit fonctionner les freins. A une si courte distance, il ne pouvait pas arrêter sa voiture. Celle-ci opéra un tête-à-queue et, malgré tous les efforts du chauffeur, elle tomba dans un fossé...

X

LE CHATEAU MYSTÉRIEUX

Pégard, en reprenant connaissance, se trouva à environ vingt pas de la voiture, qui était complètement retournée. Ce qui venait de se passer, la poursuite des deux bandits, l'accident de l'automobile rouge lui revenaient confusément en mémoire; il se souvenait encore que Grégoire avait essayé de freiner, puis tout se troublait.

Le jeune homme se sentait si faible que, pris de vertige, il demeura un moment immobile. Au bout de quelques minutes, les forces lui revinrent et il se remit à réfléchir. D'abord, où était son compagnon ? Lui était-il arrivé également quelque chose?

Le détective voulut se lever, mais ce mouvement lui arracha un léger cri. Une violente douleur au côté gauche le faisait gémir.

— J'espère que je ne me suis pas cassé les reins! se dit-il. Parbleu! ça n'aurait rien de drôle.

Au prix de mille peines et d'un prodigieux effort de volonté, il parvint à se mettre sur pied, mais, en faisant les premiers pas, il chancela

comme un homme ivre et dut s'appuyer à un arbre; cependant, il réussit à se tenir debout. La pluie fine qui tombait encore acheva de le ranimer et, après avoir respiré plusieurs fois profondément, il se sentit un peu mieux.

Le ciel, qui auparavant était couvert d'épais nuages, s'éclaircissait lentement; quelques étoiles apparurent. Seules de rares gouttes tombaient encore, mais Pégard n'y prenait pas garde.

Tout près de lui, la voiture gisait, à demi démolie, les roues en l'air. Le détective s'en approcha, cherchant Grégoire, mais pas la moindre trace de celui-ci. L'oreille tendue, il espérait entendre un souffle : toujours rien. Son cœur se serra à la pensée qu'un malheur était arrivé à son jeune collaborateur.

— Grégoire! cria-t-il enfin. Grégoire, es-tu là?

Pas de réponse.

Appelant toujours, il continua ses recherches, mais le silence était absolu. Le doute n'était plus supportable. Mieux valait une certitude affreuse. Après de longs et pénibles efforts, Pégard réussit à retourner la voiture sur le côté droit. Quel ne fut pas son étonnement, en apercevant le siège vide. Nulle trace de celui qu'il cherchait. Qu'était-il donc devenu?

— Ne vous donnez pas cette peine, inspecteur, dit quelqu'un derrière lui.

Se tournant brusquement, il aperçut une silhouette qui s'approchait.

— Grégoire!

— Oui, c'est moi, patron, moi-même, en chair et en os.

— Mais, sapristi, où étais-tu?

— Je suis parti en reconnaissance dans les environs.

— Pourquoi ça? Es-tu devenu fou?

— Pas du tout. Vous rappelez-vous l'homme qui sauta de la voiture rouge? Cela me sembla louche, et j'ai voulu voir où il avait dirigé ses pas. Naturellement, je me suis d'abord occupé de vous, puisque vous étiez étendu sur l'herbe comme mort. Mais après avoir constaté que votre état n'avait rien d'alarmant, je vous ai laissé pour suivre notre ami Champignoy.

— C'était très imprudent, mon vieux. D'abord, comment pouvais-tu savoir que je n'avais rien de grave? Et ensuite, tu pouvais, par ta curiosité, nous causer beaucoup de tort.

— Pas de danger, patron. Vous oubliez que j'ai débuté dans la carrière au service des ambulances. Alors je m'y connais. Et, deuxièmement, j'ai pu constater que le château de Vazigny se trouve à environ trois cents mètres d'ici.

Pégard fit entendre un petit sifflement de satisfaction.

— Vraiment? Mais c'est parfait! Et alors?

— Eh bien, il y a une chose que je ne com-

prends pas. Est-ce que cet accident — je parle de celui de Champignoy — a été provoqué intentionnellement, ou bien est-il un effet du hasard? Je parierais pour la seconde hypothèse; mais avec ces bandits, on ne sait jamais. Bon. Et maintenant, que faisons-nous, patron?

— Si seulement je le savais! Continue. Champignoy est donc entré dans le château.

— Oui.

— Alors, il nous est impossible d'y pénétrer, car l'écrivain sait que nous l'avons poursuivi. Il s'agit à présent d'employer la ruse.

En prononçant ces mots, Pégard sortit de sa poche un petit flacon contenant un liquide rouge, se jeta à terre, roula dans le fossé, déchira son col et sa cravate et s'aspergea avec le contenu de la fiole. Grégoire, qui l'observait, croyait rêver.

— Mais que faites-vous là, patron?

— Chut! Je suis à moitié mort. Saisis-tu? Mieux encore, mon état est désespéré. Cours au château aussi vite que tu peux, raconte une vaste blague et demande du secours.

— Mais... mais...

— Fais ce que je te dis et pas tant de questions! Allons, ouste! Fiche le camp!

Le jeune homme avait enfin compris ce que son supérieur attendait de lui. Il se mit à courir et arriva en sueur, essoufflé, au château. A son

coup de sonnette impatient, une porte s'ouvrit, livrant passage à un domestique.

— Un terrible accident ! balbutia Grégoire. Mon ami est dans un état désespéré. Venez vite!

Il jouait son rôle avec une telle maestria que son interlocuteur ne se douta pas un instant de la vérité; le domestique appela :

— Marcel!

Un autre homme, habillé en chauffeur, parut, et tous trois retournèrent sur le lieu de l'« accident ».

Le détective était toujours là; il n'avait pas bougé. Un filet rougeâtre coulait de son front, son visage était ensanglanté. Il gémit et ferma les yeux. On le transporta au château avec d'infinies précautions et on le déposa dans une chambre assez luxueuse, située au rez-de-chaussée, près du hall. Les deux domestiques quittèrent ensuite la pièce pour annoncer à leur maître ce qui venait d'arriver et chercher un médecin.

A peine les jeunes gens étaient-ils seuls, que le policier se leva.

— Ça va, mon vieux, chuchota-t-il. Je me porte comme un charme et mon « sang » n'est rien d'autre qu'un bon vin rouge que j'ai toujours sur moi. Maintenant, écoute-moi. Nous continuons tous deux à jouer notre rôle et, après la visite probable de l'énigmatique propriétaire et du médecin, quand on nous aura laissés tran-

quilles, je t'expliquerai ce que nous aurons à faire.

— Pst! fit-il tout à coup. J'entends marcher. On vient.

Au même instant, la porte s'ouvrit et la physionomie souriante de Champignoy se montra. Le romancier ferma soigneusement la porte derrière lui et se plaça devant l'entrée, comme s'il voulait barrer le passage aux deux hommes.

— Cessez cette comédie ! fit-il d'une voix aigre. Elle est complètement inutile.

Grégoire, levant les yeux, constata que leur vis-à-vis tenait dans chaque main un gros revolver à répétition dont le canon était dirigé sur eux.

⁂

— Ce petit jeu est fini, messieurs. Mes amis et moi en avons assez. En effet, j'avais bien compté que vous viendriez ici sous le masque d'un malade mortellement atteint. J'ai tout prévu et cela se passe exactement suivant mes calculs. Inspecteur, debout et levez gentiment les mains en l'air. Dépêchez-vous, s'il vous plaît, sinon je vous fais sauter la cervelle. Vous de même, jeune homme.

Il ne restait rien d'autre à faire qu'à obéir, devant l'attitude menaçante de l'écrivain. Pégard se résigna à son destin.

— J'avoue, monsieur Champignoy, dit-il en

souriant, que vous êtes d'une intelligence remarquable et que moi, ou plutôt nous, nous avons agi comme des imbéciles. Mais je suis curieux d'entendre les propositions que vous allez me soumettre pour nous rendre notre liberté.

— Vous plaisantez! ricana Champignoy. Votre liberté? Jamais plus vous n'en jouirez. C'est fini. Je vais vous dire bien franchement ce qui va se passer à présent. Je vais vous abattre tous deux comme on abat des bêtes sauvages et dangereuses.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur Champignoy, répliqua Pégard calmement. Voyons, un homme comme vous, écrivain célèbre, avec une culture exceptionnelle, ne peut pas agir comme un vulgaire assassin.

— Allez au diable avec vos flatteries! Je ne m'y laisse pas prendre. Cette fois-ci, c'est fini, je vous le répète.

Le détective s'était levé et se tenait à trois pas de Champignoy; ses bras lui faisaient déjà mal et il se torturait l'esprit pour trouver une issue, mais il n'en voyait pas. Est-ce que ça allait être véritablement la fin pour lui et son compagnon? Non, mille fois non!

Tout à coup, il éclata de rire, d'un rire sonore qui le secouait; on eût dit un fou. Le romancier et Grégoire lui-même le regardèrent avec inquiétude : perdait-il la raison?

— Ha! ha! ha!

Il baissa imperceptiblement les mains et finit par se tenir les côtes, tant il riait. La figure de Champignoy reflétait une stupéfaction sans nom.

— Votre sang-froid, jeune homme, est vraiment étonnant en ce moment. Vous paraissez oublier que la mort vous attend. Mais je vais voir si dans un instant vous rigolerez encore.

— Mais j'y suis bien forcé, répliqua le détective, riant toujours. Non, mais regardez... vos chaussures... c'est quelque chose d'inouï!

Champignoy baissa une seconde les yeux, et cela suffit à Pégard pour, d'un terrible coup à la mâchoire, le mettre par terre. Les deux jeunes gens se jetèrent sur lui et, en un tournemain, lui appliquèrent un bâillon sur la bouche. L'écrivain avait perdu connaissance; il était donc au pouvoir de ses agresseurs.

— Si nous avions seulement une corde pour le ficeler ! Mais, malheureusement, je ne vois rien avec quoi on pourrait le rendre inoffensif.

— Ne t'inquiète pas de ça! dit Pégard. J'ai sur moi deux paires de menottes. On tâchera de les utiliser.

Quelques instants après, Champignoy se trouvait sur le divan, les pieds et les mains solidement attachés.

— Ouf! nous l'avons échappé belle. Voyons maintenant ces deux revolvers que notre ami nous a apportés. Ils peuvent nous être très utiles.

Les armes étaient intactes. Chaque magasin contenait vingt-cinq cartouches.

— Très bien, fit le détective. A présent, allons voir ce qui se passe dans ce château.

Grégoire prit dans la poche de l'écrivain la clé de la porte et ouvrit celle-ci avec de grandes précautions. Le couloir à peine éclairé donnait, nous l'avons dit, sur le hall. Personne dans les parages. Les deux hommes se trouvèrent bientôt en présence d'un large escalier recouvert d'un tapis, dont les marches et la rampe étaient en marbre. La tâche des policiers était facilitée par le fait qu'ils portaient comme d'habitude des souliers à épaisses semelles de caoutchouc. Au pied de l'escalier, ils s'arrêtèrent pour réfléchir.

— Montons, fit l'inspecteur. Nous allons voir ce qui se passe là-haut.

— Ce n'est pas prudent. Qui sait? A mon avis, il y a peut-être un piège. Il vaudrait mieux chercher d'abord du secours, et après procéder à l'arrestation de ces tristes personnages.

— Penses-tu: je n'y crois guère et n'ai pas besoin d'aide. Nous deux, nous suffisons largement, surtout que nous sommes bien armés. Allons, en route!

— Pst! attention! on descend.

Au même moment, on entendit des voix, puis un bruit de pas sur l'escalier. Les deux amis eurent tout juste le temps de se cacher dans un recoin obscur.

Trois hommes se rapprochaient. Les policiers reconnurent de suite, malgré la faible lumière qui éclairait le hall, le gros compositeur Fardou, le « commissaire » Lepont et le directeur Fabiani. Chacun d'eux était bien armé, comme s'il s'agissait d'attaquer quelqu'un.

— Qu'est-ce que peut faire cet imbécile de Champignoy? dit Fardou.

— Mon Dieu, ce n'était pourtant pas difficile de tirer deux balles dans la peau de ces détectives! riposta Fabiani.

— Allons voir ce qui est arrivé.

Ils s'éloignèrent et tout retomba dans le silence.

— Ça y est, murmura Grégoire. Ils vont maintenant découvrir Champignoy, et alors, nous nous trouverons exposés au plus grand danger. Filons, patron.

— Quelle idée! Au contraire, cette histoire commence à m'intéresser. Ça devient passionnant.

— Mais c'est une folie! On nous tuera sans pitié. Il en est encore temps, fuyons!

— Non, non, je reste, et toi aussi.

— Dans ce cas-là, montons... Au moins, qu'on ne puisse pas nous voir!

— Erreur, mon ami. Je ne sais ce qui nou attend là-haut. Ici, nous avons un abri, res tons-y.

Un bruit, confus d'abord, puis de plus en plus

distinct, se fit entendre. Les trois hommes revinrent, traînant avec eux l'écrivain plus mort que vif. Ils le déposèrent dans le hall, lui apportèrent à boire, l'installèrent sur une chaise et se mirent à l'accabler de questions. Le romancier, incapable de donner tout de suite des explications détaillées, raconta en quelques mots ce qui lui était arrivé.

— Mais alors, ils sont encore dans la maison! s'écria Fardou. Il faut les empêcher de sortir!

Une sonnette d'alarme retentit. Un instant après, le valet et le chauffeur étaient là.

— Fermez toutes les issues et suivez-nous. Deux policiers se cachent dans le château, il faut les capturer!

Avant de commencer la chasse, ils délibérèrent. Fardou semblait diriger les opérations.

— Toi, commissaire, tu monteras avec Fabiani aux étages supérieurs. Jean restera avec moi ici, fit-il en s'adressant au domestique. Champignoy et vous, Marcel, ajouta-t-il en se tournant vers le chauffeur, vous chercherez dans le parc. Et maintenant, en avant! Et dès que vous apercevrez ces canailles, tirez sans hésiter.

Les deux détectives n'avaient pas perdu un mot de la délibération. Ils étaient prêts à opposer une vive résistance.

Fabiani avait déjà posé le pied sur la première marche de l'escalier, et Pégard et son compa-

gnon espéraient rester inaperçus, quand le directeur tourna brusquement la tête et les vit.

— Les voilà! s'écria-t-il. Ils y...

Il ne put continuer sa phrase, car l'inspecteur, après avoir soigneusement visé, avait tiré. Le directeur lâcha la rampe et tomba à la renverse, mort. La balle lui avait traversé le cœur.

Le bruit de la détonation attira l'attention des autres, qui étaient déjà sur le point de s'éloigner. Profitant de leur terreur, le jeune homme pressa une seconde fois sur la détente, et la petite lampe qui éclairait le hall vola en éclats.

Une véritable bataille s'ensuivit alors. Le tac-tac régulier du revolver à répétition du détective répondait à intervalles irréguliers aux coups des ennemis, mais, protégés par la rampe, les deux policiers ne furent pas atteints. Enfin, le silence se fit à nouveau. Les bandits préparaient une offensive, sans nul doute. Il était temps d'agir.

— Montons. Nous ne pouvons pas rester ici.

— C'est risquer gros, répliqua Grégoire.

— Moi, je monte. Libre à toi de ne pas m'imiter, si tu préfères mourir.

— Non, non, je vous suis.

A pas feutrés, comme des chats, ils grimpèrent l'escalier. Une balle siffla aux oreilles de Pégard qui, en quelques bonds, fut en haut.

— Tu es là?

— Oui, patron.

— Viens.

Ils avancèrent en tâtonnant. Les pas des criminels se faisaient entendre derrière eux.

— Enfin! soupira le détective. Je sens une porte... elle n'est pas fermée... Vite!

Ils entrèrent en toute hâte et tournèrent la clé deux fois dans la serrure. Quelqu'un, qui apparemment dormait, se dressa sur son séant, et poussa un cri de terreur.

— Où sommes-nous ? demanda Grégoire en frottant une allumette d'une main tremblante.

Ils aperçurent dans le lit la silhouette d'une femme qui les regardait, les yeux écarquillés par l'épouvante.

— Au secours! au secours!...

C'était la baronne d'Allencourt...

XI

ENTRE DEUX FEUX

Les deux hommes se tinrent quelques instants immobiles, n'osant même pas respirer. La situation devenait pénible, car la présence d'une femme dans la pièce gênait leurs mouvements. D'ailleurs, que faire maintenant? Comment expliquer à la baronne qu'elle n'avait pour le moment rien à redouter?

Le cours de leurs réflexions fut interrompu par des coups violents frappés à la porte, ce qui contribua à accroître la peur de Mme d'Allencourt, qui se remit à crier comme si on en voulait à sa vie.

— Ouvrez! hurla une voix du dehors, ou on enfonce la porte!

— Nous n'y pensons guère, répondit le jeune homme. De plus, nous vous avertissons qu'il y a une dame ici, et qu'elle risquerait d'être blessée, ce que nous regretterions vivement.

Ils entendirent les autres se retirer et tenir un conseil de guerre. Le compositeur jura. Des minutes angoissantes s'écoulèrent. La baronne sanglotait, tremblant de tous ses membres.

L'affaire se compliquait et aucun des deux partis ne savait comment s'en tirer. Enfin, on cogna de nouveau, et Fardou parlementa :

— On ne vous fera rien si vous ne touchez pas à Mme d'Allencourt.

— Oh! oh! quelle garantie nous donnez-vous?

— Notre parole d'honneur.

— Vous plaisantez! Des bandits n'ont pas de parole d'honneur.

Le gros homme étouffa un juron.

— Morbleu! hurla-t-il, on saura bien vous obliger à sortir par force.

— Je vous conseille d'essayer! Mais le premier qui oserait entrer ici serait tué net, tenez-vous-le pour dit, messieurs. Chacun de nous a encore à peu près sept ou huit cartouches, ce qui fait donc seize en tout, et c'est largement suffisant pour des vermines comme vous et vos compagnons. Pensez aussi à la baronne, dont la vie serait exposée.

Ces paroles ne manquèrent pas d'en imposer aux bandits. On les entendit chuchoter et s'éloigner de quelques pas. Ce qu'ils disaient, ni Pégard ni son surbordonné ne pouvaient le comprendre. Cependant, ils perçurent un seul mot, qui fit se glacer leur sang dans leurs veines : dynamite. C'était le commissaire qui l'avait prononcé. Qui sait? Les hors-la-loi voulaient peut-être sacrifier Mme d'Allencourt pour se débarrasser de leurs ennemis mortels.

Le détective savait qu'il pouvait aisément se défendre contre une bande, même nombreuse; mais si ses adversaires employaient un pareil moyen, il était perdu. Il se rendait compte qu'il avait eu tort de ne pas alerter la police et de s'être laissé mêler à cette aventure, avec la seule aide de son camarade. Mais il était trop tard pour se faire des reproches; il n'y avait plus qu'à attendre ce que leur réserverait un avenir proche.

Le silence n'était plus troublé que par les sanglots de la baronne.

— Qui êtes-vous? fit-elle. Que faites-vous ici? J'espère que vous vous conduirez en véritables gentlemen et que vous respecterez la tranquillité d'une femme.

— Je suis profondément désolé, madame, et je ne demande pas mieux que de m'en aller avec mon ami; malheureusement, cela nous est impossible pour l'instant. Mais voudriez-vous être assez bonne pour m'apprendre comment il se fait que vous vous trouviez ici, dans ce château et dans cette chambre?

— Je ne puis pas vous répondre, et d'ailleurs je n'en ai pas non plus l'intention. Je vous prie seulement de sortir. Sortez, et laissez-moi en paix.

— Facile à dire, ricana Grégoire. Hélas! nous sommes en trop mauvaise posture pour vous obéir.

— Cette obscurité me tape sur le système. Permettez-vous que nous allumions, madame?

— Non, je vous en supplie, monsieur!

Il semblait à l'inspecteur que la voix s'éloignait; toutefois, dans son émotion, il n'y fit pas attention.

— Madame la baronne, je vous jure que...

— Eh! patron, vous êtes fou! A qui parlez-vous?

— A qui? Tu te fous du monde! A Mme d'Allencourt.

— Mais elle n'est plus là!

— Quoi?

— C'est comme je vous le dis. Ne sentez-vous pas l'air frais qui entre ici? La fenêtre est ouverte.

— Sacré nom d'un ch...! Ah! ça, alors! Tu en es sûr? Allume donc, idiot, que je puisse voir si tu ne blagues pas.

Grégoire exécuta l'ordre de son chef. Au même instant, un coup partit et une ombre se dressa dans l'embrasure de la fenêtre. Terrifié, le jeune homme laissa tomber l'allumette.

— Ça y est, nous sommes pris entre deux feux, patron.

— Mais la baronne... je n'y comprends rien! Elle a été certainement enlevée par ces individus. Attends ici et laisse-moi faire. Surtout, ne bouge pas!

Le policier rampa jusqu'à la croisée. Là, il vit

une forme humaine se pencher à l'intérieur de la pièce, tenant dans ses bras un objet lourd qui n'était autre qu'une mitrailleuse petit modèle. Pégard, placé au-dessous de son adversaire, risquait à chaque seconde d'être découvert, et, dans ce cas, il savait ce qui l'attendait.

L'ombre fit un mouvement, et une véritable rafale de balles s'abattit dans la chambre. Un cri terrible retentit, suivi d'un bruit de chute. Le cœur du détective se serra; il avait compris ce que cela signifiait. Grégoire, son fidèle compagnon, n'était plus. Une terrible colère s'empara de lui; il vengerait la mort de son camarade. Mais pour l'instant, seule l'immobilité pouvait le sauver. La position qu'il avait prise devenait de plus en plus pénible, il ne sentait plus ses membres.

L'homme, encouragé par son exploit, passa alors à l'offensive, c'est-à-dire qu'il enjamba la barre d'appui. Le policier eut juste le temps de se rejeter sur le côté. Le pied du bandit ne l'avait-il pas effleuré? Heureusement non. L'inconnu se trouvait maintenant dans la pièce, tournant le dos au jeune homme. Une très faible distance séparait les deux hommes. Un simple geste et l'inspecteur pouvait atteindre le criminel, qu'il tenait enfin à sa merci. Il tendit brusquement le bras — le canon de son revolver touchait maintenant les reins de son ennemi — et, froidement, tira trois fois. Sans un cri, sa vic-

time s'affaissa. Rapide comme l'éclair, Pégard se pencha, saisit la mitrailleuse. Mieux armé que jamais, il ne redoutait plus les assaillants.

***

La nuit passa, nuit blanche, terrible, sinistre. Le détective s'était assis sur le lit, sans toutefois oser fermer les yeux. C'était trop risqué. Pourtant, il était horriblement las; mais, avec une volonté inouïe, il se tint éveillé. De sa place, il pouvait surveiller la chambre entière, de la porte à la fenêtre. Rien ne se passa. Seul régnait un silence menaçant. Il était maintenant quatre heures du matin. Une teinte grise se répandit lentement sur le ciel; peu à peu, tout s'éclaircit et le soleil parut. On pouvait distinguer les moindres objets. Dans la pièce, deux cadavres gisaient à terre. L'un était celui du « commissaire », ainsi que le jeune homme le constata avec satisfaction; l'autre, percé comme une passoire, celui de son malheureux ami Grégoire. Entre les deux, l'inspecteur, épuisé et cependant toujours décidé à défendre chèrement sa vie, réfléchissait à la conduite à tenir. Il comprenait très bien qu'avec le jour, ses chances de salut augmentaient. L'attaque dirigée contre lui avait échoué et, si son camarade était tombé, lui restait vivant; or c'était lui le plus dangereux.

Soudain, il aperçut sous le lit une main cris-

pée, une main de femme. Il se précipita pour aider la malheureuse à sortir. Sa surprise fut grande en reconnaissant la baronne d'Allencourt. Celle-ci était évanouie, mais, à la satisfaction de Pégard, elle ouvrit bientôt les yeux et regarda autour d'elle sans comprendre.

— Où suis-je? murmura-t-elle. Que s'est-il passé?

Le jeune homme la rassura.

— Vous vous trouvez au château de Vazigny, madame, et vous êtes pour l'instant en sécurité. Je me demande seulement comment vous êtes venue ici. Pouvez-vous me donner quelques explications à ce sujet?

— Mes souvenirs se brouillent... Mais attendez... maintenant je me rappelle. On m'a enlevée, amenée ici et gardée prisonnière.

— Ah! ça, c'est fort. Et pour quelle raison?

— Je l'ignore. Peut-être à cause de mon mari...

— Il y a longtemps que vous êtes ici?

— Je ne peux pas vous le dire exactement. Mais qui êtes-vous ?... Ah ! il me semble vous avoir déjà vu... N'êtes-vous pas le policier auquel je me suis adressée une fois?

— C'est juste, madame. Je suis venu avec un ami, que d'ailleurs on a tué.

— Oh! c'est terrible! s'écria la jeune femme en jetant un coup d'œil autour d'elle.

Quelques instants après, elle avait repris possession d'elle-même.

— Monsieur, vous êtes un détective, sauvez-moi! Sortons d'ici, car je sens qu'ils ne m'épargneront pas non plus.

— Mais que dois-je faire? Comment voulez-vous que je vous sauve, quand je ne puis me sauver moi-même?

— Il faut essayer cependant. Nous ne pouvons rester éternellement dans cette maison. Tenez, le jour se lève, vous êtes bien armé. Tentons notre chance!

Pégard réfléchit un moment. En somme, la baronne avait sans doute raison. Il serait peut-être plus prudent de risquer une sortie que de demeurer dans ces lieux tragiques.

— Mais vous n'êtes pas habillée, ajouta-t-il. Comment voulez-vous fuir?

— Cela n'est rien. J'ai mes vêtements ici. Tournez-vous, je serai vite prête, et après nous partirons.

Sitôt dit, sitôt fait. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que la baronne était vêtue. Avec son chapeau coquet et son élégant manteau, elle était plus ravissante que jamais, et si la situation n'avait pas été aussi grave, l'inspecteur se serait fait un plaisir de jouer au cavalier-servant. Mais pour l'instant, il n'en avait guère envie.

Comme la mitrailleuse l'aurait gêné à cause

de son poids, il ramassa l'arme de son ami, en retira les cartouches et les mit dans son propre revolver, dont le magasin se trouva ainsi presque plein. Puis, avec de grandes précautions, sans bruit, il tourna la clé dans la serrure et ouvrit la porte. On ne voyait âme qui vive dans le corridor obscur. Il n'y avait donc aucun danger, du moins pour le moment.

— De quel côté nous dirigeons-nous? A droite ou à gauche? demanda-t-il à Mme d'Allencourt, qui marchait sur ses talons.

— A gauche. Nous arriverons à l'escalier, et après dans le hall. Ensuite, sortir ne sera plus qu'un jeu d'enfant. Vous pouvez vous fier à moi. Je connais le chemin par cœur.

— Alors, voulez-vous passer devant? Ce serait peut-être mieux.

— Si vous voulez. Moi, ça m'est indifférent.

La baronne avança lentement, prudemment, en longeant le mur; elle fit signe au jeune homme de la suivre. Personne. La maison semblait vide. Ils atteignirent l'escalier sans aucune difficulté. Un silence de mort régnait dans la demeure. Ils descendirent, toujours sur leurs gardes. Arrivés en bas, nulle trace du directeur Fabiani. On avait donc enlevé le cadavre, par mesure de précaution.

Les deux fugitifs se trouvaient à présent dans le hall. Tout était en place. Il ne subsistait plus aucun vestige de la bataille qui avait eu lieu

quelques heures auparavant. Au plafond, l'ampoule électrique, remplacée, répandait la même lueur douce qu'au moment où le policier avait pénétré dans le château. Décidément, les bandits étaient vraiment habiles.

Mme d'Allencourt s'arrêta et poussa un soupir de soulagement :

— Enfin, mon ami, nous sommes sauvés. Voici, à droite, le couloir qui conduit à l'entrée principale. Encore quelques pas et, dès que nous serons dehors, nous n'aurons plus rien à craindre.

— Mais la porte est peut-être fermée, murmura le détective, méfiant.

— Je ne le crois pas. Cependant, on peut s'en assurer. Restez ici, je vais voir qui de nous deux a raison.

Pégard la vit s'éloigner et se diriger rapidement vers l'entrée. Quelques secondes s'écoulèrent, qui lui semblèrent des siècles.

La jeune femme revint enfin, toute souriante :

— Tout va mieux que vous ne le supposiez. Elle est ouverte. Allons-y!

Ainsi, la chance les favorisait. L'inspecteur, qui n'avait pas prévu une issue aussi heureuse aux événements qu'il venait de vivre, avait à peine fait quelques pas quand la baronne, se retournant brusquement, tandit les mains en avant, comme si elle voulait repousser un fantôme, et fit entendre un cri :

— Jean!!

Le jeune homme se trouvait maintenant presque à côté d'elle.

— Crapule! fit une voix aigre derrière lui.

Au moment où il allait se retourner, il reçut un terrible coup de matraque sur la tête et s'affaissa comme une loque.

XII

LE SERPENT SUR LA MAIN

En ouvrant les yeux, Pégard s'aperçut qu'il était étendu sur une table au milieu du hall, solidement bâillonné et ficelé comme un ballot. La lampe brûlait toujours au-dessus de lui, et rien ne semblait avoir changé depuis le moment où on l'avait attaqué. Ses oreilles bourdonnaient, ses yeux lui faisaient mal, et ce qui lui était surtout pénible, c'était de ne pouvoir faire le moindre mouvement. Il lui était même impossible de voir si quelqu'un se trouvait près de lui.

— Cette fois-ci, c'est définitivement la fin! pensa-t-il. Plus rien ne peut me sauver!

La mémoire lui revint peu à peu. La silhouette de la baronne se profila d'abord devant ses yeux. Il se rappela ensuite clairement qu'il était justement en train de la suivre, lorsqu'on l'avait assommé. Etait-ce une ruse de Mme d'Allencourt? Ou bien était-elle tombée elle-même entre les mains de ces bandits? Qu'était-elle devenue?

A cette question, le détective ne pouvait donner aucune réponse. Ce n'était d'ailleurs pas le sort de la jeune femme qui le préoccupait le

plus pour l'instant. Il cherchait fiévreusement une issue, mais en vain. Dans la situation présente, il se sentait sans défense, comme un enfant. Cependant, au fond de lui-même, il espérait encore que la chance ne le quitterait pas et l'aiderait à échapper une fois de plus, après les miracles qu'elle avait déjà accomplis en sa faveur. L'avenir lui montrerait si elle lui souriait toujours.

Une heure passa, heure de torture cérébrale, de vains efforts pour se libérer. Malgré tout son optimisme, l'inspecteur ne se dissimula pas la gravité du moment, car chaque minute pouvait lui apporter la vie ou la mort.

Son ouïe fine perçut enfin le bruit d'un pas ferme. Tout à coup, un homme se pencha sur lui et le fixa longtemps sans prononcer un mot. Cette figure lui était parfaitement inconnue. Le nouvel arrivant, assez fort, portait une grosse moustache et un bouc; ses yeux étaient cachés derrière des lunettes noires, et un sourire ironique se jouait sur ses lèvres.

— Ah! vous voilà, maître! ricana-t-il. Si ces messieurs de la police vous voyaient maintenant dans cette position, ils se gausseraient bien de vous!

Le jeune homme entendait chaque mot, mais il ne pouvait pas répondre, car un épais morceau de tissu lui fermait la bouche. L'inconnu s'aper-

çut que le prisonnier voulait parler; il ôta le bâillon et le jeta à terre.

— Hein! ça va mieux?

— Oui, je vous remercie, relativement mieux.

— Parfait. Alors, vous me reconnaissez, monsieur Pégard?

— Je regrette infiniment, mais... je ne me souviens pas.

— Si, voyons, c'est la troisième fois que j'ai l'honneur de m'entretenir avec vous. Tenez, peut-être mon nom vous est-il plus familier? Il est tout à fait simple, mais, quand je le prononce, il y a quelques gens qui me craignent, surtout ceux de la police et en particulier les mouchards comme vous.

— Oh! oh! vous n'êtes pas très poli, monsieur... ?

— Nemo, tout simplement, comme je vous l'ai déjà dit. Vous voyez bien que vous me connaissez, n'est-ce pas? Quant à la politesse, vous avez tort, car je me suis dérangé exprès afin de vous dire adieu.

— Je vous assure que je ne comprends pas un traître mot de tout cela.

— Oh! vous allez comprendre tout de suite. Dans cinq minutes, fit l'inconnu en tirant sa montre de sa poche, vous serez mort, comme le docteur Brynère et le baron d'Allencourt.

— Ce ne serait pas la première fois que vous

chercheriez à me supprimer, répondit le policier ironiquement.

— Mais, cette fois-ci, vous n'y échapperez pas. Tenez, ajouta-t-il en sortant une petite boîte, on m'a dit que vous aimiez beaucoup les serpents. Il y en a un là dedans avec lequel je vous souhaite du plaisir. Si vous êtes un charmeur, vous vous en tirerez peut-être; sinon, vous êtes perdu.

Pégard pâlit :

— Mais c'est un véritable assassinat!

— Oh! non, fit l'autre toujours souriant. Vous oubliez que vous faites partie de notre Club et vous n'ignorez pas nos règlements. Après tout, vous n'avez pas plus de droits que les autres.

— Mais je n'ai jamais demandé à entrer dans votre association.

— Vous vous êtes trop intéressé à elle, cela revient au même. Rappelez-vous bien les conseils que je vous ai donnés. Vous n'en avez pas tenu compte. Votre destin s'accomplit maintenant.

Il consulta encore une fois sa montre.

— Voilà trois minutes de passées. Vous en avez encore deux à vivre. Parlons de votre famille. Avez-vous des parents que je puisse avertir de votre décès?

— Non, non je n'ai personne.

— Avez-vous un désir particulier?

— Oui. Que vous alliez au diable.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas prudent. On n'insulte pas les gens, juste avant de mourir. Dieu ne vous le pardonnera peut-être pas.

— Allez au diable, hurla le détective. Et cessez vos plaisanteries. Vous me dégoûtez.

L'autre eut un rire hideux.

— C'est comme vous voudrez. Je suis au regret, mais voilà cinq minutes d'écoulées, et maintenant, vous allez voir ce qui arrivera.

En prononçant ces mots, avec de grandes précautions, il ouvrit à demi la boîte et la déposa tout près du corps de l'inspecteur. Puis il s'écarta de trois pas et, les bras croisés, attendit les événements. Tout d'abord, rien ne se passa. Le jeune homme était en sueur, il retint son souffle et crut que son cœur allait cesser de battre. Tournant la tête avec effort, il aperçut, à environ cinq centimètres de sa main droite, la boîte d'où sortait quelque chose de noir. Son regard alla alors au diabolique M. Nemo qui ne le quittait pas des yeux, puis se reporta sur la boîte, comme hypnotisé par deux prunelles jaunes.

Le serpent, pas plus grand qu'un gros ver, glissa tout doucement hors de sa prison. La mort approchait. Le policier entendit un sifflement. Le reptile se dressa, montra sa langue fourchue et rampa jusqu'à la main de Pégard. Il l'avait

maintenant atteinte; le malheureux sentit quelque chose de gluant se mouvoir le long de son bras. Un terrible dégoût l'envahit. Il voulut crier, mais sa gorge était serrée, sa langue collait à son palais. Seuls des sons gutturaux s'échappèrent de sa bouche. C'était vraiment atroce. A présent, il abandonnait tout espoir; il n'y avait plus de salut possible.

M. Nemo assistait à ce spectacle, immobile, sans prononcer un mot. Le serpent continua à ramper; il pénétra dans la manche du détective et y disparut complètement. L'inspecteur le sentit monter toujours plus haut, mais il ne bougea pas. Cinq minutes d'épouvante passèrent. Le « kiri-kourou » rebroussa chemin : une des cordes qui liaient sa proie l'empêchait de progresser dans son ascension. Il se trouvait maintenant dans la paume de Pégard. Mais, était-ce un effet du hasard, ou une veine inouïe? Jusqu'à présent, il ne montrait aucune envie de mordre le jeune homme.

Le président devint nerveux : il ne s'attendait pas à ce que les choses prissent cette tournure. Son intention était d'accélérer la fin. Dans ce but, il sortit un long bâton de sa poche, s'approcha de la table et se mit en devoir d'exciter le reptile en le touchant avec sa badine. L'effet fut aussi rapide que douloureux. Le policier ressentit deux piqûres dans sa paume, comme si

deux aiguilles s'y étaient enfoncées. Il poussa un cri et ferma les yeux, attendant la mort...

⁂

Mais cette dernière ne venait pas. Le détective gisait depuis un moment, les yeux clos, épiant les effets du poison. Cependant les minutes succédaient aux minutes et rien ne se produisait. L'inspecteur remarqua que le serpent quittait sa main. Il entendit M. Nemo s'approcher de la table et bientôt après, ce fut le claquement sec de la boîte qu'on refermait. Le président s'arrêta quelques instants près du jeune homme et le fixa, mais, comme celui-ci ne donnait plus signe de vie, il lui parut que le venin avait fait son œuvre. Néanmoins, méfiant comme il l'était, il se pencha brusquement sur le policier et appliqua son oreille sur la poitrine de celui-ci. Pégard retint sa respiration. Le président semblait tout à fait satisfait de son exploit.

— Alors, chef de mouchards, s'exclama-t-il. Qui a vaincu? Vous ou moi? Maintenant, vous ne me dérangerez plus avec votre curiosité perpétuelle. Hé! hé! hé!

Après ces mots, le détective entendit les pas s'éloigner et une porte claquer. Il ne comprenait rien à ce qui se passait. Il vivait, ça ne faisait aucun doute, et cela, bien que le serpent le plus venimeux du monde l'ait piqué. Comment était-

ce possible? Il ne le savait pas. Mais il sentait que pour se sauver, il lui fallait absolument faire le mort, sinon, tout était perdu.

C'était en effet une drôle de situation que celle dans laquelle l'inspecteur se trouvait à présent. Evidemment, sa mort ne faisait plus aucun doute pour les bandits, mais il ne voyait aucune issue, car on l'avait ficelé et réduit à l'impuissance. Comment était-il immunisé contre le poison du reptile? Par quel miracle? Pour l'instant, ce nouveau mystère demeurait sans solution.

Soudain, une porte s'ouvrit et il perçut le son de plusieurs voix; quelques personnes, probablement les membres du Club, s'approchèrent de la table.

— Il est mort, fit une voix qu'il reconnut facilement pour être celle de M. X. J'ai vu de mes propres yeux le kiri-kourou le mordre.

— Bravo, bravo, répondit-on. Enfin, nous sommes délivrés de ce chien. Il pouvait devenir un danger pour nous.

— Que faire du cadavre, maintenant? dit un troisième personnage, qui n'était autre que Champignoy. Il faut absolument que nous nous en débarrassions, car cette affaire pourrait devenir compromettante. Qui sait si la police ne fera pas une perquisition?

— T'as raison, mon vieux, répliqua le président. Mais j'ai une excellente idée. Mettons-le dans un sac, attendons que la nuit soit venue,

et après, on le jettera dans la Seine. Comme ça, il n'y aura pas de traces et nous serons définitivement tranquilles.

Ils exécutèrent aussitôt leur projet. On souleva le jeune homme et on l'introduisit dans un sac. Heureusement, personne ne s'aperçut qu'il était vivant. Il se sentit tout à coup placer sur l'épaule d'un fort gaillard qui descendit un escalier, traversa quelques couloirs et, enfin, il entendit tourner une clé dans une serrure, on ouvrit une porte et, d'un mouvement brusque, son porteur se débarrassa de lui en le jetant à terre. La porte se referma et le policier se trouva enfin seul.

La situation se compliquait. Son espoir fondait comme neige au soleil. Si, auparavant, il avait eu une chance d'échapper, maintenant, il était irrémédiablement perdu. Ficelé et empaqueté, comment se libérer? Son oreille perçut soudain un bruit. Il tressaillit. Où se trouvait-il? Peut-être l'avait-on remis dans une cave également pleine de serpents comme dans la villa de Montbléry? Sa position devenait difficile à supporter. Après de multiples efforts, il parvint à s'asseoir. Au même instant, un cri étouffé retentit non loin de lui. Une voix questionna :

— Qui est là?

Il sembla à Pégard que cette voix ne lui était pas inconnue. Cependant, il resta muet; on répéta les mêmes mots. Croyant à une ruse et s'at-

tendant à tout, il ne savait que répondre. Il finit par se rassurer et demanda à son tour :

— Qui êtes-vous vous-même?

— Un malheureux, grogna-t-on. Et vous ? Etes-vous un être vivant?... un fantôme?

— Non, un être en chair et en os. Mais ces crapules-là m'ont attaché et je viens par miracle d'échapper à la mort. Pouvez-vous m'aider à sortir de ce maudit sac?

— Je le voudrais bien, cher ami, mais malheusement, je suis à peu près dans la même situation que vous. On m'a également ligoté. Attendez, je vais faire l'impossible pour vous délivrer. S'il faisait seulement un peu plus clair. Avec cette satanée obscurité, on ne voit rien ici. Patientez... je vais tâcher de faire quelque chose pour vous.

Le détective sentit que quelqu'un le touchait, le tâtait, et il demeura immobile.

— C'est assez difficile, dit son sauveteur, mais enfin, avec de la patience, on arrive à tout. Tenez-vous droit, je vais essayer d'ouvrir le sac.

L'inconnu réunit toutes ses forces et, haletant, il s'attaqua au nœud qui fermait la prison de l'inspecteur. Des minutes de mortelle anxiété passèrent, l'un se demandant s'il parviendrait à exécuter son dessein, l'autre inquiet du résultat des efforts de son compagnon. Le jeune homme désespérait déjà, quand le cordon se dénoua et le personnage mystérieux ouvrit le sac. Le poli-

cier sortit la tête, respira longuement et ouvrit les yeux. L'endroit où il se trouvait ressemblait étrangement à la cave de la sinistre villa. C'étaient les mêmes briques, les mêmes murs humides tout suintants, le même sol sale jonché de vieux débris de toute sorte. Tout près de lui, il vit un homme à genoux qui le regardait avec curiosité et, comme il semblait à Pégard, beaucoup d'émotion.

— Mon Dieu, il y a encore des miracles sur cette terre, s'exclama l'autre. Jamais je n'aurais cru avoir un jour le plaisir de retrouver mon vieil ami Lucien Pégard.

Le détective, abasourdi, fixa son vis-à-vis.

— Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il. Que le diable m'emporte si ce n'est pas mon patron, le commissaire Lepont.

— C'est lui, c'est lui, répondit le sauveur du jeune homme, tout joyeux. Et nous voilà, maintenant, tous les deux dans le pétrin...

XIII

LE CADAVRE DANS LE SAC

— Oui, mon vieux, fit le commissaire, confirmant sa dernière phrase. Ah! ces s....ds, qu'ont-ils fait de moi. Regardez comme ils m'ont proprement ligoté.

— Mais, patron, je n'y comprends rien. La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez à l'hôpital et je pensais que vous sortiriez bientôt, et maintenant vous voici à côté de moi. N'est-ce pas extraordinaire?

— Moins que vous ne le croyez, jeune homme, répondit M. Lepont avec un faible sourire. C'est plutôt grâce à une ruse, une ruse aussi géniale que diabolique. Ces gens-là m'on attiré dans un guet-apens d'une manière honteuse et moi qui ne me suis douté de rien, je suis tombé là dedans comme le premier imbécile venu.

— Tenez, je brûle d'entendre votre histoire. Mais pour l'instant il est surtout nécessaire que je me débarrasse de mes liens. Y a-t-il un moyen d'y parvenir?

— Je n'en vois aucun, mon vieux. Je trouve déjà incroyable que j'aie pu ouvrir votre sac et

je vous assure que ce fut un travail très dur. Mais, quant à vous déficeler, c'est autre chose. Cette corde a des nœuds assez savants et je me sens incapable de les défaire.

— Néanmoins, il faut que ça aille. Tenez, j'ai une idée. Avez-vous un couteau dans votre poche?

— Un couteau... un couteau... attendez... si, vraiment, vous avez de la chance. J'ai un petit canif dans la poche gauche de mon veston. Mais, comment diable s'en emparer, puisque je ne peux pas me servir de mes mains?

— Laissez-moi faire... Une seconde, je réfléchis... Comment pourrions-nous faire? Eurêka, j'ai trouvé. Rampez jusqu'ici et mettez-vous à plat ventre. Je vais essayer de tirer le couteau avec mes doigts.

Le commissaire semblait tout réjoui.

— Vous êtes vraiment un as, Pégard, et, au cas où nous échapperions d'ici, je vous promets qu'on vous fera nommer inspecteur en chef. Et maintenant, je vais tâcher de faire ce que vous m'avez dit.

Si la situation n'avait pas été aussi tragique, le jeune homme aurait éclaté de rire en voyant le corps assez fort de son supérieur se rouler à terre comme un phoque sur la piste d'un cirque. Mais, pour le moment, il ne s'agissait pas de s'amuser. La mort les menaçait toujours et, qui sait, peut-être n'avaient-ils échappé jusqu'à pré-

sent à leur destin que pour s'y plonger à nouveau.

Quelques minutes passèrent. Lepont, qui était presque aussi solidement ligoté que son subordonné, faisait l'impossible pour suivre les instructions de ce dernier.

— Parbleu, c'est très difficile, haleta-t-il, mais enfin, m'y voilà. Vous voyez la poche? C'est là que se trouve le canif.

Le policier étendit ses mains tremblantes autant que ses liens le lui permettaient; cependant, comme ses avant-bras étaient serrés étroitement contre son corps, il ne parvint pas immédiatement à réaliser son dessein. Rassemblant toutes ses forces, il avança le bras et un craquement se fit soudain entendre : une corde venait de casser.

— Quelle chance! s'écria le commissaire. Je crois vraiment que nous arriverons à retrouver la liberté.

Pégard resta quelques minutes sans bouger. L'effort qu'il venait d'accomplir lui avait coupé le souffle. Ce ne fut plus, naturellement, qu'un jeu pour lui de sectionner toutes les cordes. Quelques instants après, il était libre et aidait son supérieur à se débarrasser de ses liens. Mais la longue immobilité avait complètement engourdi leurs membres et ils passèrent plus d'une heure à se masser pour retrouver l'usage de leurs bras et de leurs jambes.

— Nous voilà sauvés, fit Lepont, rompant le silence, et c'est grâce à vous, mon vieux. Croyez que je n'oublierai jamais cela.

— J'ai accompli seulement mon devoir, patron, et ne mérite aucun éloge. Pour le moment, nous sommes libres jusqu'à ce soir, car on viendra chercher mon cadavre à la nuit tombante : on a l'intention de le jeter dans la Seine. Et, comme nous avons le temps devant nous, racontez-moi votre histoire. J'avoue que je suis curieux de l'entendre.

— Il n'y a pas grand'chose à raconter. Le lendemain de ma sortie de l'hôpital, je reçus une lettre de vous dans laquelle vous m'informiez que vous teniez le président et que, si je voulais procéder à l'arrestation, je n'avais qu'à venir à la Porte de Vincennes. Vous m'attendriez dans une automobile rouge. De plus, vous me demandiez de ne pas me faire accompagner par quelques agents, mais de venir seul, car vous ne vouliez pas que les bandits se méfient. Ne me doutant de rien, et cependant bien armé, je suis monté à la Porte de Vincennes dans une voiture qui m'attendait véritablement. Il était déjà tard dans la soirée et l'homme qui se trouvait à côté de l'auto me dit qu'il était envoyé par vous et me pria de prendre place à l'intérieur. A peine étais-je monté que quelqu'un m'appliqua un linge mouillé sur la figure et je perdis connaissance. Sachez que tout cela se passa avec une

rapidité foudroyante et que, sans avoir eu le temps d'esquisser le moindre mouvement, j'étais déjà réduit à l'impuissance.

— Très intéressant, continuez, patron. Que se passa-t-il après? Est-ce que vous avez rencontré le président, Champignoy, Fardou et compagnie?

— Non. Quand je me suis réveillé, j'étais ici, ficelé comme un saucisson et je n'ai vu personne. Vous voyez la porte ici? Elle a un volet. Tous les matins, vers huit heures, quelqu'un vient me donner à manger, un gars que je n'ai jamais vu et qui dissimule sa figure derrière un masque. Et voilà, c'est tout.

— Et depuis combien de temps êtes-vous là?

— Je n'en sais rien. Peut-être une semaine, peut-être plus. Vous comprenez que dans ce trou, on ne peut pas savoir; d'autre part, je ne pouvais consulter ma montre.

— Alors vous ignorez qu'un autre que vous a parfaitement imité vos traits et vous a remplacé dans votre bureau?

— Sans blague! et alors? vous avez remarqué la supercherie?

— Naturellement. Mais, que voulez-vous, ces gens-là sont encore plus rusés que nous. Il s'en est fallu d'un cheveu que mon corps ne gise cette nuit au fond de la Seine. A mon tour de vous dire ce qui m'est arrivé.

Et il raconta l'histoire du serpent, sans omettre le moindre détail.

— Pouvez-vous expliquer cette aventure? s'exclama-t-il en terminant son récit. Le reptile m'a mordu et je vis encore! J'espère que cette fois, vous ne me reprocherez pas d'avoir trop bu ou de rêver tout éveillé. Voyez ces deux points dans la paume de ma main droite.

— J'ai eu tort, répondit le commissaire en secouant la tête, je l'avoue. Mais en ce qui concerne la piqûre du serpent, je ne puis malheureusement vous donner aucune explication. Je me rappelle avoir lu une fois dans un livre qu'il existe des gens immunisés contre le venin; comment cela se produit-il? je l'ignore. Cependant, il y a une autre solution qui, peut-être, s'appliquerait à votre cas. Si quelqu'un avait arraché les crochets à venin de ce « kiri-kourou »... c'est bien ainsi que vous nommez cette bête diabolique?

— Votre supposition est probablement fausse. Qui aurait pu le faire? Personne de la bande, en tout cas, puisqu'ils ont tous l'intention de m'envoyer *ad patres*.

— Enfin, ne nous cassons pas la tête avec ces choses-là. L'important c'est que vous vivez. Et maintenant, dites-moi comment sortir d'ici.

— Ne vous faites pas de bile pour ça. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, ils doivent se débarrasser définitivement de moi ce soir. Donc on viendra chercher mon « cadavre ». J'ai déjà mon

idée, pour qu'un autre aille faire un plongeon dans la Seine à ma place...

⁂

La journée s'écoula avec une lenteur désespérante. Il semblait aux deux prisonniers que le temps s'était arrêté et, comme ils ne savaient pas l'heure exacte, ils ignoraient si le moment de la délivrance était proche. De plus, l'air de la cave devenait irrespirable et le séjour en ce lieu insupportable. Mais comme ils pouvaient se mouvoir à leur aise, les deux policiers ne perdaient pas leur bonne humeur et attendaient la minute où quelqu'un entrerait. Entre temps, ils établirent un véritable plan de campagne.

Sur la proposition de Pégard, Lepont s'était mis dans le sac et le jeune homme se tint prêt à l'y enfermer dès qu'ils entendraient des pas; ainsi l'illusion serait parfaite. En cherchant parmi les débris de la cave, le détective trouva une vieille bouteille et, n'ayant aucune arme sur lui, il la saisit par le goulot, décidé à s'en servir comme d'une matraque.

Avec chaque seconde, l'inquiétude et la fébrilité des deux hommes augmentaient. Réussiraient-ils? Ou bien leur tentative échouerait-elle? Si un seul personnage se présentait, ils viendraient à bout de lui, mais — c'est là que résí-

dait le danger — ils ne pourraient lutter contre plusieurs.

Ils étaient pourtant résolus à jouer leur dernier atout. Combien de temps s'écoula-t-il encore? ils n'en savaient rien. Mais tout à coup, l'inspecteur qui se tenait contre la porte et écoutait, se précipita vers le commissaire et ferma soigneusement le sac.

— Ils viennent. J'ai entendu du bruit dans le couloir. Maintenant, jouez bien votre rôle, tout dépend de ça.

En effet, il ne s'était pas trompé. On percevait des pas au dehors, très faibles, mais distincts. Quelqu'un s'arrêta devant l'entrée, comme s'il hésitait à pénétrer dans la cave. Soudain, on entendit le cliquetis d'un trousseau de clés et la porte s'ouvrit doucement. L'inspecteur, tout contre elle, tenait la bouteille au-dessus de sa tête, prêt à la briser sur le crâne de celui qui entrerait. Juste au moment où il s'apprêtait à frapper l'inconnu de toutes ses forces, il s'aperçut, suffoqué, qu'une femme se tenait là, une bougie à la main. A la faible lueur qui éclaira la pièce, il reconnu Mlle Chardon. Alors, sa stupéfaction ne connut plus de bornes. Mlle Lola, la danseuse du Casino de Paris!

Au premier instant, il ne put articuler une seule parole. La jeune fille était très pâle et toute tremblante. Elle remarqua le policier qui, la

bouteille toujours entre les doigts, avait une allure terrible.

— Ah! vous vivez, Dieu merci. J'avais tellement peur pour vous. Mais maintenant, je suis rassurée.

— Mais... Mais... bégaya le jeune homme. Vous? Ici? Comment? Que se passe-t-il?

— Je n'ai pas le temps de vous répondre. Ils viennent vous chercher. Attendez-moi, je viendrai dans le courant de la nuit.

Sur ces mots, elle se précipita vers la porte, la ferma soigneusement et s'éloigna d'un pas furtif.

— Ah! ça alors, murmura Pégard, encore bouleversé. Au lieu de répondre à mes questions, elle s'en va et me laisse ici dans l'embarras.

Mais il n'eut pas le loisir de réfléchir, car une fois de plus des pas résonnaient dans le couloir, mais cette fois-ci, c'étaient les pas d'un homme.

— Hé! Pégard, s'écria le commissaire au travers de son sac. J'espère que vous ne me laisserez pas tomber. Qui était-ce?

— Chut! pas un mot, patron. Silence! on vient me chercher.

Au même instant, les pas s'arrêtèrent, la porte s'ouvrit et un fort gaillard tenant une lanterne à la main parut sur le seuil. Le détective reconnut Marcel, le chauffeur. Celui-ci jeta un regard prudent autour de lui, mais la vue du sac dissipa sa méfiance et il fit un pas vers l'intérieur. L'ins-

pecteur lui asséna alors la bouteille sur la tête avec une telle vigueur que les débris s'éparpillèrent dans tous les soins. L'homme s'affaissa et ne donna plus signe de vie. Le jeune homme retira rapidement la clé de la serrure et ferma la porte du dedans. Ensuite, il délivra Lepont, lui montra l'individu qui gisait à terre.

— En voilà un qui ne bougera plus, dit-il calmement. Celui-là ne sera plus un danger pour nous.

— Bravo, bravo. Vous avez fait du beau travail. Il me semble que la chance nous protège.

— Ne perdons pas notre temps. On attend certainement là-haut que ce garçon revienne avec mon cadavre. Nous allons le mettre dans le sac, j'enfilerai ses vêtements et je monterai à sa place.

— Ça, c'est de la folie, objecta le commissaire; on remarquera la supercherie. Et après, moi, qu'est-ce que je deviendrai?

— Vous n'avez qu'à rester ici. Une fois dehors, j'alerterai la police et on viendra vous libérer aussitôt que possible.

Lepont ne paraissait pas très satisfait de cette solution; cependant, comme le policier persistait dans son projet, il se résigna.

Avec une vitesse inouïe, Pégard avait enlevé ses habits et passé ceux du mort, car Marcel était mort, on n'en pouvait douter. Les vêtements lui allaient parfaitement bien et, de loin,

on pouvait le prendre pour le chauffeur. Naturellement, il ne fallait pas qu'on l'examinât de trop près.

Son travail terminé, le détective, avec beaucoup de peine, souleva le sac et le plaça sur son dos; il n'y serait pas parvenu sans l'aide de son compagnon, car il était trop affaibli. Il tenait son fardeau de façon à dissimuler son visage. Laissant la porte ouverte, l'inspecteur s'éloigna d'un pas ferme, imitant celui de Marcel. Trouver le chemin ne fut pas une petite affaire, mais enfin, il y réussit, gagna l'escalier et, le cœur battant, pénétra dans le hall.

Autour de la table se tenaient cinq personnes, dont deux femmes.

Heureusement pour le jeune homme, on ne prêta pas une grande attention à lui, de sorte que les précautions qu'il prenait pour cacher son visage ne furent pas remarquées. Il eut le temps de reconnaître les personnages qui se trouvaient devant lui; c'étaient le président, M. Fardou et M. Champigney; quant aux deux femmes, elles n'étaient autres que la baronne d'Allencourt et Mlle Chardon.

— Tout va bien, Marcel? demanda M. Nemo sans tourner la tête vers le nouvel arrivant.

— Oui, monsieur le président.

— Tu sais ce que tu as à faire? La voiture t'attend en bas?

— Oui.

— Parfait. N'oublie pas de mettre quelques lourdes pierres dans le sac, pour que le corps reste au fond de l'eau.

— Je n'y manquerai pas.

— Bon. Va-t-en maintenant et reviens aussi vite que possible. Et surtout fais bien ton travail.

— Comptez sur moi, monsieur le président, répondit Pégard, dissimulant un sourire. Vous n'aurez pas à vous plaindre.

XIV

UNE SOIRÉE AU CHATEAU

La ruse du détective semblait réussir, puisqu'il put sans encombres descendre dans le parc qui entourait le château, le traverser rapidement, et qu'il se trouva tout à coup devant la grille sans avoir rencontré âme qui vive. La porte étant ouverte, il sortit sur la route où, le moteur ronflant, une voiture rouge qu'il connaissait très bien attendait. A côté du volant, l'inspecteur aperçut quelqu'un qui paraissait endormi. C'était Jean, le domestique. Le jeune homme hésita. Que faire maintenant? Le mettre hors d'état de nuire en le surprenant ou continuer la comédie? Tandis qu'il réfléchissait, l'autre se réveilla et tourna les yeux vers lui.

— Alors, tu l'as? Tout a bien marché?

— Oui, répondit le policier.

— Allons-y, mon vieux. J'ai un sommeil de plomb et je préfèrerais être dans mon lit.

— Mais personne ne t'en empêche. Je puis aussi me débrouiller tout seul.

— Non, non, le président veut que je t'ac-

compagne. Et ce qu'il dit est pour moi sacro-saint.

— Je m'en fous, du président, murmura Pégard.

Il déposa le sac à l'arrière de la voiture et s'installa au volant. Heureusement pour lui, il faisait très obscur et il croyait déjà pouvoir s'en tirer, quand un cri de Jean attira son attention. Celui-ci avait remarqué quelque chose d'insolite.

— Hé! fit-il. Ce n'est pas Marcel. Qui êtes-vous? Je...

Il ne put continuer sa phrase, car le détective lui entourait le cou de ses deux mains, comme dans des serres d'acier. La figure du domestique devint écarlate. Il commença à râler et essaya vainement de se dégager. Mais l'inspecteur ne desserra pas tout de suite son étreinte. Enfin, lorsque l'autre fut rendu presque inoffensif, il le lâcha. L'homme retomba sur son siège, épuisé et respira longuement et péniblement, tel un poisson amené hors de l'eau.

— Ecoute, mon vieux, fit le jeune homme, si tu pousses le moindre cri, je te casse la figure. Fais bien attention, car je tiens ma parole.

Jean le regarda, effrayé, les yeux grands ouverts.

— Mais qui êtes-vous? Comment...

— Ferme-la. Je suis de la police. Et bientôt tu seras puni, je te le promets.

Le mot de police hypnotisa le domestique.

— Mais, je n'ai rien fait, monsieur. Je suis absolument innocent.

— Je sais, je sais. Et maintenant, j'ai quelques petites choses à te demander, et si tu ne dis pas la vérité, il ne manque pas d'endroits qui seraient fort aise de t'accueillir. Compris? Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui au château? Y a-t-il une réunion?

— Oui, monsieur. Le président tient une assemblée générale.

— Ah! je m'en doutais. Mais j'ai vu seulement cinq personnes. Où sont les autres?

— Ils doivent venir. On les attend déjà.

— A cette heure? Il est presque deux heures du matin.

— C'est pourtant comme ça.

— Tu ne blagues pas?

— Non, je dis la vérité, monsieur.

— On verra ça, mon vieux, fit le policier en débrayant.

Il roula peut-être une vingtaine de mètres, puis quitta la route et vint se placer à côté des arbres qui la bordaient. Cet endroit était bien choisi, car non seulement on pouvait voir de là ceux qui venaient s'arrêter devant le château, mais encore on pouvait, par la fenêtre ouverte, jeter un coup d'œil dans le hall où les cinq personnes semblaient plongées dans une conversa-

tion fort absorbante. Aucune d'elles ne s'occupait de ce qui se passait à l'extérieur. D'ailleurs la nuit assez sombre ne leur aurait certes pas permis de remarquer l'auto derrière les bosquets. Quelques minutes s'écoulèrent et Pégard, observant toujours Jean, resta immobile à son volant. Enfin le domestique rompit le silence.

— Que faisons-nous ici, monsieur?

— Nous attendons.

— Quoi?

— Tu le verras. Ne m'embête pas avec tes questions.

L'autre se contenta de cette réponse. Il craignait la police comme le feu et seule la pensée qu'il avait à côté de lui un représentant de cette institution suffisait à lui donner la chair de poule.

Bientôt la lumière de deux phares puissants troua l'obscurité et un autocar sombre stoppa brusquement devant la maison. Le détective, à qui rien n'échappait, vit huit personnes en descendre, cinq hommes et trois femmes. Ils étaient tous en grande toilette, comme s'il se fût agi d'un bal. L'inspecteur se souvint alors que les occupants du hall avaient, eux aussi, revêtu des toilettes du soir. Les nouveaux arrivants se rendirent immédiatement au château où ils furent accueillis par le majordome, en qui le jeune homme crut reconnaître celui qui l'avait intro-

duit dans la maison mystérieuse de la rue du Faubourg-Montmartre. En tout cas, il portait la même livrée.

Le policier se rappela encore autre chose. Est-ce que le président Nemo ne lui avait pas avoué en toute franchise que le Club se composait toujours de treize membres? Donc si on réussissait le grand coup aujourd'hui, on pouvait les arrêter tous. L'occasion ne s'en représenterait plus de si tôt. Mais que faisait là-dedans la baronne d'Allencourt? Au lieu de s'éclaircir, l'affaire se compliquait.

Pégard réfléchit et il arriva à cette conclusion que la meilleure solution était de se rendre à Saint-Maur, d'appeler d'urgence deux camions de Police-Secours et de procéder sans surseoir à l'arrestation de la bande. En se tournant vers Jean, qu'il avait quitté des yeux quelques secondes, il constata avec horreur que celui-ci s'était glissé subrepticement hors de la voiture. Il le vit courir vers le château. D'un bond, il sauta de l'auto et s'élança après lui, mais l'autre avait une trop grande avance et se trouvait déjà devant l'entrée.

— La police, hurla-t-il. Sauve qui peut!

Ces paroles, prononcées à haute voix, causèrent un effet surprenant. Presque au même instant, la lumière s'éteignit, les voix se turent et tout retomba dans le silence. Quelqu'un surve-

nant à ce moment aurait juré que tout le monde dormait certainement depuis quelques heures. Le détective voulut ouvrir la porte, mais elle était déjà fermée. Furieux, il s'aperçut qu'il avait sous-estimé le domestique.

Mais il n'y avait pas une minute à perdre; il se précipita vers la voiture qui stationnait toujours au même endroit. A peine avait-il fait quelques pas que, suivant une intuition soudaine, il se jeta par terre. Il était grand temps, car la porte s'ouvrit ainsi qu'une fenêtre située à droite de celle-ci, des éclairs jaillirent dans la direction de l'inspecteur et un bruit qu'il connaissait assez bien retentit à son oreille.

— Tac-tac-tac-tac-tac-tac-tac...

Les mitrailleuses portatives de la bande entraient de nouveau en activité. On se serait cru sur un champ de bataille. Malgré le feu nourri que les criminels avaient ouvert contre lui, le jeune homme rampa tout doucement. Les balles crépitaient autour de lui, s'enfonçant dans le sol et dans les arbres, sifflant comme des serpents.

Mais le policier continuait tranquillement son chemin et ne perdait pas son sang-froid. Maintenant, il était encore à environ trois ou quatre mètres de l'auto. Une fois dedans, il était sauvé. Trois mètres, deux mètres, un mètre. Il touchait déjà les roues arrière. D'un bond, il fut sur le siège du chauffeur, enfonça le démarreur, donna

les gaz et la puissante voiture rouge fila dans la nuit. Derrière lui se trouvait toujours le cadavre de Marcel...

***

Dans l'obscurité absolue, Pégard fut forcé de modérer son allure, mais il connaissait assez bien le chemin et pensait être sur la bonne voie. En effet, après un trajet d'un quart d'heure, les ombres de plusieurs maisons surgirent devant lui, la route s'élargit et il constata avec satisfaction qu'il entrait dans Saint-Maur. Il stoppa devant la petite maison qui, tout près de la mairie, portait sur une lanterne rouge ces mots : Poste de Police. A l'intérieur brûlait encore une lampe. Le détective ouvrit la porte en entra.

Un homme, le front dans la main, le coude appuyé sur le bureau, s'était assoupi. L'irruption brusque de l'inspecteur le fit sursauter, effrayé, et il regarda l'intrus avec méfiance.

— Où se trouve le téléphone? s'écria le jeune homme. Vite! Vite! Je suis pressé.

L'homme resta bouche bée d'étonnement.

— Mais je ne vous connais pas, fit-il d'une voix aigre.

— Je fais partie de la police. Inspecteur Pégard de la brigade criminelle. Où se trouve le téléphone? Chaque seconde est précieuse.

— Oh! Oh! N'importe qui peut venir ici et dire qu'il est inspecteur. Je ne marche pas.

— Idiot! Tenez, ici, répondit le policier en lui mettant ses papiers sous le nez.

— Oh! pardon. Excusez-moi, vous comprenez...

— Oui, oui, je comprends, coupa Pégard.

L'appareil se trouvait dans une autre pièce et l'employé qui savait maintenant à qui il avait affaire changea immédiatement d'attitude, voulant se rendre utile.

— Permettez-moi de vous aider, inspecteur.

— Non, merci, laissez-moi seul.

L'autre s'éloigna, grincheux et mécontent. Le détective forma rapidement le numéro de nuit secret de sa brigade : B.B.B. 333-06. Une voix se fit entendre aussitôt au bout du fil.

— Qui est à l'appareil?

— Inspecteur Pégard, de la brigade criminelle. Je voudrais parler à l'inspecteur Dunain.

— Il est sorti.

— Alors, qui dirige le service?

— L'inspecteur Grignon.

— Appelez-le.

Quelques instants après, ce dernier arrivait. Le jeune homme lui expliqua de quoi il s'agissait et demanda sans tarder du renfort. Il attendrait devant le poste de police de Saint-Maur. Malgré l'urgence avec laquelle il avait réclamé les agents, il se passa une bonne demi-heure avant que la lourde voiture de police-secours, chargée de douze hommes bien armés, ne s'arrêtât devant le commissariat. Le policier était furieux,

car il voyait ses chances diminuer avec les minutes qui s'écoulaient. Arriverait-il encore à temps? C'était peu probable. Les rusés renards de la bande, président en tête, ne l'attendraient pas afin de se laisser passer les menottes.

Grignon était venu personnellement pour diriger l'action et il fut péniblement surpris de voir son confrère de si mauvaise humeur. Mais Pégard sauta dans la voiture et indiqua le chemin du château de Vazigny. Cependant, un sombre pressentiment se faisait jour en lui, qu'une fois de plus ce serait un four.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la grille, la maison avait l'aspect paisible d'une demeure dont les habitants reposent tranquillement. Pas la moindre lumière, pas un bruit. Tout semblait dormir depuis longtemps. Grignon haussa les épaules à cette vue.

— Mais, mon vieux, vous ne vous trompez pas? fit-il au bout d'un moment. Vous dites que le commissaire Lepont est ici?

Le detective ne daigna même pas lui répondre. Par mesure de précaution, il avait placé les agents autour du château, pour que personne ne puisse en sortir sans être vu, signalé et appréhendé. Lui, Grignon et quelques policiers se tenaient devant l'entrée principale. Il carillonna si fort que la sonnette devait s'entendre dans toute la maison. Mais personne ne bougea à l'intérieur. L'inspecteur laissa passer encore plu-

sieurs minutes et sonna de nouveau, avec plus d'insistance. Enfin, des pas résonnèrent sur le dallage du couloir. Quelqu'un grogna, une clé fut introduite dans la serrure et la lourde porte de fer forgé tourna sur ses gonds. Le jeune homme aperçut le majordome, revêtu cette fois-ci d'une chemise et d'un pantalon, un bonnet de nuit sur la tête et une grande lanterne à la main droite. Cette apparition était si comique que le policier eut peine à réprimer un fou-rire. A la vue des agents, le vieil homme se mit à trembler.

— Allumez! ordonna Pégard.

Et le domestique obéit.

— Où sont les gens qui se trouvaient ici il y a à peine une heure?

— Les gens? Quelles gens? Je ne comprends pas. Qui êtes-vous, monsieur? Qui vous donne le droit de pénétrer ici à cette heure?

— Ne faites pas l'innocent. Vous me connaissez fort bien. Alors, vous niez tout simplement qu'il y avait du monde ici?

— Mais, monsieur, je vous assure que votre affirmation m'étonne! Le château n'est pas habité depuis près d'un an. J'en suis le seul gardien et j'aurais su si quelqu'un était venu.

— Très bien, répondit le détective. On va tout de suite voir si vous dites vrai. On fera une perquisition. Mais, auparavant, à qui appartient le château de Vazigny?

— Au baron d'Allencourt.

— Ah! Ah! mais il est mort, n'est-ce pas?

— Hélas! c'était un homme d'un certain âge et une crise cardiaque nous l'a enlevé.

— Une crise cardiaque! ricana l'inspecteur. En effet, vous êtes fort bien informé. Peu importe, d'ailleurs. Si je ne me trompe, la propriétaire actuelle est Mme d'Allencourt, puisqu'elle est la veuve du défunt?

— Oui. M. le baron a tout laissé à sa femme. Oh! c'était un homme tout à fait extraordinaire, d'une bonté et d'une générosité! Sa mort a été une grosse perte pour nous...

— Ça va! Ça va! interrompit le jeune homme. J'avais l'avantage de le connaître personnellement. Donc ne nous racontez pas de bobards. Nous allons maintenant visiter la maison de fond en comble.

— Bien, monsieur. Je suis à votre disposition, puisque vous représentez la loi. Où dois-je vous conduite? Au salon du premier étage? Ou...

— Non, non. Je commence par la cave, c'est ce qui m'intéresse le plus.

— La cave? Mais, monsieur...

— Pas d'objections! Allons, conduisez-nous en bas.

Sans mot dire, le vieux reprit sa lanterne et montra le chemin. Il descendit l'escalier, suivi de Pégard, Grignon et de quelques agents. Personne ne parlait, mais les policiers avaient pris toutes

leurs mesures pour éviter une surprise. Arrivé au bout du couloir, le majordome s'arrêta.

— Voici la cave.

— Ouvrez.

Il s'exécuta. Le détective entra, mais constata que ce n'était pas là l'endroit où il avait laissé son supérieur.

— Non, ce n'est pas cela qui m'intéresse. Il y a encore une cave ici, probablement. Conduisez-nous y.

— Mais, monsieur, je ne sais pas de quoi vous parlez. Je ne connais pas d'autre cave.

L'inspecteur appuya le canon de son revolver sur les côtes du domestique.

— Ecoute, mon vieux, fit-il d'une voix menaçante. Ou tu fais ce que je te dis ou tu es un homme mort.

L'autre hésita un peu, puis, se frappant le front, il s'exclama :

— En effet, je me rappelle. Il y a également ici une petite soupente. C'est peut-être cela que vous cherchez. Je vais vous la montrer, suivez-moi.

— Ça va déjà mieux, grogna le jeune homme. Si tu continues à être raisonnable, on ne te fera rien.

Ils se trouvaient bien dans la pièce où s'était passée la rencontre tragique avec Marcel le chauffeur. Mais nulle trace de Lepont.

A la demande du policier, le majordome éclaira

le réduit; cependant, les investigations les plus minutieuses ne donnèrent rien. Pas de commissaire; il était comme volatilisé.

Inutile de poursuivre les recherches ici, mieux valait remonter. Chaque pièce fut visitée avec soin. Au premier étage se trouvaient un salon de style Louis XIV, les appartements du baron et ceux de Mme d'Allencourt. Les policiers avaient déjà perquisitionné partout sans le moindre résultat, quand ils arrivèrent à la chambre de la baronne. Un lit laqué blanc, avec des ornements dorés, occupait le milieu de cette pièce très luxueuse, les stores de la fenêtre étaient tirés et le plus grand ordre régnait là.

— Il n'y a rien, ronchonna Grignon, furieux. Cette histoire commence à m'embêter. Allons-nous en!

— Attendez une seconde, fit Pégard. Je voudrais voir quelque chose.

D'un geste prompt, il glissa la main sous la couverture du lit : celui-ci était encore chaud.

— Enfin, une première trace.

De plus, un des agents aperçut un tissu brillant sur une chaise. Il attira l'attention du détective qui, regardant le morceau de soie, constata que c'était un pyjama de femme, jeté à la hâte sur le dossier.

— C'est plutôt étrange, dit-il, que la baronne, qui est absente depuis un an, laisse son pyjama ici comme si elle venait de quitter la pièce; et,

de plus, que pensez-vous du lit, mon cher ? ajouta-t-il en se tournant vers le majordome. Tenez, vous pouvez vous convaincre vous-même. Quelqu'un y était couché il n'y a pas très longtemps.

Ces révélations firent tressaillir le vieux.

— Je n'en sais rien... Je n'y comprends rien...

— Tout est très facile à comprendre, fit une voix.

Le jeune homme, se retournant brusquement, vit, dans l'encadrement de la porte, Mme d'Allencourt, un sourire malicieux sur les lèvres. Elle était en négligé, portait une serviette sur le bras et tenait à la main droite du savon et une éponge.

— Tout est très facile à comprendre, répéta-t-elle. Je n'ai pas l'habitude d'avertir mes domestiques quand je viens ici pour me reposer. Mon majordome ignorait donc que je suis rentrée ce soir assez tard. Je ne vois rien de mystérieux à ma façon d'agir, à moins que vous, monsieur l'inspecteur...

— Oh! non, pas du tout, madame, répondit Pégard avec un sourire énigmatique. Mais enfin, ne trouvez-vous pas curieux que vous alliez vous coucher avec des souliers de bal?

XV

QUI EST LE PRÉSIDENT ?

Mme d'Allencourt devint horriblement pâle. Son regard effrayé s'arrêta sur ses chaussures de lamé. Elle essaya vainement de les dissimuler. Grignon, ne comprenant rien, saisit son collègue par le bras.

— Allons-nous en, mon vieux, chuchota-t-il. Ne dérangeons par Madame. D'ailleurs, c'est inutile, car elle n'est pour rien là-dedans. Et si nous persistons dans cette voie ,nous n'aboutirons pas.

— Vous avez sans doute raison, mon cher, répondit le policier calmement, comme s'il reconnaissait son erreur. J'ai peut-être eu tort... Partons !

Mais une lueur dans ses yeux démentait ses propos, montrant qu'il avait découvert quelque chose. Poliment, les deux hommes s'excusèrent auprès de la baronne et se mirent en route, accompagnés de leurs agents.

— En somme, vous avez fait aujourd'hui une belle gaffe, dit Grignon d'une voix mécontente. Ça ne serait d'ailleurs pas la première fois. Je

me suis laissé dire qu'avec le commissaire Lepont ce fut à peu près le même désastre.

— Attendons un peu, on verra. A propos, j'ai oublié de vous dire que j'ai une preuve de ce que j'avance; dans notre hâte, cela m'était complètement sorti de la tête. Dans l'auto rouge dont le propriétaire est probablement M. Champignoy, vous trouverez le cadavre d'un homme qui appartient à cette bande.

— Ça, par exemple! fit l'autre estomaqué. Nous allons tout de suite examiner cette affaire.

Il voulait monter dans la voiture, mais Pégard l'arrêta :

— J'ai une idée formidable, fit-il. Nous en finirons avec ces misérables, si vous m'aidez.

— A quoi, mon vieux?

— Pour l'instant, partons! Allons, vite! Rassemblez vos gens et disparaissons.

Grignon donna un coup de sifflet et les agents accoururent de tous les côtés; il leur dit que les investigations étaient terminées et qu'on allait retourner à Paris. Le détective prit place à côté de son collègue, tout près du chauffeur. La lourde voiture démarra et disparut dans la nuit avec un vacarme inouï.

A peine avait-elle fait un kilomètre que le jeune homme fit stopper.

— Descendez, dit-il à son voisin.

— C'est de la démence! Est-ce que vous voulez vraiment que je me ballade avec vous comme ça

toute la nuit pour rien? Je suis fatigué et j'ai envie de dormir.

— Descendez! riposta le policier d'un ton si péremptoire que l'autre, intimidé, obéit machinalement. Choisissez trois de vos meilleurs agents, surtout de parfaits tireurs, si possible aussi habiles d'une main que de l'autre.

— Mais pourquoi?...

— Faites ce que je vous dis; je prends toute la responsabilité sur moi.

Le choix fut vite fait. Les trois policiers retenus étaient de forts gaillards ne redoutant rien qui pouvaient accomplir facilement leur travail. Pégard distribua à chacun un revolver supplémentaire, se procura pour lui-même un browning de gros calibre et ordonna à la voiture de poursuivre son chemin.

— Je prends le commandement, maintenant. En route! nous retournons au château.

Grignon, homme paisible ,aimant surtout sa tranquillité, s'irritait de plus en plus.

— Je vous jure, grogna-t-il, que si vous me prenez une fois encore pour un imbécile, ça vous coûtera cher.

— Pas tant que vous croyez, car, au cas où tout raterait, je quitterais aussitôt le service. J'en ai marre de cette affaire! Ou j'obtiendrai un résultat aujourd'hui même ou je m'en lave les mains.

Les cinq hommes avancèrent d'un pas silen-

cieux, en longeant une petite forêt à leur droite. Personne ne parlait. Chacun était plongé dans ses pensées. Le détective savait qu'il jouait son dernier atout et qu'il risquait gros. Mais cela lui était égal. Cette nuit encore, ou jamais plus il n'arriverait à son but. L'émotion le faisait trembler. Les défaites que les bandits lui avaient infligées devaient être maintenant compensées par une victoire éclatante.

On arriva enfin devant le château. De nouveau, l'inspecteur le fit cerner. Lui-même, avec Grignon, se trouvait à quelques pas du portail, derrière un arbre.

— Nous y voilà encore une fois! ronchonna son collègue. Je ne comprends pas que je me laisse entraîner à cette pure folie. Et à présent, mon cher?

— A présent, quoi?

— Voulez-vous rester ici jusqu'à l'aube?

— La paix! c'est tout ce que je demande.

Au même instant, un agent placé en surveillance à l'entrée arriva au galop.

— Monsieur, fit-il en s'adressant au jeune homme. J'ai vu une automobile s'arrêter derrière la maison. Il y a encore une issue vers la forêt.

Les deux policiers se précipitèrent à sa suite. En effet, la petite porte dont il avait parlé était éclairée et quelques personnes pénétraient dans le château. Un homme en frac qui paraissait s'être attardé s'aperçut qu'on avait déjà refermé. Il

frappa trois coups et une voix se fit entendre aussitôt :

— Qui est là?

— Membre du C.D.S.N.

— Quel numéro?

— Douze.

— Parfait.

La porte s'ouvrit et l'homme disparut à l'intérieur.

— Excellent, dit Pégard. Nous n'avons qu'à suivre.

Il s'approcha de la porte et cogna trois fois. Quelqu'un s'avança dans le couloir.

— Qui est là? fit une voix, celle du majordome.

— Membre du C.D.S.N.

— Quel numéro?

— Treize.

— Parfait.

La porte s'ouvrit. Le détective se ramassa sur lui-même comme un tigre et, avant que l'autre ait pu proférer un son, il était sur lui et tous deux roulaient à terre. Un mouchoir placé dans la bouche du vieux lui ôta toute velléité de crier, après quoi on le remit entre les mains d'un agent. Mais il n'était plus dangereux, car il venait de perdre connaissance. L'agent trouva un moyen tout à fait pratique de se débarrasser de lui : à quelques pas de là se trouvait une armoire, on l'y enferma.

— L'histoire commence à m'intéresser, fit Grignon.

— Ah! oui? Tiens! Tiens! Mais, silence.

Ils suivirent un sombre couloir, traversèrent des pièces obscures, sans rencontrer personne. Comme ils passaient devant une porte fermée, l'inspecteur entendit soudain des gémissements. Grâce à un passe-partout, on ouvrit sans bruit et on entra. N'osant allumer, les policiers firent fonctionner leurs lampes de poche. Sur un divan, une femme était étendue, les cheveux défaits, les yeux clos, très pâle, se tordant comme dans un cauchemar; c'était Mlle Lola Chardon. Le jeune homme la regarda avec stupéfaction. Que venait-il de se passer? Peu de temps auparavant, il l'avait vue dans le hall avec les autres, et maintenant elle se trouvait dans cet état?

Grignon ,qui était spécialiste en narcotiques, se pencha sur elle et l'examina très attentivement :

— On lui a administré une drogue pour l'endormir. Il me semble que c'est de l'opium.

— J'espère que sa vie n'est pas en danger?

— Je ne crois pas. Pour l'instant, rien à faire. Laissons-là comme elle est. Dans quelques heures elle reprendra connaissance.

Pégard avait peine à quitter cette jolie blonde pour laquelle il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment très tendre, mais le devoir l'appelait impérieusement et il lui fallait s'éloigner.

Par précaution, il referma soigneusement la porte avant de partir.

— Pauvre fille! pensa-t-il. Son état est lamentable. Encore un tour du président, je parie tout ce qu'on voudra. Mais, cette fois-ci, il le paiera cher!

La petite troupe poursuivit son chemin. Bientôt, un murmure de voix s'éleva, de la lumière brilla tout près des policiers. Ils étaient à proximité du hall. Tous les membres du Club se trouvaient réunis autour de la table, comme si rien ne s'était passé. Le détective compris instantanément la ruse : les criminels croyaient police-secours retournée à Paris et le champ libre. Mais il avait si bien calculé son coup qu'il était sûr du succès. Il allait donner le signal de surprendre toute la société, quand un spectacle terrifiant le cloua sur place. A son exemple, les autres s'arrêtèrent. Le couloir qui donnait sur le hall faisant un coude, ils pouvaient tout voir sans être aperçus. Leur tournant le dos, solidement attaché sur une chaise, ils reconnurent M. Lepont. En face de celui-ci, à l'autre bout de la table, un homme, les cheveux hérissés, un binocle chevauchant son nez épais, le menton orné d'un collier de barbe à la manière des marins ,parlait. Si son aspect extérieur était étranger à l'inspecteur, sa voix ne pouvait le tromper : c'était le président. D'ailleurs n'avait-il pas dit

qu'il changeait chaque fois de figure, afin de n'être pas reconnu?

— Alors, mon cher commissaire, disait-il, vos collègues de la police ont disparu. Personne ne peut plus vous tirer de votre situation actuelle. Votre subordonné, ce jeune lapin, a pu s'enfuir grâce à une aide et à la complicité de l'un de nos membres. Nous savons maintenant qu'on avait arraché les crochets au serpent qui devait le piquer et l'auteur de cet acte n'était autre que Mlle Chardon : elle expiera sa trahison d'ici une heure. Puisque ce Pégard nous a échappé, vous paierez pour lui. Cependant, vous mourrez avant la jeune fille. Vous avez certainement déjà entendu parler de ces petites bêtes que nous appelons « kiri-kourou »? La mort est instantanée, elle est douce, on ne souffre pas. Vous voyez que nous ne sommes pas des assassins vulgaires, bien au contraire.

Un silence glacial suivit ces paroles. Aucun des membres n'osait ouvrir la bouche. Ils sentaient la mort planer sur eux. Mais ils ignoraient quand elle se présenterait, bien qu'elle doive venir subitement. Et sur la personne du policier, ils pourraient constater si elle était réellement subite et sans douleur.

— Voyons, reprit le président. Nous tous, nous sommes seulement de passage sur la terre; notre chair est condamnée à retomber en poussière. En vous supprimant, je vous offre beau-

coup d'avantages. Je vous évite, par exemple, des maladies, une vieillesse pleine de souffrances et d'ennuis, bref une vie insupportable. Vous devez m'en savoir gré.

— En somme, vous vous moquez de moi? fit le commissaire tranquillement. Avouez que c'est un peu trop, tout de même!

Son interlocuteur prit un air vexé :

— Voyons, voyons, dit-il d'un ton de reproche. Vous me jugez mal! J'ai parlé avec toute ma franchise, mais j'ai commis peut-être la faute d'en avoir trop dit. Agissons donc un peu plus.

Il sonna et Jean, le même domestique qui avait si bien échappé à l'inspecteur, fit son apparition et s'inclina respectueusement.

— Monsieur le président désire?

— Apporte la boîte qui se trouve dans ma valise.

— Bien, monsieur le président.

Quelques instants après, il revenait, portant la boîte dont le jeune homme gardait un pénible souvenir. Elle était enveloppée dans un papier parchemin. Sur un signe du président, Jean alla se placer à côté de la chaise occupée par le malheureux commissaire, prêt à agir s'il en était besoin. Nemo déballa la boîte, l'ouvrit et la poussa vers Lepont.

Deux yeux jaunes, luisants, apparurent, puis une horrible tête se montra et le kiri-kourou avança. La victime, effrayée, voulut éloigner sa

chaise, mais son gardien l'en empêcha. Pégard ne pouvait pas voir la figure de son supérieur, mais il comprit, au tremblement de son corps, qu'il était à bout de forces. Il tourna la tête vers Grignon qui se tenait derrière lui :

— Tenez-vous prêts. Quand je tirerai, ce sera le signal de surprendre ces gens-là.

Le kiri-kourou n'était plus qu'à dix centimètres du commissaire qui se voyait perdu. Treize paires d'yeux ne perdaient pas un mouvement du serpent. Le détective leva doucement son browning et visa soigneusement. Il savait que, de son coup, dépendait la vie ou la mort de son supérieur. Juste au moment où le reptile se dressait sur sa queue en sifflant, il appuya sur la gâchette. Le coup partit et toucha le but. L'animal tomba par terre et Jean, atteint au bras, poussa un cri de douleur. Au même instant, les policiers faisaient irruption dans le hall. Onze canons de revolvers étaient braqués, menaçants, sur les membres du Club.

— Haut les mains! Police! s'écria l'inspecteur. Pas de résistance! Le premier qui bouge est mort .Levez-vous, messieurs dames, un peu plus vite, s'il vous plaît!

Ils obéirent immédiatement.

— Monsieur le président, fit le jeune homme ironiquement, voulez-vous vous donner la peine d'avancer. Vous venez de dire que la mort était

instantanée, douce et qu'on ne souffrait pas. Nous allons voir s'il en est ainsi.

Les yeux de l'homme au pince-nez trahirent une terreur folle.

— Monsieur... Monsieur... bégaya-t-il. Pardon! Je vous en supplie... Vous faites erreur...

— Comment cela?

— Il faut que je vous dise la vérité : je ne suis pas le président.

XVI

M. D'ALLENCOURT REPARAIT

Au même moment, Pégard s'aperçut que la tête du commissaire Lepont s'inclinait en avant; celui-ci s'était évanoui. Le détective fit signe à un policier de le débarrasser de ses liens et de l'étendre à terre. A son grand regret, il ne pouvait pour l'instant s'occuper de son supérieur. Il se contentait de le savoir en sécurité. S'adressant à l'homme qui, plus mort que vif, attendait que son sort se décide :

— Eh bien! mon cher président, vous ne faites plus le malin, maintenant! Vous ne triomphez plus aussi bruyamment! On dirait que vous avez perdu votre langue! Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire? Vous n'êtes pas le président? A quoi bon mentir? Vous pourriez me le jurer mille fois que je ne vous croirais pas.

En prononçant ces paroles, il s'approcha de l'autre. Un bruit sec et des menottes emprisonnèrent les poignets de l'homme aux multiples visages, de même que ceux de Champignoy et de Fardou. En tout, six personnes furent mises hors d'état de nuire.

— Non, je ne suis pas le président. Je vous jure que je dis la vérité et je vous supplie de me croire.

Le détective éclata de rire :

— Ha! Ha! Ha! Pas mal! Grignon, que dites-vous de cette petite aventure? Ce monsieur-là veut nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Mais, ajouta-t-il, suivant une idée subite, supposons que vous ayez raison et que vous ne soyez pas le président. Qui est-ce, alors, d'après vous?

— Je ne sais pas. Je puis seulement vous confirmer une fois de plus que ce n'est pas moi.

— Allons, fit Grignon. Finissons-en. Naturellement, ce gars-là nie, c'est tout à fait compréhensible. Mais on lui apprendra à dire la vérité à la brigade. Il s'agit maintenant de transporter ces messieurs dames à Paris.

— Un moment, fit l'inspecteur, sous le coup d'une inspiratiion. Laissez-moi, je veux essayer quelque chose.

Il vint se placer au milieu du hall, fixant tour à tour chacun des personnages. Les membres du Club auxquels on n'avait pas encore passé des menottes, tenaient leurs mains en l'air. Naturellement, on avait épargné cette honte aux femmes. Mme d'Allencourt était si faible que le jeune homme lui permit de s'asseoir, puis il s'approcha de Champignoy et le considéra ironiquement.

— Alors, fit-il. Nous avons changé de rôles, n'est-ce pas? C'est maintenant moi qui ai le dessus et vous qui êtes pris. Si ce monsieur-là, dont j'ignore le nom, nie être le président, c'est peut-être vous, avouez-le?

L'écrivain ne daigna même pas répondre et lui tourna le dos.

— Vous ne voulez pas parler? Bon. Tant pis pour vous! Et vous, Fardou? ajouta-t-il en s'adressant au compositeur qui ne perdit pas son sang-froid et lui lança un regard haineux. C'est vous le président?

L'autre éclata d'un rire qui sonnait faux :

— Vous êtes idiot!

Et lui aussi lui tourna le dos.

— Alors, monsieur, dit Pégard à l'homme au collier de barbe. Vous voyez, tout le monde nie être le chef de cette bande. D'ailleurs, je m'en doutais. Il ne vous reste plus qu'à avouer. Quel est votre nom?

— Je n'en ai pas, monsieur.

— Assez! interrompit Grignon. Je vais voir s'il y a le téléphone ici et je me mets aussitôt en communication avec Paris.

Les premières lueurs du jour apparaissaient. Le soleil allait se lever dans un ciel pur. Son collègue s'étant éclipsé, le détective se disposait à donner aux agents l'ordre de conduire les prisonniers vers la grille, quand, tout à coup, il per-

çut un bruit derrière lui. Faisant un mouvement brusque, il ressentit une douleur cuisante. Au même instant, quelque chose siffla près de lui et vint s'écraser contre le mur. Comme il se retournait, il vit Fardou bondir vers la porte et dégringoler l'escalier. L'inspecteur tira immédiatement, mais manqua son but.

— Restez! cria-t-il à l'agent qui voulait s'élancer sur les traces du fugitif. Je m'en occupe.

A ce moment, Mme d'Allencourt s'élança avec un cri terrible et se jeta devant lui, les bras étendus.

— Non! Non! Laissez-le! hurla-t-elle. Je ne veux pas que vous le suiviez!

Le jeune homme la repoussa brutalement et poursuivit son chemin.

Derrière lui, il entendit une chute : la baronne s'était trouvée mal.

⁂

Comme il faisait maintenant assez clair, ce fut un jeu pour Pégard de retrouver très vite le compositeur qui se dirigeait vers la forêt. C'était évidemment le seul moyen de fuite pour lui. Le détective, qui était un coureur de première force, avançait rapidement et la distance qui séparait les deux hommes diminuait à vue d'œil.

— Halte! cria-t-il. Arrêtez-vous!

Mais l'autre n'entendait pas ou ne voulait pas entendre. On eut dit que le diable était à ses trousses. Des arbres se dressaient déjà devant lui. Encore quelques pas et c'était la liberté.

— Arrêtez-vous ou je tire!

Voyant que le fugitif n'obéissait pas, l'inspecteur fit feu et, cette fois-ci, toucha juste. Fardou leva les bras, poussa un cri, opéra un demi-tour sur lui-même et s'affaissa. Le sang coulait à flots de sa blessure. Quand le jeune homme le rejoignit, il gisait les yeux ouverts, râlant.

— C'est bien votre faute, pourquoi ne vous êtes-vous pas arrêté?

Le mourant murmura quelques mots que Pégard ne put comprendre, bien qu'il se fût penché vers lui.

— C'est vous le président? Avouez.

L'autre secoua la tête :

— Non.

— Qui est-ce donc?

Sa bouche s'ouvrit, un filet de sang s'en échappa. Ses yeux étaient tournés vers le ciel, mais aucune réponse ne vint. Le compositeur était mort.

Le détective se releva, déçu. Maintenant qu'il se croyait tout près d'éclaircir le mystère, le voile retombait une fois de plus. Le mort avait emporté son secret avec lui.

Il reprit donc le chemin du château et trouva devant la porte la baronne dont les yeux avaient un étrange reflet. Elle donnait l'impression d'un grand désarroi.

— Vous l'avez tué... je sais... j'ai entendu le coup... C'est vrai, n'est-ce pas?

L'inspecteur inclina la tête en silence.

— Ah! vous êtes un assassin!... Vous... Vous...

Elle se jeta sur lui comme un chat sauvage, un poignard à la main. Le jeune homme le vit et eut toutes les peines du monde à la désarmer.

— Calmez-vous, madame!

— Non!... Non! Je vous hais! Vous êtes un meurtrier!... Ah! Etienne!... Il est mort... Je ne le verrai plus... C'est fini...

— Mais qu'est-ce qu'Etienne était donc pour vous, pour que vous soyez si bouleversée? Vous ne voulez pas répondre? Eh bien! je vais vous le dire : c'était peut-être votre amant? Avouez-le. J'ai raison, n'est-ce pas?

Mme d'Allencourt se cacha le visage dans les mains, comme pour repousser une vision terrible, et recula d'un pas.

— Vous le croyez, balbutia-t-elle. Vous le croyez vraiment?...

— Oh! je crois beaucoup d'autres choses...

— Quoi? Quoi?...

— Vous désirez que je vous parle franchement, sans rien vous épargner? Bien. Je pense

que lui était le président. En ce qui le concerne, il a expié ses forfaits, mais vous la justice vous attend encore...

⁂

La baronne se trouvait dans un état d'abattement complet et, prise d'un chagrin fou, sanglotait en murmurant des paroles que personne ne comprenait. La mort de Fardou la touchait profondément.

Pégard revint dans le hall où les policiers tenaient toujours les membres du Club sous la menace de leurs revolvers.

— Je viens de téléphoner à la brigade, dit Grignon en rentrant. On nous envoie, pour transporter ces gens-là, des camions qui arriveront certainement dans quelques minutes. Mais qu'est-ce qui se passe? J'ai entendu un coup de feu dehors. Qui a tiré?

— Moi, mon vieux. Le Club a perdu un de ses membres et c'est, par bonheur, le président lui-même.

— Qui est-ce?

— Fardou, le compositeur.

— Ah! ça, alors! Et ce gars-là qui jouait le rôle du président?

— Je vais l'identifier de suite.

Un agent apporta de l'eau dans une cuvette et du savon.

— Allons! dit le détective à l'homme au collier de barbe. Vous m'avez dit vous-même, à différentes reprises, que vous portiez plusieurs masques. Je suis très curieux de voir votre belle figure au naturel.

L'autre recula, horrifié :

— Mais non!... Mais non! s'écria-t-il. Je proteste. Vous n'avez pas le droit d'agir ainsi!

— Que j'aie le droit ou non, c'est mon affaire.

L'inspecteur fit mousser le savon et, malgré la résistance acharnée de l'homme au pince-nez, il décolla la barbe, avec l'aide d'un agent, enleva aussi le pince-nez et les faux cheveux, opération qu'il pratiqua avec une grande habileté. Effrayé, il recula de quelques pas, car le spectacle qu'il avait sous les yeux dépassait largement toutes ses suppositions. Le pâle visage du baron d'Allencourt apparaissait. Etait-ce vraiment lui? Lui qui était mort devant le jeune homme? Etait-il fou? Non, on ne pouvait douter. Pégard était tellement suffoqué qu'il regarda son vis-à-vis comme s'il revenait de l'autre monde.

— Mais nous nous connaissons, dit-il enfin, le premier moment de stupeur passé. Ou je me trompe fort ou c'est vous le baron d'Allencourt?

— Vous êtes plus malin que je croyais. J'avoue que je vous ai sous-estimé et c'est moi qui ai perdu.

Le commissaire Lepont, sortant de son éva-

nouissement, fut tout de suite informé de ce qui venait de se passer. Mme d'Allencourt, qui, à la mort de Fardou, se montrait si désespérée, faisait preuve maintenant d'une parfaite indifférence.

Les voitures arrivèrent. Toute la société fut embarquée et, une demi-heure plus tard, livrée au Dépôt. Le détective s'était occupé lui-même de la danseuse qui n'avait toujours pas repris connaissance et l'avait fait transporter dans un hôpital. En rentrant chez lui, il aperçut Mme Bourdillon qui nettoyait justement l'escalier.

— Bonjour, inspecteur, fit-elle. Alors, ça ne va pas?

— Comment? Que voulez-vous dire?

— Vous commencez une vie déréglée, vous revenez seulement le matin à la maison. Ah! les jeunes gens d'aujourd'hui, tous les mêmes.

Mme Bourdillon avait pour le détective un cœur de mère et ne manquait jamais une occasion de lui témoigner sa sollicitude.

— Mais, ma brave femme, est-ce que vous croyez vraiment que je viens de m'amuser? Vous vous trompez joliment! Je vous jure que, pour rien au monde, je ne referais ce que j'ai fait cette nuit.

— Ah! Qu'est-il arrivé? Quelque chose de grave?

— Je n'ai pas le temps de vous raconter cela,

et d'ailleurs je tombe de fatigue. Mais si ça vous intéresse, vous pourrez lire tout ça dans les journaux. Au revoir!

.....

Le jeune homme avait dormi vingt-quatre heures comme un loir. Comme il arrivait le lendemain au bureau, le commissaire Lepont le fit entrer immédiatement chez lui. Ce dernier avait repris ses vieilles habitudes; il était le supérieur, comme avant, mais toujours cordial.

— Tout va très bien, mon vieux, fit-il en riant et en serrant la main à son subordonné. La plupart des membres ont avoué. L'affaire s'éclaircit rapidement. Il n'y aura plus de difficulté à convaincre de crime le baron et sa femme : les preuves sont accablantes.

— Alors, le baron nie toujours être à la tête de cette triste organisation?

— Si ce n'était que ça! Il fait mieux encore : il refuse de parler. Mais il ne sauvera pas sa tête. L'échafaud l'attend.

— Et sa femme?

— Après une terrible crise de nerfs, elle a dû être transportée dans une clinique. Naturellement, j'ai pris toutes mes précautions pour qu'elle soit bien surveillée.

Lepont se renversa dans son fauteuil, alluma une cigarette et envoya de longues bouffées de fumée au plafond.

— La chose se fait, mon vieux, fit-il cordiale-

ment. J'ai eu ce matin un entretien avec M. Gordon, le directeur de la Sûreté. Il m'a félicité pour notre exploit et j'ai profité de l'occasion pour lui proposer de vous faire nommer inspecteur en chef. Vous pouvez donc compter que, d'ici peu, vous aurez votre avancement. Vous voyez que je tiens parole. Je l'ai fait avec d'autant plus de plaisir que vous m'avez sauvé la vie.

— Je vous remercie chaleureusement, patron. Entre nous, vous savez que je suis très fier de moi et je crois que je l'ai bien mérité.

— Bien sûr, bien sûr!

— Est-ce que je peux parler un moment au baron? Il y a quelques points que je voudrais bien élucider.

— Mais oui. Je vais vous donner un laissez-passer. Vous n'avez qu'à vous rendre à la prison. Mais attention! Vous savez que c'est un homme très dangereux.

— N'ayez aucune crainte, patron, nous n'avons plus rien à redouter de lui à présent.

.....

Le prévenu occupait une cellule sombre, dont l'aménagement rendait impossible toute tentative de fuite. La fenêtre, très haut placée et garnie de barreaux de fer, ne laissait pénétrer qu'une lumière parcimonieuse. Quand Pégard entra, un homme se leva du bas-flanc sans prononcer un mot.

— Bonjour, baron. J'espère que ma présence ne vous dérange pas?

Le prisonnier haussa les épaules :

— Pas du tout. Vous m'êtes absolument indifférent. Mais si vous voulez savoir quelque chose de moi, je vous préviens que vos efforts sont vains; je ne parlerai pas et j'emporterai mon secret avec moi dans ma tombe.

— Vous avez déjà choisi un avocat, monsieur le baron?

— Je n'en ai pas besoin.

— Bon. C'est à vous de savoir ce que vous faites. Permettez-moi une seule question. Je vous promets de ne pas vous en demander plus. C'est vous le président et fondateur du Club ? Dites oui ou non.

Un profond silence suivit.

— Répondez. C'est dans votre intérêt que je vous y invite. Seule la connaissance de la vérité entière pourra améliorer votre situation. C'est vous, n'est-ce pas?

— Je vous ai dit que je ne vous répondrai pas!

— Mais vous savez ce qui vous attend, baron: la guillotine.

— Ah! je m'en fiche. Je vous ai bien dit que les lois humaines n'ont pas de prise sur moi.

Le détective vit tout son espoir sombrer. Il tenta cependant une dernière chance :

— Et votre femme? Ignorez-vous qu'elle est

gravement malade? Est-ce que son sort n'éveille chez vous aucune pitié?

Le baron haussa de nouveau les épaules :

— J'ai joué, j'ai perdu, je paierai. C'est tout ce que je peux vous dire... Vous devez être très fier de vous, inspecteur, puisque vous avez eu raison de moi.

— Non, pas du tout. Mais enfin, je suis content d'avoir accompli mon devoir.

— Et maintenant, allez au diable et laissez-moi tranquille!

— Comme vous voudrez, fit le jeune homme en se levant. Je regrette, car je voulais vous aider...

Il quitta la cellule et le gardien referma soigneusement la porte derrière lui. Après avoir fait quelques pas, il se rappela qu'il avait encore une chose à demander au baron. Il se fit ouvrir de nouveau. M. d'Allencourt était à demi étendu sur le bas-flanc. Cette fois-ci, il ne se leva même pas.

— Baron, fit Pégard brusquement, en ce qui concerne M. Fardou, c'était...

Il s'interrompit soudain, en voyant la main du gentilhomme pendre inerte.

— Baron ! répéta-t-il en le secouant par l'épaule.

Le corps tomba à terre. M. d'Allencourt était mort, mais cette fois vraiment mort; il s'était empoisonné, expiant ainsi ses forfaits.

XVII

TOUT S'EXPLIQUE

La découverte du Club du Serpent Noir et l'incarcération de ses membres avaient provoqué une vive sensation dans le monde entier. Il n'était plus question dans les journaux que de cette nouvelle extraordinaire, et naturellement le nom de Lucien Pégard se trouvait mentionné à la place d'honneur.

« Voilà un détective qui fera son chemin », écrivait, entre autres, Anatole Perrin dans la *Presse*. « Ce travail est une preuve de l'habileté de nos policiers », disait la *Gazette*. Bref, le jeune homme était la vedette du moment et on le couvrait d'éloges. M. Gordon, directeur de la Sûreté, l'invita chez lui et le félicita chaleureusement. Mais l'inspecteur, qui avait toutes les raisons d'être fier de lui, resta cependant modeste comme s'il n'était pour rien dans ce succès.

La haute société fut particulièrement touchée par la disparition du baron qui, d'après les indications fournies par les journaux, était le chef de cette horrible association. On se demandait

comment une telle chose était possible, et la pitié générale allait à Mme d'Allencourt, qui, toujours dans un état grave, restait en traitement dans une clinique.

L'interrogatoire sévère des membres et leur identification avait causé un nouvel émoi. Non seulement des artistes et des écrivains en renom appartenaient à ce club, mais encore un avocat en vue et un général célèbre qui avait conquis ses étoiles pendant la guerre. On soupçonnait même un politicien connu de faire partie de la bande. L'affaire prenait une ampleur de plus en plus grande, car la police, sous la pression de l'opinion publique, accomplissait cette fois-ci son travail consciencieusement. Comment, se disait-on, des gens riches, de la bonne bourgeoisie, pouvaient-ils appartenir à une si triste organisation? Là était le point que le commissaire Lepont avait jusqu'alors vainement tenté d'éclaircir. En effet, c'était un fait peu ordinaire, derrière lequel le rusé policier flairait une autre énigme.

Mais Pégard ne restait pas oisif. Lui aussi tâchait d'élucider l'affaire. Ses premiers pas le dirigèrent d'abord vers l'appartement de Mlle Chardon, pour laquelle il éprouvait décidément une vive sympathie.

La danseuse avait quitté la clinique et était soignée chez elle.

— Je suis navré de vous déranger, fit-il lors-

qu'il se trouva en face d'elle. Mais je crois qu'il va aussi de votre intérêt que nous fassions enfin la lumière dans toute cette histoire.

La jeune fille secoua la tête.

— Vous ne me dérangez absolument pas. Bien au contraire, je vous attendais déjà avec impatience, monsieur l'inspecteur. Mais asseyez-vous donc. Un verre de liqueur? Une cigarette? Vous trouverez tout cela sur la table.

— Merci. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, racontez-moi ce qui s'est passé au château de Vazigny, car je vous dois la vie, et cela, je ne l'oublierai jamais!

— Oh! ce n'est rien. D'ailleurs, c'est plutôt vous qui m'avez sauvée deux fois. Mais je vais satisfaire votre curiosité. Le président...

— Pardon. Qui était-ce en réalité? Certainement le baron, n'est-ce pas?

— Je ne crois pas. A mon avis, c'était plutôt M. Fardou.

— Mais comment ça, puisque le baron, sous ses différents masques, se présentait toujours comme le chef?

— Cela se peut; c'était peut-être une ruse seulement, pour laisser les membres dans l'ignorance.

— Et pouvez-vous me dire quelles relations existaient entre Fardou et la baronne?

— Malheureusement, je ne le sais pas. Vous

comprenez que tout se passait dans un mystère absolu et que nous autres, membres, nous ne nous doutions pas de ce qu'il y avait en réalité. Mais revenons à votre question. Le président avait convoqué une assemblée générale. Pour ne pas être remarquée, j'étais forcée d'y aller; mais, arrivée plus tôt que les autres, je suis restée dans le hall en attendant la séance. Tout à coup, j'entendis parler dans la pièce à côté. Curieuse, je m'approchai et j'écoutai. Le président conférait avec M. Fardou. Il s'agissait du serpent qui devait vous piquer. Je compris immédiatement que vous étiez perdu si je ne vous aidais pas. Comment m'y prendre? Comment vous sauver? Y avait-il un moyen? Pendant que je réfléchissais encore, une porte s'ouvrit et les deux hommes sortirent, mais, sans passer par le hall, ils s'éloignèrent. Profitant de l'occasion, je me glissai dans la chambre et je vis sur la table une boîte. Que faire? Je me souvins avoir lu dans un roman qu'on peut rendre un serpent inoffensif en lui ôtant ses crochets. Après un court moment de réflexion, je retirai mon gant et ouvris la boîte : le serpent s'y trouvait. J'excitai l'animal qui mordit mon gant; je tirai, et arrachai les crochets. Ensuite je refermai la boîte et quittai la chambre. Malheureusement, quand je sortis, je vis tout à coup l'ombre du président se dresser devant moi. Imaginez-vous ma frayeur. S'était-il aperçu de quelque chose ?

Dans ce cas, j'étais perdue, car les statuts prévoient la mort instantanée pour tout membre coupable d'une trahison?

— Que faites-vous là? demanda brusquement le président.

J'ai bégayé quelque chose... J'ai dit que je m'étais trompée, puis je suis partie, espérant qu'il ne s'était aperçu de rien. Mais, hélas ! quand je descendis vous voir, on me suivit et je ne pus rien faire pour vous, car mon aide fut découverte et on me condamna à partager votre sort. Heureusement, vous m'avez sauvée à la dernière minute.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel chacun des deux jeunes gens s'absorba dans ses propres pensées. Enfin, le détective prit la main de la danseuse et la baisa longuement.

— Je vous remercie, mademoiselle, du fond du cœur. Ce que vous avez fait pour moi est un bel exemple de courage. Le Club est, Dieu merci, dissous, son président mort, le cauchemar fini. Vous pouvez donc être maintenant tranquille et poursuivre votre carrière sans la moindre crainte.

Mlle Chardon sourit.

— Ma carrière? Je vais y renoncer. La vie d'artiste ne m'attire plus.

— Pourquoi? Vous allez commettre une folie.

— Non, non. Le théâtre a perdu pour moi

tout intérêt. D'ailleurs, je crains que mon nom soit cité dans cette affaire et je ne tiens pas à être considéré comme une bête curieuse. Voyez-vous, j'ai été trop mêlée à cette histoire pour pouvoir maintenant me consacrer de nouveau à mon art.

— Ah! je comprends. Mais enfin, que comptez-vous faire à l'avenir?

— Je n'ai pas encore de projets. On verra bien.

— Tenez, j'ai une idée splendide, moi. Je connais un homme qui a une assez belle situation. Il est jeune, pas très riche, mais à l'aise, et — c'est le plus intéressant — il vous adore. Son plus cher désir est de vous épouser. A défaut de fortune, il vous offre un foyer et une solide affection.

La danseuse ne put dissimuler sa surprise.

— Qui est-ce? demanda-t-elle avec un sourire malicieux. Ne serait-ce pas, par hasard, un jeune détective qui vient d'être nommé inspecteur en chef?

— Tout juste. J'ai l'habitude de m'exprimer en peu de mots et de ne pas y aller par quatre chemins. Je vous aime, mademoiselle, et je ne demande qu'une chose : marions-nous, naturellement, à condition que vous soyez de mon avis.

La jeune fille se mit à rire.

— Vous êtes vraiment drôle ! fit-elle. Votre

proposition n'est pas si mauvaise que ça. Il faut y réfléchir. On verra.

— Puis-je espérer?

— Peut-être... je ne dis pas non.

⁂

En sortant de la maison rue des Batignolles, Pégard se sentait heureux comme un roi; il voyait la vie avec d'autres yeux. Quelqu'un qui l'aurait rencontré à ce moment, sifflotant comme un gamin, l'eût trouvé méconnaissable.

— Voilà une affaire faite, se dit-il. Ça a marché mieux que j'aurais cru.

D'habitude, le jeune homme prenait l'autobus ou le métro pour aller à son travail. Mais ce jour-là était, pour lui, un jour de fête : il ne voulait rien épargner. Dans un magasin de fleurs établi près de la demeure de sa future, il acheta une magnifique corbeille, écrivit quelques mots sur sa carte de visite et fit porter le tout chez Mlle Chardon. Puis il prit un taxi pour se rendre à son bureau.

Quelques minutes après, il était en présence du commissaire qui, derrière une pile d'actes, écrivait, le front ruisselant de sueur.

— Ouf ! dit-il. J'étouffe. Ah ! mon vieux, ce n'est pas aussi simple que vous croyez. Je viens de parler au juge d'instruction. L'affaire avance

très lentement, trop lentement. C'est dur, je vous assure.

— Au contraire, patron. Elle avance assez vite, et bientôt vous aurez une surprise. Qu'elle est belle! C'est un ange, je vous dis, un ange!

M. Lepont resta bouche bée :

— Parbleu! je n'y comprends rien. De qui parlez-vous?

— Ah! excusez-moi. J'étais ailleurs, avec mes pensées.

— Hum! vous me semblez bien distrait aujourd'hui, inspecteur en chef. Je vais vous donner un petit travail pour vous occuper. Rendez-vous auprès de Mme d'Allencourt et tâchez de tirer d'elle quelques renseignements sur l'affaire, afin que nous progressions rapidement.

— C'est comme vous le désirez, patron. Je m'en vais... A propos, ce que je voulais vous dire. Pourrai-je compter sur vous comme témoin?

— Pourquoi? fit Lepont ahuri. Avez-vous l'intention de vous marier? Avec qui? Qui est l'élue?

— Ça, c'est mon secret. Mais soyez sûr que je vous informerai à temps...

.....

La baronne avait quitté le lit et se trouvait dans le jardin de la clinique, toujours sous la surveillance de deux détectives qui la suivaient comme son ombre.

Pégard obtint immédiatement l'autorisation de

lui parler. Il l'aperçut toute vêtue de noir, assise sur un banc, seule, perdue dans ses pensées. Son visage pâle, mais calme, ne marqua pas le moindre étonnement quand le jeune homme approcha.

— Excusez-moi de vous déranger, madame. Malheureusement, j'ai ordre de vous soumettre encore une fois à un interrogatoire. Quelques points, parmi les plus importants, ne sont pas encore éclaircis. Il faut absolument que nous sachions toute la vérité.

La figure de Mme d'Allencourt exprima la haine. Ses yeux noirs se fixèrent, pleins d'angoisse, sur son visiteur.

— Pourquoi ne me laisse-t-on pas tranquille, enfin? s'exclama-t-elle. Je veux avoir la paix. J'en ai assez! Oh! pouvoir oublier tout cela!

— Je comprends fort bien vos sentiments, et croyez à toute ma sympathie. Mais mon devoir me commande de vous importuner. Votre intérêt est d'avouer, et la justice vous en tiendra compte, soyez-en certaine.

— Non, non, mille fois non! Je ne veux rien dire, je ne sais d'ailleurs rien et ne veux rien savoir. Je vous en supplie, laissez-moi tranquille, monsieur!

Le détective ne se troubla pas pour si peu.

— Je sais déjà presque tout, madame, et je vais vous donner les preuves que je ne blague pas. On a fait des recherches dans votre passé,

et nous savons tout. Nous n'ignorons pas, par exemple, que Mme d'Allencourt se nommait, avant son mariage, Mlle Rollin, et que cette demoiselle avait un ami qu'elle aimait beaucoup; c'était un certain...

La baronne sursauta.

— Chut! fit-elle, les yeux pleins de larmes. Pourquoi me martyrisez-vous? Est-ce que je n'ai pas encore assez souffert?

— Je vais me retirer tout de suite, si vous répondez à ces quelques questions.

Comme elle ne répondait pas, l'inspecteur prit son silence pour un acquiescement.

— M. Fardou était donc l'ami dont je viens de parler. C'est vrai?

— Non.

Le ton avec lequel elle prononça ce mot montrait au jeune homme qu'elle ne mentait pas, et pourtant, il avait sûrement raison, car toute sa combinaison était échafaudée là-dessus. Les larmes de la baronne l'attendrissaient : il ne pouvait voir une femme pleurer. Pensant qu'il ne réussirait pas, il se leva. Mais, à sa grande surprise, Mme d'Allencourt le fit rasseoir.

— Ce n'est pas la peine de cacher quoi que ce soit, fit-elle après un moment d'hésitation. Je vais tout vous dire. C'est vrai, je m'appelais Rollin. Je me mariai avec M. d'Allencourt par amour, c'est-à-dire... j'ai cru pouvoir l'aimer. Mais, quelques semaines après mon mariage, je

m'aperçus que mon mari était une brute. Il me négligeait, bien plus, il me trompait. Un jour, je découvris qu'il était le chef ou plutôt un des membres d'une organisation secrète. A mon avis, il était fou. Plus j'y réfléchis et plus j'en suis certaine. Il m'avoua tout et, quelque temps après, me força à faire également partie de ce club, me menaçant de me tuer si je laissais échapper la moindre parole à ce sujet. Je crois que tous les gens qui appartenaient à cette association n'étaient pas tout à fait normaux. Il y avait là quelques personnes de la haute société, quelques nobles qui, dégoûtés de la vie, cherchaient une dernière sensation et voulaient mourir d'une façon dramatique. Au commencement, j'ignorais tous ces faits; mais, avec le temps, je me rendis compte que les actes du baron étaient ceux d'un criminel et je m'efforçai, mais en vain, de les faire cesser. Il ne voulait rien savoir, m'insultait, et me battit même plusieurs fois. Un jour, il m'informa qu'un détective se mêlait de cette affaire et qu'il avait l'intention de le supprimer. Je le suppliai de ne pas faire une sottise pareille, mais il ne m'écouta pas. S'il ne vous a pas tué du premier coup, c'est parce qu'il voulait s'amuser avec vous comme le chat avec une souris. Jouer au criminel-fantôme était l'un des plus grands plaisirs pour lui et ses acolytes. Je vous le répète, mon mari était un excentrique sans pareil.

— Très bien, je comprends. Continuez, madame.

— Un beau jour, le baron inventa une nouvelle monstruosité. Afin de vous mettre sur une fausse piste et de continuer plus sûrement ses vilaines affaires, il voulait « mourir » ; c'est dans ce but qu'il fit la mise en scène que vous connaissez. De plus, il me contraignit à jouer le rôle de sa veuve éplorée et à vous rendre visite en vous montrant la lettre qui fixait un rendez-vous au café. Cette convocation n'était autre chose qu'un piège pour vous attirer dans un guet-apens et se débarrasser de vous. Ce que j'ai fait était infâme, je l'avoue, mais j'étais forcée d'obéir, car je le craignais.

— Je vois, je vois. Et M. Fardou?

— Ce n'était pas, comme vous le croyez, mon amant, mais mon frère. Vous comprenez maintenant mon désespoir après sa mort. Il s'appelait en réalité Rollin, Fardou étant seulement son nom d'artiste. Mon frère était un très gentil garçon; malheureusement, il se laissa entraîner par mon mari dans ce maudit club, et lui aussi, malgré mes avertissements et mes prières, prit goût à ces aventures. Hélas ! il l'a payé assez cher!

— Et M. Champignoy?

— Lui, en effet, était mon ami avant mon mariage. Il me protégeait autant qu'il le pouvait. Mais il s'était trop engagé dans cette association

pour pouvoir se retirer d'un seul coup. Ce malheureux se droguait et disait amen à tout. D'ailleurs, mon mari avait une terrible influence sur les membres de cette organisation, bien qu'il n'en fût pas officiellement le président.

— Alors, je n'y comprends plus rien. Qui était donc le chef en réalité?

— En réalité, c'était mon mari; mais pour le monde, c'était mon frère, car le baron aimait à paraître sous différents masques. Bref, je vous dis qu'il était fou, et cette histoire confirme mes paroles.

— Mais encore une chose, madame. Qui exécutait les gens?

— Mon mari, mais aussi mon frère et même M. Champignoy. Tous les trois étaient de très bons amis et ce trio ne reculait devant rien.

— Bon. Retournons maintenant, si vous le voulez bien, à cette nuit au château de Vazigny qui, je le sais, appartenait au baron. Comment se fait-il que j'aie trouvé votre lit encore chaud et que vous portiez des chaussures du soir avec votre déshabillé?

— M. d'Allencourt m'avait imposé de jouer cet ignoble rôle. Les membres avaient pris la fuite par la porte de derrière. Moi, je devais rester seule pour vous montrer que vous vous trouviez sur une fausse piste. Je me dévêtis et me mis vite au lit, mais, en vous entendant arriver, je crus qu'il serait plus habile de rentrer dans

la chambre à l'improviste. Malheureusement, j'avais oublié de changer de souliers.

— Et cette libération à la suite de laquelle je reçus un coup de matraque de Jean, c'était aussi un guet-apens de votre part? demanda Pégard après un silence.

— Non. Cette fois-ci, vous vous trompez. Ce jour-là, je m'étais couchée très tôt, et la fusillade entre vous et mes amis m'a surprise. Je voulais vous sauver, mais hélas! mon dessein fut éventé par le domestique.

— Je vois maintenant l'affaire sous un tout autre jour. Mais une chose reste toujours obscure. Comment expliquez-vous l'histoire de la Compagnie des Services Nationaux et du Club du Serpent Noir?

— C'est très simple, répondit la baronne. La Compagnie des Services Nationaux n'a rien à voir avec le Club. Elle se trouve un étage au-dessous des salons de l'association. La nuit où l'on vous a retenu au commissariat, mon mari fit le nécessaire pour que toutes les traces disparaissent. L'escalier fut enlevé, et du reste on changea fort peu de chose. En effet, vous avez, dans votre précipitation, commis une légère erreur. Au lieu d'aller au deuxième étage ,où vous eussiez pu faire des découvertes intéressantes, vous vous êtes arrêté au premier, à la société des transports. Naturellement, vous

n'avez rien trouvé, car c'était une compagnie d'autocars tout à fait authentique.

— Mias comment est-ce possible? Je n'ai pas dépassé le premier étage par l'escalier en colimaçon, j'en suis absolument sûr!

— Vous vous trompez. C'était bel et bien au second, car l'escalier menait directement à nos salons. D'ailleurs, le propriétaire du cabaret l'Alhambra était aussi des nôtres.

— Ah! je comprends quelle ânerie j'ai commise, dit le détective en se frappant le front. Mais l'accident d'auto sur la route du château? Il n'avait pourtant pas l'air simulé, celui-là!

— C'était l'effet du hasard, et, par un véritable miracle, aucun des deux occupants ne se fit de mal, à part quelques blessures superficielles; ils en furent quittes pour la peur. Champignoy, en sautant et en abandonnant la voiture à elle-même, pensait vous donner le change. Quant à M. Caldon, le faux commissaire, il parvint à se dégager et à gagner le château.

— Et pourquoi a-t-on enlevé le commissaire, le vrai?

— Pour pouvoir mieux s'emparer de vous. C'était encore une idée de mon mari, qui croyait être de force à résister à la police.

Un profond silence suivit. Enfin, l'inspecteur se leva.

— Je vous remercie, madame, fit-il en lui serrant la main. Vous nous avez rendu un immense

service, et soyez sûre qu'on vous en tiendra compte.

— Ma vie est brisée, maintenant, répondit la baronne. Je ne demande pas d'indulgence.

Le jeune homme s'éloigna, faisant crier le gravier sous ses pas. Derrière lui, Mme d'Allencourt sanglotait...

XVIII

ÉPILOGUE

Une année s'était écoulée depuis les événements que nous avons racontés, année pendant laquelle bien des changements s'étaient produits dans l'existence de nos héros; d'abord, ainsi qu'on pouvait s'en douter, le mariage de Pégard avec Mlle Chardon, puis la naissance d'un magnifique bébé qui avait reçu le nom de Gérard et faisait — est-il besoin de le dire? — l'orgueil et la joie du jeune ménage. Celui-ci habitait dans la banlieue parisienne une ravissante maisonnette entourée d'un jardin.

L'inspecteur se sentait heureux comme jamais il ne l'avait été. Non seulement son avenir semblait désormais assuré, mais encore il jouissait de la considération générale, et qui sait s'il n'obtiendrait pas bientôt un nouvel avancement? En effet, M. Lepont, qui atteignait la limite d'âge, devait prendre sa retraite, et l'on chuchotait que le jeune homme serait peut-être son successeur.

Ce jour-là, on fêtait son anniversaire et, afin de donner plus de solennité à cet événement, il avait invité son supérieur. Ce dernier arriva avec

un peu retard, d'excellente humeur, et se montra ravi de l'accueil cordial que lui réservèrent ses hôtes.

— Patron, c'est vraiment trop d'honneur que vous nous faites, et je ne saurais vous dire à quel point je suis touché. Voulez-vous prendre quelque chose? Un porto?

Au bout d'un moment, la jeune femme s'éclipsa discrètement, afin de surveiller le déjeuner, et Pégard proposa au commissaire de lui faire visiter la maison.

— Volontiers, répondit celui-ci, car je ne la connais pas encore.

L'inspecteur, tout fier, fit avec M. Lepont le tour du propriétaire. La maison était simple, mais aménagée avec un goût parfait. Ensuite, ils se rendirent au jardin, admirèrent au passage les arbres fruitiers, le potager, les fleurs, et enfin le garage, dans lequel se trouvait une petite automobile.

Cette visite terminée, ils retournèrent au salon, où les attendait Mme Pégard.

— Très bien, mon petit, dit le commissaire en allumant une cigarette. En somme, je suis fier de vous; je puis vous le dire, maintenant que je m'en vais.

— Vraiment, patron ? Vous songez à nous quitter? Pourquoi donc?

— Dame! je me fais vieux, et les vieux ne sont plus bons à rien. Place aux jeunes! C'est

la loi de l'existence. A vous, à présent, de montrer que vous êtes digne d'être mon successeur... J'ai parlé aujourd'hui au directeur et — je ne devrais pas vous le dire, mais tant pis! — je vous ai proposé pour me remplacer. Je crois que ça marchera. Alors, monsieur le futur commissaire, je lève mon verre à votre santé ainsi qu'à celle de madame.

— Vous êtes fort aimable, monsieur, fit la jeune femme. Nous vous remercions de tout cœur.

Pégard ne pouvait dissimuler sa joie et s'apprêtait à joindre ses remerciements à ceux de son épouse, quand M. Lepont aperçut dans un coin de la pièce un chariot alsacien garni de tissu clair :

— C'est votre fils?

— Oui.

Le commissaire se leva, s'approcha sur la pointe des pieds et regarda longuement l'héritier de celui à qui il devait la vie.

— Il est magnifique! fit-il. Mes félicitations, mes enfants. Qu'en ferez-vous? Sans doute un détective, comme son père?

— Vous plaisantez, patron! Mon fils, détective? Vous ne voudriez pas! Jamais de la vie!

— Mais pourquoi?

— Parce que l'affaire du Club du Serpent Noir et les aventures auxquelles nous avons été mêlés ensemble me suffisent amplement, et je

ne tiens pas à ce que mon fils en connaisse de semblables.

— Bien sûr. D'ailleurs, c'est le métier qui veut ça. Mais, à propos du Club, ajouta-t-il en tirant un journal de sa poche, savez-vous que ses membres ont passé hier en jugement? Vous avez certainement lu ça, Pégard?

— Oh! moi, je suis en vacances, et alors... les journaux... Je préfère la pêche. Tenez, dernièrement, j'ai ramené un brochet énorme; j'ai même conservé la tête : je vous la montrerai tout à l'heure. Et puis je vous assure que cette existence paisible me repose de toutes ces émotions auxquelles je ne repense pas volontiers. Mais revenons à cette histoire... Qu'y a-t-il?

— Tous les membres, sans exception, ont été condamnés sévèrement. Champignoy fera même cinq ans de travaux forcés. Les autres s'en sont tirés avec un peu moins. Seule, Mme d'Allencourt a profité de l'indulgence du jury, qui lui a infligé un an et demi de détention; mais comme elle a déjà fait un an de prison préventive, je crois qu'elle sera bientôt graciée.

— C'est lamentable! fit Mme Pégard. Dieu sait que cette femme méritait un autre sort.

— Oui, c'est tout à fait mon avis, ma chérie. Dire que ce baron a causé tout ça et qu'il a échappé au châtiment, tandis que sa femme paie pour lui! Ce n'est pas juste.

— A propos du baron, dit M. Lepont, nous

savons maintenant, un peu tard d'ailleurs, d'où venaient les mitrailleuses qu'il avait dans son château. Il les avait importées d'Amérique. C'était vraiment un drôle de citoyen.

— Il a expié, patron. *De mortuis nihil nisi bene*, dit, si je ne me trompe, un proverbe latin, ce qui signifie à peu près : Ne disons pas de mal des morts.

— Vous avez raison, mon vieux. Nous aurions bien tort de nous casser encore la tête avec cette maudite histoire, puisqu'elle est terminée.

— Heureusement pour nous!... N'en parlons plus... Tenez, pour enterrer cette affaire, buvons une goutte de ce Château-Yquem... Vous m'en direz des nouvelles...

FIN

POUR **60** CENTIMES

JEUDI

la grande revue française illustrée
de la jeunesse et de la famille
vous offre chaque semaine

20 Heures de lectures et de distractions

DANS CHAQUE NUMERO :

3 grands contes d'aventures -- 6 histoires d'aventures et d'animaux en 4 couleurs 2 grandes pages de jeux divers (constructions, mots croisés, jeux inédits, coloriages, devinettes,) de quoi vous amuser toute la semaine - Un roman d'E. Le Maire - 2 histoires illustrées à suite - Les aventures de Flic et Flac Le roman d'un château ou d'une ville - Une rubrique de scoutisme et LA PAGE DU COLLECTIONNEUR DE TIMBRES-POSTE avec son courrier philatélique gratuit

Un numéro spécimen de **Jeudi**
vous sera adressé contre 0 fr. 60
en timbres à **Jeudi**
142, rue Montmartre, PARIS (2e)

L'Abonnement à JEUDI ne coûte que

25 FRANCS PAR AN

Vous êtes sans filiste ?

OUI !

Dès lors, pour mieux suivre et comprendre les émissions, **vous devez lire un hebdomadaire de T.S.F.**

ACHETEZ

LA SEMAINE RADIOPHONIQUE

hebdomadaire, couverture héliogravure
44 pages de texte et illustrations

DANS CHAQUE NUMERO :

Les commentaires de Grégoire, l'analyse des livrets et partitions des principales œuvres transmises, des interviews de vedettes, d'auteurs ou de compositeurs, les tableaux documentaires de « l'Indicateur du Sans-Filiste », des échos, une page de Guérin... le célèbre dessinateur, des mots croisés, un roman, etc... Tous les programmes de T.S.F.

LISEZ

La Semaine Radiophonique

142, Rue Montmartre,, PARIS

Chèque postal 1749-36 Paris.

Imprimerie Industrielle,
7, rue du Sergent-Blandan,
Issy-Les Moulineaux.

CHOUCRO